

Le Samedi

VOL. X. No 17
MONTREAL, 24 SEPTEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c



WILHELMINE, REINE DE HOLLANDE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 24 SEPTEMBRE 1898

DEVINETTE



—Voyez-vous le maraudeur qui a cassé la branche du pommier ?

PENSÉES POSTHUMES

BISMARCKIANA

L'art oratoire n'est qu'une perte de temps.

x

Méfiez-vous d'un Anglais qui parle le français sans accent.

x

C'est souvent par les gens de mince étoffe que se frappent les grands coups.

x

Je suis l'homme du monde entier le plus et, — je le dis avec orgueil, — le mieux haï.

x

S'il y a à gagner à être honnête homme, nous le serons, et, s'il faut duper, soyons fourbes.

x

Le silence d'un grand esprit dans les réunions mondaines, c'est la réponse du riche au pauvre : "Je n'ai pas de monnaie."

x

Le libéralisme n'est qu'une niaiserie qu'il est facile de mettre à la raison, la révolution est une force dont il faut savoir se servir.

x

Pour une nation, comme pour la bière, l'élément généreux n'est ni au sommet ni au fond, il est dans la couche moyenne, entre la mousse et la lie.

x

Ma glorieuse carrière politique ne m'a valu l'affection de personne et n'a fait la joie de personne, elle a même fait le malheur de beaucoup de gens.

BISMARCK.

UN HOMME LIBRE

Picatoul. — Mon cher Ricochin, tu devrais t'acheter un nouveau chapeau. Celui que tu as est abominable.

Ricochin. — Pense pas ! J'ai l'intention de conserver ma liberté aussi longtemps que possible.

Picatoul. — Ta liberté ? Que me contes-tu ?

Ricochin. — Ma femme m'a dit l'autre jour qu'elle ne sortirait pas avec moi, à moins que je ne m'achète un nouveau chapeau.

La vie et la mort des meilleurs citoyens, le sort d'un état, ont souvent dépendu de la bonne ou mauvaise digestion d'un souverain bien ou mal conseillé. — VOLTAIRE.

COMMENT IL A DÉCLARÉ SA FLAMME

Jean (timidement). — Je suppose que vous vous marierez un jour ?

Anna (rougissant). — Dame... je l'espère.

Jean. — Moi aussi j'espère bien me marier.

Anna. — Oh !

Jean. — Peut-être que nous nous marierons en même temps, hein ?

Anna. — Quoi dirais-tu si le curé se trompait et nous mariait ensemble ?

Jean. — Je serais bien content, Anna.

Anna. — Pour parler franchement, Jean, je crois que je le serais moi aussi.

UN HOMME DE PRÉCAUTION

Pat (qui vient d'avoir une querelle avec son épouse). — Ton désir est de devenir veuve, n'est-ce pas ? Eh bien, tu peux t'y reposer, ma vieille ! Je prendrai bien garde que tu ne le devienne, aussi longtemps que je serai vivant !

LAQUELLE ?

Le magistrat. — De quoi est accusé le prisonnier ?

Le policeman. — Nous l'avons surpris en possession d'une machine infernale.

Le magistrat. — Bombe ou bicycle ?

ÇA VA MAL

Madame Jeunemariée. — Albert, sais-tu que tu ne m'as pas embrassée depuis une semaine.

M. Jeunemarié. — Oui, chérie ; je voulais voir combien de temps il te faudrait pour t'en apercevoir.

PRÉVU DE LOIN

Madame. — Si j'avais su, monsieur, que vous vous conduiriez d'une manière aussi brutale envers mon cher Fido, je ne vous aurais jamais épousé.

Monsieur. — Ma chère, le désir d'assommer ce détestable roquet a été l'une des grandes raisons qui m'ont poussé à vous demander en mariage.

UN CRITÉRIUM

Le compositeur. — Je vous apporte une nouvelle chanson qui fera fureur.

Le gérant de théâtre. — A-t-elle quelque sens ?

Le compositeur. — Pas du tout.

Le gérant. — Et la musique ?

Le compositeur. — Nulle.

Le gérant. — C'est justement ce qu'il faut. Nous ferons salle comble.

UN QUI LA CONNAISSAIT

Le garçon (au propriétaire). — Regardez donc ce poulet, il est tout brûlé. Il est impossible de présenter cela à un client.

Le propriétaire. — Servez-le à ce couple que je vois là-bas. Ce sont des jeunes mariés : ils ne s'apercevront de rien.

CET AGE EST SANS PITIÉ



La tante Vieillebique (célibataire endurcie, lit les Saintes Ecritures). — "... Dans le Ciel il n'y a pas de mariage..."

Freddie. — Dis donc, petite tante, tu fais ton paradis sur la terre, alors ?



I
Mr Dude. — Puisqu'il faut se quitter, bonsoir, ma chère amie ;...



II
... à demain, n'est-ce pas !



III
..... !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DDVI

REGRET D'AIMER

O regret du Printemps ! ô gloire des matins !
Quand Avril enneigeait de rose clair les branches ;
Les filles, en riant, découvraient leurs dents blanches,
Mon chant joyeux fêta leurs rires argentins.

Puis, ma chanson disait les baisers clandestins
Qu'on cueille sur la bouche en cueillant des pervenches.
Depuis, le temps a pris de cruelles revanches
Et dispersé l'orgueil de mes plaisirs lointains.

Comme un soleil d'automne aux verdure rouillées,
Sur mon jardin désert et mes fleurs effeuillées,
Mon souvenir abaissa un regard attendri.

Ce n'est plus l'Angélus, mais le glas qui dit l'heure ;
Une épine déchire où la rose a fleuri.
Je fus celui qui chante et suis celui qui pleure.

ARMAND SYLVESTRE.

INSTANTANÉS

LXXI

MATIN DE PETITE VILLE

Arrivé hier dans une petite ville de province, je viens de me réveiller aux premières lueurs du jour.

Les rayons pâles du soleil pénètrent à travers d'inexprimables rideaux de calicot jaune, dans ma chambre d'hôtel, vulgaire, sordide et, hâtivement habillé, je vais m'accouder à la fenêtre.

Dans la rue tortueuse, mal pavée de blocs inégaux, seuls, quelques rares passants se rendent à la première messe qu'annonce le son fêlé d'une lointaine cloche.

Des femmes, principalement : vieilles dames en deuil, mères accompagnées de leurs filles, s'en vont, hâtant le pas, leur livre de prières à la main.

Un couvent défile, en deux longues théories de pensionnaires, — uniformément vêtues et coiffées, — dirigées par des sœurs, marchant en serre-files.

Peu à peu, silencieusement, ces premières figures disparaissent, semblant s'engouffrer dans les ruelles encore sombres.

Puis, la rue s'anime, se remplit. La ville s'éveille peu à peu.

Voici les laitiers, les boulangers, les fruitiers, qui accomplissent leur tournée quotidienne, tandis que quelques rares magasins ont ouvert — comme à regret — leurs étroits contrevents.

A l'huis surgit une tête curieuse, puis le corps entier d'une femme, encore mal éveillée, négligemment vêtue et se hâtant pour les achats matinaux.

L'existence de cette rue — la plus fréquentée de la ville, semble-t-il, — va reprendre, machinale, uniforme, presque végétative pour la plupart de ceux qui l'habitent et je pense, avec terreur, que moi aussi j'aurais pu traîner, ici même, une vie toujours invariablement semblable depuis le berceau jusqu'à la mort.

O combien, à cette étouffante atmosphère de petite ville de province, ossifiée, cristallisée dans la tradition, — immuable, — où ont vécu et où vivront, indéfiniment, tous ceux qui y habitent, est préférable l'ardent brasier qui nous dévore, nous, les fervents de la grande Babylone.

Combien je remercie le Ciel de m'avoir voué à toutes les exhubérances de la vie, dans ce grand tout où, souffrant quelquefois, mais vibrant, j'existe de la seule vie possible, de celle qui seule pourra, à l'heure ultime, laisser un souvenir !

SILVIO.

EXPLICATION

Madame. — Il m'est arrivé un déplorable accident. Tu sais l'argent que tu m'as donné pour payer le compte de la modiste ? Eh bien, je l'ai perdu en route.

Monsieur. — Grand Dieu ! Comment as-tu fait ?

Madame. — Comment j'ai fait ? J'ai été obligée de commander une nouvelle toilette.

SIMPLE QUESTION

La petite Yvonne (apercevant une négresse sur la rue). — Maman, comment qu'elles font les négresses quand elles sont en deuil ?

PAS DE CHIANCE

Bouleau. — Vous rappelez-vous ce beau parapluie que j'ai trouvé l'autre jour au Parc Sohmer ?

Rouleau. — Oui, eh bien ?

Bouleau. — Eh bien, il y a un sale animal qui me l'a volé, hier.

DU MÊME AVIS



M. Bouleau (partisan de la prohibition). — C'est un outrage. Toutes ces prétendues pharmacies, buvettes de quai, devraient être fermées, de la première à la dernière.

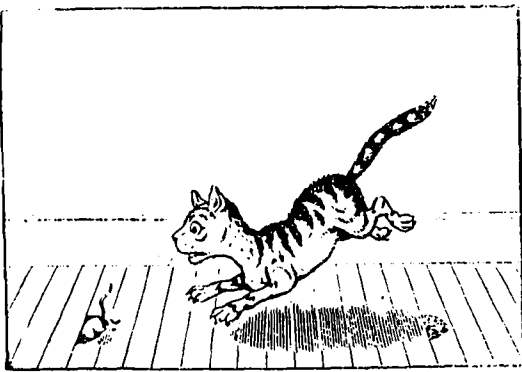
M. Boissanvoif. — Je suis de votre avis, monsieur Bouleau.

M. Bouleau. — J'en suis heureux.

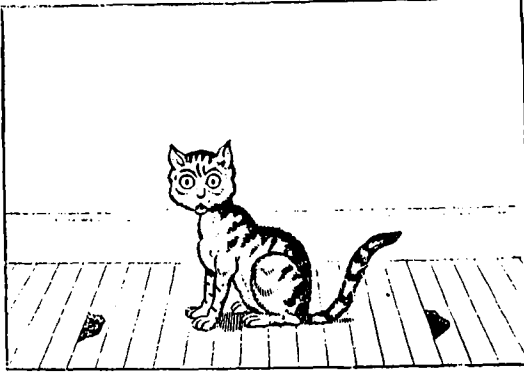
M. Boissanvoif. — Oui ; il n'y a pas une seule de ces pharmacies où l'on puisse se procurer quelque chose de convenable à boire.

HISTOIRE D'UN CHAT, D'UNE SOURIS ET D'UN VIEUX FROMAGE

LA SCÈNE : Le plancher d'une maison. LES ACTEURS : Le vieux Tom, chat à neuf chevrons, et la jeune Souriquette, une ravissante petite souris, fine comme l'ambre et jolie comme un cœur. Au lever du rideau, Souriquette vient de disparaître dans un trou.



I
Le vieux Tom. — Je me fais vieux et ne cours plus aussi vite, mais l'âge apporte aussi la sagesse et si je n'ai pu l'attrapper, souris ma mie, à la force des jarrets, je vais me rattrapper par la stratégie...



II
... Voyons, réfléchissons. Ah, j'y suis ! Je sais où il y a un vieux morceau de fromage, du raffiné de l'île d'Orléans...

DEBOUT

Où donc est-il le temps de luttés, de batailles,
Où l'on rêvait toujours à de sanglants combats,
Où le cœur jubilait sous les coups, les entailles,
Qui le faisaient saigner, mais ne le tuaient pas ?

L'on marchait sans faillir vers le but de sa vie,
Sans crainte et sans repos, l'on buvait l'Idéal,
La coupe pas encor n'avait donné sa lie,
Son brouillage à nos cœurs ne faisait aucun mal.

C'était le temps heureux de la prime jeunesse,
Où l'on raison montait, au ciel toujours élevant,
Où dans nos calmes nuits, d'une longue caresse
Des rêves toujours purs mettaient l'effacement.

C'était la belle soif de maintes belles choses,
C'était le grand essor vers les routes d'en haut,
L'on aimait la beauté des femmes et des roses
D'un amour clair et pur comme une goutte d'eau.

Le Témiscamingue, P. Q., août 98.

C'était le temps heureux où jamais aucun doute
N'était encor venu faire trembler nos pas,
Délirants, mais tout droit, nous suivions la route,
La route des clartés où l'on ne tremblait pas.

Mais hélas, c'est fini la belle chevauchée,
C'est fini le beau rêve et le superbe effort,
Comme une belle fleur à sa tige arrachée
Peut être pour toujours, l'Idéal est bien mort.

Mais qu'importe pour moi, je garde l'espérance
De ressentir encor l'effort vers l'Idéal
Frissonner en mon être. — Que me fait l'impuissance
D'aujourd'hui — car demain sera parti mon mal.

Demain, je le pressens, redebout sur ma route,
Je ferai le chemin, le chemin d'autrefois
Et c'est pourquoi j'attends, sans larmes et sans doute,
Les splendeurs qu'en esprit largement j'aperçois.

B. DE FLANDRE.

ALGER

Féerie incapérée et qui ravit l'esprit ! Alger a passé mes attentes. Quelle est jolie, la ville de neige sous l'éblouissante lumière ! Une immense terrasse longe le port, soutenue par des arcades élégantes. Au-dessus s'élèvent de grands hôtels européens et le quartier français, au-dessus encore s'échelonne la ville arabe, amoncellement de petites maisons blanches, bizarres, enchevêtrées les unes dans les autres, séparées par des rues qui ressemblent à des souterrains clairs. L'étage supérieur est supporté par des suites de bâtons peints en blancs ; les toits se touchent. Il y a des descentes brusques en des trous habités, des escaliers mystérieux vers des demeures qui semblent des terriers pleins de grouillantes familles arabes. Une femme passe, grave et voilée, les chevilles nues, des chevilles peu troublantes, noires des poussières accumulées sur les sueurs.

De la pointe de la jetée le coup d'œil de la ville est merveilleux. On regarde, extasié, cette cascade éclatante de maisons dégringolant les unes sur les autres du haut de la montagne jusqu'à la mer. On dirait une écume de torrent, une écume d'une blancheur folle ; et, de place en place, comme un bouillonnement plus gros, une mosquée éclatante luit sous le soleil.

Partout grouille une population stupéfiante. Des jeux innombrables,

vêtus d'une simple chemise, ou de deux tapis cousus en forme de chasuble, ou d'un vieux sac percé de trous pour la tête et les bras, toujours nu-jambes et nu-pieds, vont, viennent, s'injurient, se battent, vermineux, loqueteux, barbouillés d'ordure et puant la bête.

Tartarin dirait qu'ils sentent le "Teur" ("Turc) et on sent le Teur partout ici.

Puis il y a tout un monde de mioches à la peau noire, métis de kabyles, d'arabes, de nègres et de blancs, fourmilière de cirours de bottes, harcelants comme des mouches, cabriolants et hardis, vicieux à trois ans, malins comme des singes, qui vous injurient en arabe et vous poursuivent en français de leur éternel "cié mosieu." Ils vous tutoient et on les tutoie. Tout le monde d'ailleurs ici se dit "Tu". Le cocher qu'on arrête dans la rue vous demande : "Où je te mènerai toi". Je signale cet usage aux cochers parisiens qui sont dépassés en familiarité.

J'ai vu le jour même de mon arrivée un petit fait sans importance et qui pourtant résume à peu près l'histoire de l'Algérie et de la colonisation.

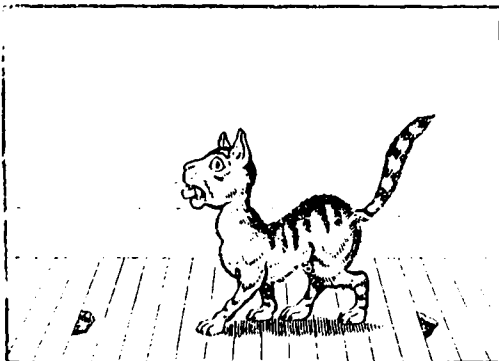
Comme j'étais assis devant un café, un jeune moricaud s'empara de force de mes pieds et se mit à les cirer avec une énergie furieuse. Après qu'il eut frotté pendant un quart d'heure et rendu le cuir de mes bottines plus luisant qu'une glace, je lui donnai deux sous. Il prononça "mési mosieu" mais ne se releva pas. Il restait accroupi entre mes jambes, tout à fait immobile, roulant des yeux comme s'il se fût trouvé malade. Je lui dis : "Va t'en donc, arbio." Il ne répondit point, ne renua pas, puis, tout à coup, saisissant, à pleins bras, sa boîte à cirage, il s'enfuit de toute sa vitesse. Et j'aperçus un grand nègre de seize ans qui se détachait d'une porte où il s'était caché et s'élançait sur mon cirer. En quelques bonds il l'eut rejoint, puis il le gifla, le fouilla, lui arracha ses deux sous qu'il engloutit dans sa poche et s'en alla tranquillement en riant, pendant que le misérable volé hurlait d'une épouvantable façon.

J'étais indigné. Mon voisin de table, un officier d'Afrique, un ami, me dit : "Laissez donc, c'est la hiérarchie qui s'établit. Tant qu'ils ne sont pas assez forts pour prendre les sous des autres, ils cirent. Mais dès qu'ils se sentent en état de rouler les plus petits ils ne font plus rien. Ils guettent les cirours et les dévalisent." Puis mon compagnon ajouta en riant : "Presque tout le monde en fait autant, ici."

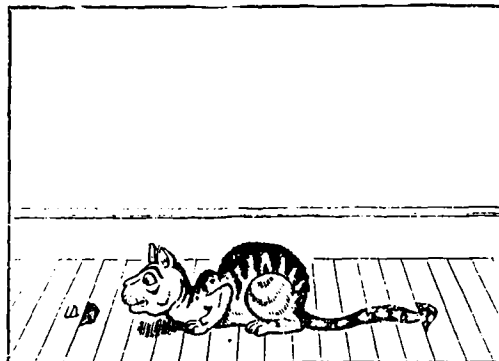
Le quartier européen d'Alger, joli de loin, a, vu de près, un aspect de ville neuve poussée sous un climat qui ne lui conviendrait point. En débarquant une large enseigne vous tire l'œil : "Skating-Ring Algérien" ; et, dès les premiers pas, on est saisi, gêné, par la sensation du progrès mal appliqué à ce pays, de la civilisation brutale, gauche, peu adaptée aux mœurs, au ciel et aux gens. C'est nous qui avons l'air de barbares au milieu de ces barbares, brutes il est vrai, mais qui sont chez eux, et à qui les siècles ont appris des coutumes dont nous semblons n'avoir pas encore compris le sens.

Napoléon III a dit un mot sage (peut-être soufflé par un ministre) : "Ce qu'il faut à l'Algérie ce ne sont pas des conquérants, mais des initiateurs". Or, nous sommes restés des conquérants brutaux, maladroits, infatués de nos idées toutes faites. Nos mœurs imposées, nos maisons parisiennes, nos usages choquent sur ce sol comme des fautes grossières d'art, de sagesse et de compréhension. Tout ce que nous faisons semble

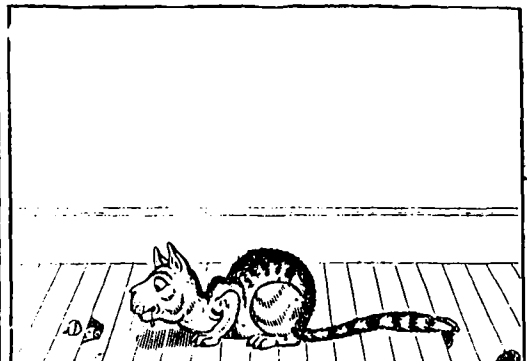
HISTOIRE D'UN CHAT, D'UNE SOURIS ET D'UN VIEUX FROMAGE — (Suite)



III
... Cette jeune présomptueuse va apprendre à ses dépens que le vieux Tom a encore quelques tours dans son sac. Mais, sapsistis, que ce fromage pue ! Dire qu'il y a des gens qui mangent de ça ?...

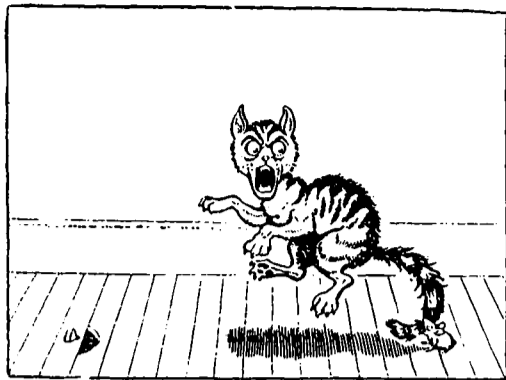


IV
... Là, comme ça, près du trou en question et, aussitôt que mademoiselle montrera le bout de son petit museau, crac ! Ne bougeons plus.



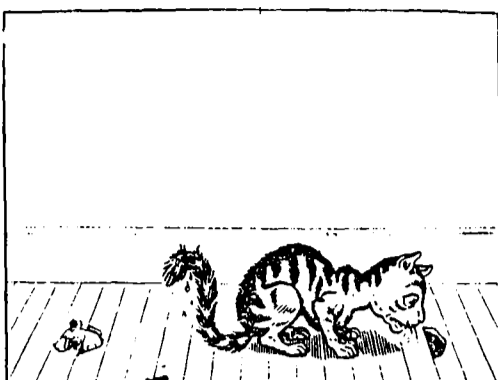
V
Souriquette (approchant doucement de l'orifice). — Ça sent bon par ici. Du fromage raffiné, mon idéal ! mais le vieux singe est là et je le sens aussi. On a le nez creux quoique jeune, vieux bandit. Attends un peu, il n'y a pas qu'un trou dans le plancher...

HISTOIRE D'UN CHAT, D'UNE SOURIS ET D'UN VIEUX FROMAGE — (Suite et fin)



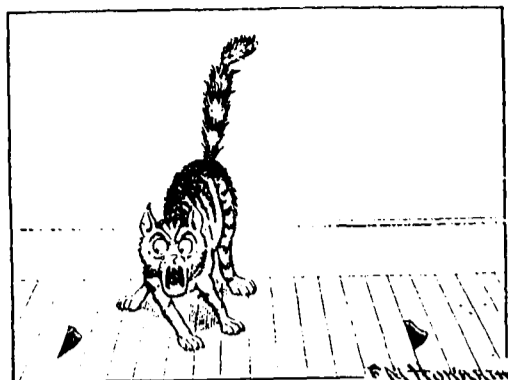
VI

...Tiens, vieux débris, dis moi si j'ai les quenottes pointues !
Le vieux Tom. — Maïa... maou... miau... ramaou...



VII

...A-t-on jamais vu pareille effrontée ! Ce qu'elle doit rire de Tom, cette damnée Souriquette. Ah, ça demande du sang et...



VIII

... Et mon fromage ? ... Parti ! ... Évolé ! ... Évaporé ! ... C'est trop fort ! Ça doit être une maison hantée, ici ! Je me défile au plus court.

un contre-sens, un défi à ce pays, non pas tant à ses habitants premiers qu'à la terre elle-même.

J'ai vu quelques jours après mon arrivée un bal en plein air à Mustapha. C'était la fête de Neuilly. Des boutiques de pain d'épice, des tirés, des loteries, le jeu des poupées et des couteaux, des sonnambules, des femmes silures, et des calicots dansant avec des demoiselles de magasins les vrais quadrilles de Bullier, tandis que derrière l'enceinte où l'on payait pour entrer, dans la plaine large et sablonneuse du champ de manœuvres, des centaines d'Arabes, couchés sous la lune, immobiles en leurs loques blanches, écoutaient gravement les refrains des chahuts sautés par les Français.

GUY DE MAUPASSANT.

LES VRAIES MINES D'OR

III

AU RESTAURANT

Une salle du Restaurant Viennois fraîchement remis à neuf. Murs vert d'eau transparente, girandole de fleurs de lotus électriques avec embranchement imitant des lianes. Les glaces sur le boulevard sont en verre troublé et irisé. Les banquettes sont recouvertes en velours jaune safran, les tables sont en acajou, les chaises ont été remplacées par des fauteuils style de la reine Elisabeth. Un tapis crème avec larges motifs bleuets. Pas de nappes sur les tables, mais des petites serviettes en broderie d'Irlande sous les assiettes.

Les garçons dans leur costume traditionnel détonnent au milieu de tout ce décor.

JULIEN, le gérant, regarde mélancoliquement le boulevard.

Il est midi.

Une voiture de louage de la Compagnie de l'Urbaine s'arrête ; le chasseur se précipite à la portière, le groom ouvre la porte et fait un salut à André Torvigny.

ANDRÉ TORVIGNY, quarante-cinq ans, assez fort, le cheveu rare, la moustache trop noire, le teint plutôt échauffé, pour l'instant très frais, très brillant, très reposé : on sent qu'il sort de son cabinet de toilette et que les ablutions ont été nombreuses, tant pour réveiller l'esprit appesanti par les excès de la nuit que pour donner de l'élasticité à la peau qui s'appâtirait facilement.

Il tend au garçon empressé son chapeau et sa canne, puis s'assied et, les deux coudes sur la table, consulte la carte que Julien vient de lui remettre.

TORVIGNY. —

JULIEN. — Une douzaine d'huitres ?

TORVIGNY, lisant toujours. —

JULIEN. — Du poisson ?

TORVIGNY. — Non.

JULIEN. — Le plat du jour ?

TORVIGNY. — Hum !... Qu'est-ce ?...

JULIEN. — Salmis d'oison paysanne.

TORVIGNY. — Voyons... donnez-moi... (Il lit toujours.)

JULIEN. — ... Carré de bœuf italienne ?

TORVIGNY. — Non... faites-moi un œuf sur le plat et une côtelette nature.

JULIEN. — Et après, monsieur ne désire...

TORVIGNY. — Je verrai.

Julien appelle le premier garçon et lui transmet la commande ; le sommelier s'approche avec la carte des vins.

TORVIGNY. — Une carafe de chablis avec un peu de glace. (Il prend un journal et lit.)

Quelques minutes après on lui apporte ses œufs, puis sa côte nature, puis un morceau de fromage, puis sa tasse de café, il sirote un verre de fine, fume un de ses cigares, demande l'addition un quart d'heure après.

Il l'examine, tire un louis de sa poche, le met sur l'assiette : le garçon lui rapporte UN FRANC SOIXANTE-QUINZE, qu'il laisse. Il pousse la table devant lui, le garçon se précipite pour lui donner sa canne et son chapeau, le groom se précipite pour ouvrir la porte, le chasseur se précipite pour ouvrir la portière de la voiture.

La scène est la même pour tous les clients. A deux heures, lorsqu'on fait la caisse du déjeuner, il y a quatre cent vingt-deux francs de bénéfice net et l'on a servi une trentaine de clients.

QUOD.

DU PROGRÈS

M. Calino. — Ce Durepaie est un financier hors ligne.

Madame Calino. — Oui ?

M. Calino. — Lorsqu'il est arrivé ici, il y a dix ans, il ne valait pas un sou, et il vient de faire faillite avec un passif de 20,000.

IL NE FAUT PARLER QUE DE CE QU'ON CONNAIT

M. Curzon, le nouveau vice-roi des Indes, prononçait un jour au Parlement un vigoureux discours contre une mesure que tentait de faire passer l'opposition. L'orateur faisait remarquer que cette mesure ferait perdre au gouvernement des "lacs de roupies" (un lac de roupies équivalant à 210,000). "Vous entendez, répétait-il avec emphase, non pas des louis, non pas des guinées, mais des lacs de roupies !"

Une voix de l'opposition l'interrompit soudain pour lui demander : "Quel est la valeur d'un lac de roupies ?"

M. Curzon ouvrit la bouche, toussa, se moucha, puis enfin, après être passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, avoua, avec une candeur toute britannique, qu'il n'en savait rien. Ce fut un éclat de rire général qui eut son écho dans tout le Royaume-Uni, et M. Curzon perdit sa cause.

PAS FLATTEUR

Un jour que la reine Victoria venait d'avoir une assez longue entrevue avec son aviseur spirituel, elle entendit, au moment où elle sortait de la chambre, un perroquet prononcer quelques paroles dont elle ne put saisir le sens. Sa Majesté demanda au chapelain de lui répéter ce que venait de dire l'oiseau.

Le chapelain, embarrassé, répondit qu'il craindrait de manquer de respect à sa souveraine en répétant les paroles de l'oiseau, parce que ces paroles n'étaient pas convenables. La reine, poussée par la curiosité, insista. Alors le chapelain dit en hésitant : "Puisque vous insistez, je vais vous répéter les paroles de mon grossier perroquet. Il a dit : "Vas-t-en, vieille sorcière !"

Sa Majesté a beaucoup ri de l'aventure et ajoutait en la racontant elle-même : "Je suis contente de constater qu'il y a au moins une voix dans le royaume qui n'a pas peur de me dire ce qu'on pense de moi."

ELLE N'EN DOUTERA PLUS



Lui. — Que veux-tu que je fasse, Irma, pour te prouver mon amour ?
Elle. — Prends soin du bébé pendant une heure.

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LES ARÈNES DE BÉZIERS.

Le 29 août, en plein jour, dans les vastes arènes de Béziers (France) on procédait à une très intéressante expérience artistique en donnant, dans ce vaste cadre, la première représentation de "Déjanire" tragédie en vers de Louis Gallet, inspirée de Sophocle et de Sénèque et avec chœurs, musique de scène et ballet de Camille Saint-Saëns.

Ce sont des artistes de l'Odéon de Paris, qui ont interprété "Déjanire" et l'éminent compositeur dirigeait lui-même son œuvre dont M. Duc et Mlle Armande Bourgeois, de l'Opéra, ont chanté les soli.

Deux musiques d'harmonie avaient été adjointes à un magnifique orchestre, composé de harpes et de violons.

Sur la scène un décor couvrant 1,000 mètres, peint par Jambon et représentant la ville d'Échalot, le palais et la lointaine perspective des montagnes, formait un tableau vraiment grandiose.

Notre gravure représente le moment où "Déjanire," traversant la piste sur un char attelé de deux chevaux noirs, lance les imprécations classiques avant de pénétrer chez sa rivale.

Succès d'enthousiasme pour cette représentation "chauffée" du plein soleil du midi, par les dix mille spectateurs entassés sur les gradins du cirque.

C'est une très heureuse initiative et une magnifique reconstitution du théâtre antique.

* * *

À l'heure actuelle, tous les édifices publics d'Amsterdam et de La Haye flambaient sous les drapeaux nationaux — rouge, blanc, bleu, horizontalement superposés et entourés d'orange.

Les magasins du Kalverstraat et du Damstraat, à Amsterdam, de la Spuishaat, à La Haye, sont remplis d'objets de circonstance; insignes, souvenirs, etc., car ce sont les fêtes du couronnement que l'on célèbre, du couronnement de la jeune reine Wilhemine, la gracieuse descendante de ces princes d'Orange qui firent la Hollande si glorieuse et si riche.

Partout se détache, sur un fond orange, le portrait de la petite reine, fille de Guillaume III et d'Emma de Waldeck. Sur les boîtes de cigares comme sur les boutons de manchettes, au coin des mouchoirs de poche, à l'angle du portefeuille et du porte-monnaie; c'est une symphonie orange unique, obsédante. Jusqu'aux fleuristes qui ne veulent plus, à leur étalage, que des fleurs orange: œillets de Chine et du Japon.

Le 5 septembre, c'est l'entrée de la reine dans sa bonne ville d'Amsterdam où les pompiers ont, les premiers, l'insigne honneur de la recevoir.

À partir de ce jour glorieux, la première étape de la jeune reine dans

son règne, Wilhemine de Nassau entre dans une seconde phase de son existence et ses faits et gestes prennent une importance toute autre que quand ils étaient ceux d'une simple princesse. Wilhemine est reine de Hollande!

La jeune reine naquit le 31 août 1880 et a, par suite, 18 ans, l'âge de la majorité pour les têtes couronnées. Elle est de haute mine et de physionomie souriante.

En 1890, son père mourut; en 1892, les médecins lui prescrivirent l'air des montagnes et chaque année, depuis, elle passe quelques semaines en Suisse, en Savoie, dans les Alpes. En 1896, ses magnifiques cheveux blonds qui, jusque là, flottaient sur ses épaules, l'enveloppant d'une auréole dorée, furent noués en chignon... et c'est tout.

Voilà, en quelques lignes, l'histoire de la princesse Wilhemine. Heureuse princesse!

Si la chronique, suivant la coutume invariablement suivie jusqu'à ce jour pour toutes les princesses, a successivement fiancé Wilhemine à tous les princes à marier de l'Europe, il n'y a absolument rien de vrai dans ces recontars, affirment les personnages les mieux renseignés.

Sous ce rapport la jeune reine de Hollande est privilégiée et, à l'inverse de la plupart des jeunes princesses filles de roi, qui changent de patrie par un mariage, elle n'aura pas le chagrin de quitter son pays quelle adore et pourra se marier à son gré et à son heure, sans consulter la raison d'État. On assure que la jeune reine est spirituelle et charmante avec, depuis un an, une pointe de gravité qui ne lui messied pas. Pensez donc, elle étudie la politique, cette science aride mais indispensable à ceux qui ont charge d'âme, à tous les pasteurs et "pastoures" de peuples. On a pu voir, par le portrait que le SAMEDI publie en première page, combien est charmante la nouvelle souveraine; ces quelques lignes de biographie complètent le portrait moral de celle qui, depuis quelques jours, préside aux destinées de la Hollande.

Il existe en ce pays cinq résidences royales; Sæstdyk, à quatre heures d'Utrecht, où la jeune reine habitait depuis quelques semaines.

Le palais de La Haye, et la "maison du Bois," à La Haye.

Le château de Loo, en Frise, qui n'a rien de remarquable que son magnifique parc.

Le palais d'Amsterdam, enfin, dont nous donnons la vue et qui est le plus fastueux des cinq. Édifié en 1618, il servit d'Hôtel de ville jusqu'en 1808 où il devint château royal. Il mesure 80 mètres de longueur

sur 63 de largeur, repose sur quatorze mille pilotis et possède une tour de 11 mètres de hauteur, renfermant un mélodieux carillon.

Tout l'aménagement intérieur est imposant et sévère comme la façade.

Cariatides gigantesques, immenses tableaux historiques, sculptures de marbre, tout a un aspect rude et sévère qui contraste étrangement avec la grâce et la gaieté de la souveraine.

* * *

C'est au milieu de la mer Blanche, à 300 kilomètres d'Arkangel, que se trouve l'île de Solovetsky et le célèbre monastère, vénéré dans toute la Russie, vers lequel, chaque année, se dirigent, de tous les points du vaste empire, des milliers de pèlerins.

C'est au commencement du XVe siècle qu'il faut placer la fondation de ce très curieux monastère, par deux moines, Sabattius et Germain qui, en 1426, vinrent s'établir dans l'île.

Quelques années plus tard saint Zossime s'y rendit et, rejoint par quelques novices, fonda le couvent austère où vécurent dorénavant les moines.

Les tzars, les boyards et les riches seigneurs ne marchandèrent pas au monastère les présents en terre, objets précieux, etc.

Vers le milieu du XVe siècle, la ville de Novgorod lui fit donation des îles de Solovetsky et au XVIIe siècle, le monastère était possesseur de cinq mille serfs et de toute la côte est et sud-est de la mer Blanche.

Des pèlerins venaient de toutes les provinces russes implorer l'intercession des saints Zossime, Sabattius et Germain.

En 1861, les moines firent l'acquisition d'un bateau à vapeur — 6 progrès ! — puis de deux qui, deux fois par semaine font le service entre l'île et Arkangel ou la côte est du lac d'Onéga.

La visite du monastère de Solovetsky est absolument curieuse. Une muraille dont les blocs de granit ont jusqu'à 6 mètres de longueur et 2 de largeur, l'entoure complètement. Une galerie couverte va le long de l'enceinte et réunit par des corridors la plupart des édifices qui se trouvent dans l'intérieur.

Du côté du port il y a deux portes, la principale est la "Porte Sainte" dont nous reproduisons l'aspect.

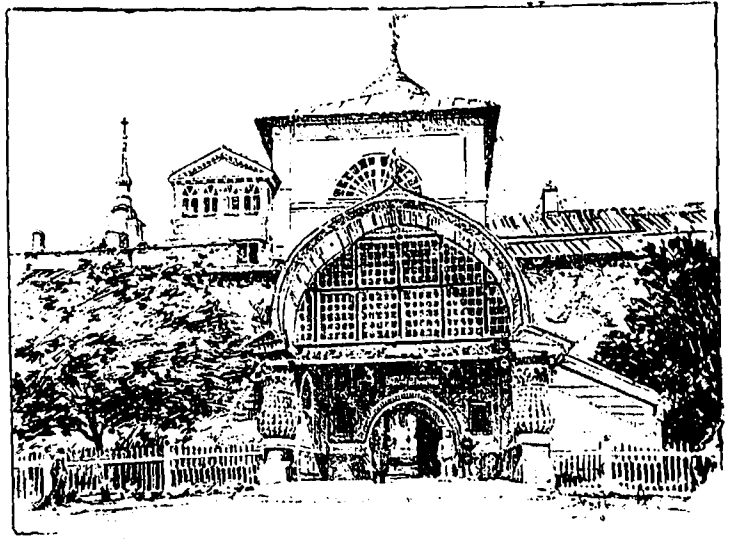
Le cintre de cette porte est garni d'un vitrail fort ancien fait de petites plaques d'un mica jaunâtre; elle reste ouverte jour et nuit. Jadis cette porte, massive et à deux battants, se fermait à l'aide d'un cadenas gigantesque, plus gros que la tête d'un homme.

LOUIS PERRON.

UN OBSERVATEUR

Rouleau. — Pourquoi profitez-vous de ce que ce pauvre homme est aveugle pour lui donner un dix cents percé ?

Bouleau. — Parce que lui pourra le passer et moi pas.



LA SAINTE PORTE A SOLOVESTKY.

ELLE N'AIMAIT PAS LA LUNE

— Georges, dit-elle nerveusement, donnez-moi le temps, donnez-moi le temps !

— Combien vous faut-il ? dit Georges avec inquiétude ; un jour, un mois, une année ?

— Non, non ! Mais attendez au moins que la lune se soit cachée derrière un nuage.

PENSÉE

Un homme ne regrette jamais plus la perte de son nom que lorsqu'il était gravé sur le manche d'un parapluie de \$5.00.

UN DE MOINS

Laure. — Avez-vous entendu parler des fiançailles d'Emile et de Corinne ?

Eugène. — Emile a donc enfin réussi ?

Laure. — Non, il a succombé.

Ne nous faisons pas d'illusion : l'histoire est moins sévère que la conscience pour les crimes qui réussissent. — G. M. VALTOUR.



LE PALAIS ROYAL D'AMSTERDAM

LA DIFFÉRENCE



Elle. — Je crois bien que, jadis, les hommes se mariaient plus jeunes qu'ils ne le font aujourd'hui.
Lui. — Je le crois aussi. Mais alors les femmes consentaient à laver la vaisselle.

ORDRES FEMININS

Sur la réclamation furibonde des femmes et en vue d'alléger le contingent de la Légion d'honneur, des Palmes académiques et du Poireau national, le ministre français, M. Bourgeois, qui est, chacun le sait, d'une galanterie absolument talon rouge, a résolu de créer toute une série d'ordres exclusivement destinés au sexe auquel je dois ma belle-mère et ma blanchisseuse.

Un de mes bons amis, qui est rond de cuir au ministère, a bien voulu, pour l'amour des lecteurs du SAMEDI et de son correspondant parisien, entr'ouvrir les arcanes administratives et me communiquer le projet complet du génial ministre qui a compris que se rendre agréable aux dames sera pour lui le plus utile des placements politiques.

Il y aura, comme je vous le disais, et d'ici à très peu de mois, à la disposition des candidates à la décoration :

L'ordre du "Cordon s'il vous plaît" réservé aux jeunes demoiselles qui se sont distinguées au Conservatoire.

"La Fleur de Sagesse", pour les petites ouvrières se conduisant bien au sortir de l'atelier.

"L'Ordre de la Lyre", celui-ci pour les jeunes personnes qui ont été élevées à la dignité de Muses ou de demi-Muses.

La "Croix de ma mère", pour les danseuses de l'Opéra qui se seront fait remarquer par leur bonne tenue au foyer et dans les coulisses.

L'"Ordre de la Fronde", destiné aux dames-écrivains que la malignité publique s'était bornée, jusqu'à ce jour, à décorer, — moralement s'entend, — de bas couleur d'azur.

Le "Grand Cordon du Ninicham-Iftikar", réservé aux "dames" des souverains et chefs d'Etats, des ambassadeurs, ministres, présidents d'Assemblées Législatives, etc.

L'"Ordre de Sainte-Séverine", pour les femmes qui consacreront leur temps (ça vaut mieux que de faire des potins sur ses voisines) à venir en aide, par la plume ou la parole, aux déshérités du sort.

Le "Cordon sanitaire", pour les femmes docteurs, si nombreuses depuis quelques années, et dont il faut absolument encourager le zèle.

Le "Cordon bleu", lequel, naturellement, devra échouer en partage

aux cuisinières, aussi rares qu'émérites, préférant se vouer corps et âme au "sautage" du lapin ou du poulet qu'à celui de l'anse du panier.

Enfin l'"Ordre National de la Jarretière" (Honni soit qui mal y pense), pour les dames et demoiselles ayant passé 72 heures à bicyclette (en plusieurs séances s'entend).

On espère qu'avec cette avalanche de rubans, revêtant toutes les nuances de l'arc-en-ciel, ces dames n'auront plus rien à envier au sexe laid et barbu lequel, ne pouvant arborer de dentelles à ses pantalons ni de nœuds de ruban à ses souliers, fait des efforts inouïs pour en conquérir de rouges, violets ou même vert-prairie; ce qui, paraît-il, fait mieux à la boutonnière que le vulgaire gardenia, aujourd'hui complètement démodé.

Mon ami Henriot (vous ais-je dit que le rond de cuir indiscret qui me documente ainsi avait nom Henriot?) prétend que tous ces ordres divers — lesquels, naturellement, seront en or à 18 carats — peuvent et doivent même se porter au cou en temps ordinaire et même au clou dans certains cas bien caractérisés de déche noire.

Je crois bien, quant à moi, que ces gracieuses fondations, dues au génie gouvernemental du charmant ministre qu'est M. Bourgeois, sont appelées à la plus grande popularité. C'est ce que je leur souhaite, du reste, du plus profond de mon cœur, tant en mon nom personnel qu'en celui de l'Art.

Et pourquoi de l'Art? me direz-vous. C'est que, parmi tant de décorations diverses données, dans tous les pays du monde, aux gens qui se distinguent du commun des mortels, le plus beau des ordres est toujours, certainement, celui qu'on obtient; et, comme un beau désordre est un effet de l'Art!!!!.....

Je l'ai donc placé, enfin. Merci, mon Dieu!

PARISIEN.

ENTRE ÉPOUX

Monsieur. — Il y a au moins une douzaine de femmes qui seraient contentes de m'avoir pour époux, si vous veniez à mourir.

Madame. — Je n'en doute pas. Elle savent combien je vous ai transformé.

SUIVANT LE TEMPS

Courensou. — Qu'est devenu ce vieux filou de Bongrin?

Gigaucourt. — Il a fait son chemin. Il est maintenant très riche et conseiller législatif.

Courensou (quelques heures plus tard s'adressant à un passant). — Ce monsieur qui cause là-bas, m'a tout l'air d'être l'hon. M. Bongrin?

Le passant. — C'est lui en effet. Le connaissez-vous?

Courensou. — Si je le connais! Lui et moi sommes de vieux amis d'enfance.

UN RÉVEIL MATIN

L'ami Boisansoif, étant rentré tard chez lui, l'autre soir, a bu une pinte de levain, qu'il avait pris pour du lait de beurre. Il s'est levé trois heures plus tôt qu'à l'ordinaire, le lendemain matin.

REPRÉSAILLES



Jumbo. — Pourquoi mets-tu du poison su le fond de ton pantalon? Peds-tu la tête?
Sambo. — Non, peds pas la tête; mais li pée de ma blonde li va lâché son chien bull, ce soi, après moi.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 SEPTEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XVII

Indiscretion

(Suite)

—Monsieur Fournier, dit Charles, fait le plus grand éloge de son élève.

—Il est si bon, papa, Fournier !

—Pas si bon que cela quand il s'agit de peinture. Il est très difficile, et de plus, il a ses idées à lui. Des idées que j'approuve. M. Fournier est d'avis que mademoiselle Régine doit continuer ses études et qu'elle arrivera certainement à la célébrité.

—Il me l'a répété cent fois.

—Je ne suis pas grand connaisseur ; mais d'après le tableau qui a valu à votre fille une mention honorable au dernier salon, j'estime que Fournier n'exagère nullement ses éloges. Il faudrait à mademoiselle Régine un atelier bien disposé, confortable, et garni de tous les objets précieux dont une artiste peut avoir besoin.

—Oui, soupira Mauregard, il faudrait... bien des choses.

Charles rougit, et son regard, très doux, très aimant, s'illumina d'une flamme de tendresse.

Mauregard ne put s'empêcher de remarquer l'expression de franchise et de bonté qui caractérisait sa physionomie. Et en retournant chez lui, le cœur un peu gros, il se disait :

—C'est ce garçon qu'il faudrait à Régine. Il la rendrait heureuse ; elle ne manquerait de rien et pourrait continuer ses études, devenir un grand peintre au lieu de broser des " Enfants d'Edouard ", des " Assomptions " et autres chefs-d'œuvre qu'il devrait être interdit de mettre dans le commerce.

Le dîner fut silencieux chez Mauregard. Chacun se renfermait dans ses pensées, et, sans le père Philémon et la mère Baucis, qui conservaient leur gaieté, on se serait cru à un repas de deuil. Au dessert, les grands parents firent une belle surprise à leur chère enfant. Philémon demanda la parole. Il commença par porter un toast à la santé de Régine.

—Vous savez tous, dit-il, que notre petite fille a entrepris de se faire sa dot elle-même. Nous avons, depuis longtemps, prévu cette difficulté et, conséquemment, économisé sur nos petites ressources. C'était notre devoir, puisque la pauvreté de Régine est le résultat de nos propres revers.

Et Patoul tira de sa poche deux billets de mille francs qu'il étala sur la table, à la grande satisfaction de maman Baucis.

—Voilà notre petite offrande. Remercions surtout ma bonne et chère femme, qui est l'ordre et l'économie en personne : une grand-mère a plaisir à faire danser l'anse du panier quand il s'agit du bonheur de sa petite-fille.

Le colonel en pleurait d'attendrissement. Régine rayonnait. Avec quelle tendresse elle embrassa les deux vieillards qui avaient veillé avec tant de sollicitude sur son enfance et s'étaient privés de tout luxe pour économiser sou à sou cette petite somme. René applaudit à ce beau trait. Seul, Gérard demeura sombre, comme si le bonheur de Régine ne l'intéressait plus personnellement.

Le lendemain de son retour au régiment, Mauregard fit appeler René.

—Comprenez-vous quelque chose, lui demanda-t-il, à l'attitude de Gérard ?

—Il pense à son père.

—Ce n'est pas une raison pour faire de la peine à ma Régine. Etes-vous toujours l'ami de Gérard ?

—Toujours, mon colonel.

—Eh bien, dites-lui, de ma part, que s'il n'est pas décidé à attendre Régine, il devra cesser ses visites à Verdillon : ma fille avait tout ! Je n'en ai qu'une, sacrebleu ! Et je ne veux pas qu'on la lurre d'un faux espoir.

—Excusez-moi, mon colonel ; j'estime que vous faites erreur à l'égard de Gérard. Il adore Régine ; mais il est absorbé en ce moment par une idée fixe ; il craint que son père n'ait pas été vengé.

—Et la condamnation de Jordanet ! Ça ne fait aucun doute pour moi : Jordanet est coupable.

René soupira profondément. Il lui en coûtait de laisser accuser devant lui l'homme qu'on avait envoyé au bagne et dont la femme et les enfants luttèrent contre la misère.

—Alors, demanda le colonel, vous croyez que Gérard n'a pas changé à l'égard de Régine ?

—J'en suis certain.

—C'est bon, j'attendrai, mais pas longtemps.

XVIII

En Famille

Depuis la condamnation de son père, Médéric Jordanet avait pris la direction de la famille.

Ce jeune homme se montra à la hauteur de sa tâche. Forcé de caractère, activité, content des affaires, rien ne lui manqua. Il parvint, non sans peine à remonter le moral de sa pauvre mère, à lui inspirer confiance en l'avenir.

—Ne l'abandonne pas à la douleur, lui répétait-il sans cesse ? Tu te dois à tes filles, qui ont besoin d'une protection attentive et dont la jeunesse s'étiolerait dans des fiances stériles. Laisse-moi assurer le présent. Ce premier effort accompli, je trouverai du temps pour élucider le mystère dont nous sommes victimes.

Il s'était donné cette mission : devoir sacré auquel il était prêt à tout sacrifier.

Il commença par liquider le passif. Des quinze mille francs restitués à Jordanet, il resta à peine de quoi suffire au sauvetage du mobilier, du linge et des effets indispensables.

Médéric loua, boulevard Montparnasse, à proximité de la place de l'Observatoire, un petit logement au cinquième étage.

Louise obtint le logement à double pour un grand magasin de confections dont les ateliers sont situés au Petit-Montrouge.

Dar métier, qui lui rapportait à peine cinquante sous par jour. Infatigable à la machine à coudre, consciencieuse dans son travail, on l'estimait à sa valeur et on ne la laissait jamais chômer.

Cécilie entra en apprentissage chez une modiste de la rue du Bac. Sa patronne, ancienne maîtresse de la famille, s'engageait à la prendre comme ouvrière le plus tôt possible. En attendant, elle la faisait déjà travailler avec elle.

Quand à Jean, sur lequel le père comptait si peu, il avait prit la résolution héroïque de gagner sa vie. La veille du déménagement, il dit à son frère :

—Ne vous embarrassez pas de moi, je suis exilé. A partir de demain, je travaillerai et je vivrai à part pour ne pas vous gêner.

—Pourquoi ne pas rester avec nous ?

—Impossible ! Je suis embauché à la Vilette. Et puis, je gagnerai juste de quoi ne pas mourir de faim, et je vous serais encore à charge.

—Tu a trouvé un petit emploi ?

—Malheureusement non. Qui voudrait de moi ? Où sont mes références ? Si j'avais écouté les conseils de papa, je n'en serais pas là ; mais sois tranquille, au régime, j'aurai toute facilité de m'instruire et je compte bien, quand j'aurai fini mon temps, réparer celui que j'ai perdu.

Médéric demanda à son frère quelles étaient ses ressources en attendant la famille dérangée.

—J'ai mon petit talent de charbonnier comique. Je suis embauché dans un bougeant de la Vilette, chez le père Picoté ; trois francs la séance et deux boks pour me débrouiller le gascou. Si, comme je l'espère, le public ne me trouve pas trop toc, j'aurai bientôt de l'augmentation. Quant aux costumes, c'est le patron qui les fournit.

Cette résolution si imprévue d'abord fit vivement à Médéric.

—Et tu auras le courage, s'écria-t-il, de faire rire le public, avec la mort dans l'âme.

—Dans mon cas, répliqua Jean sur le même ton, on a tous les courages, même celui d'aller piquer une tête dans la Seine.

Médéric regrettait son exclamation.

—Cher frère dit-il en l'embrassant, fais à ton idée ; mais n'oublie pas que tu as ta place à notre foyer et viens la prendre le plus souvent possible. Songe que quand tu seras au régiment, nous ne nous verrons plus qu'à de rares intervalles ; songe que, moi-même, je ne tarderai pas à être pris par le service militaire.

—J'y songe, dit Jean, et je trouve bien sages qu'on oblige les fils d'un homme dont on a confié la liberté, à laisser leur mère et leurs sœurs dans la misère.

—Sois tranquille, d'ici-là, le père sera guéri. Je m'arrangerai pour qu'on ne manque de rien, en notre absence, à la maison.

—Comment t'y prendras-tu ?

—Dès que j'aurai mis un peu d'argent de côté, je louerai une petite boutique et j'y installerai un commerce de papeterie et de vente de journaux.

—Ça ne réussit pas toujours.

—Il faut bien risquer. Et puis, ça me décourage pas dans mes projets. A chaque jour suffit sa peine.

(1) Commencé dans le numéro du 5 septembre 1898.

Grâce aux bonnes journées que Médéric faisait dans sa fabrique de bicyclettes, au petit salaire de Louise et à l'économie de la mère, la famille Jordanet ne manquait de rien, sous le rapport matériel.

Jean venait déjeuner avec les siens tous les dimanches. Il paraissait content de son sort. Le pianiste du beuglant l'avait pris en amitié et lui donnait gratuitement des leçons de musique.

—Je n'irai pas loin dans cette carrière-là, dit Jean à son frère. Ce n'est pas la voix qui me manque, ni les grimaces, ni les contorsions ; mais mon accent alsacien prête à rire à mes dépens et risque de me faire passer, aux yeux des méfiants, pour un Allemand déguisé. Difficulté d'autant plus grave que j'ai dû cacher mon nom de Jordanet. Au beuglant, on ne me connaît que sous celui de Carillon.

Médéric, nous l'avons dit, conduisait courageusement sa lourde barque ; mais il se désolait, au fond, de se trouver dans l'impossibilité d'entreprendre une enquête pour établir l'innocence du père.

Pris, toute la semaine, à l'atelier, il employait ses dimanches à réparer les bicyclettes de sa clientèle particulière. De plus, il n'arrivait, malgré tous ses efforts, qu'à faire des économies insignifiantes. Il voyait avec angoisse s'approcher le jour où sa mère et ses sœurs n'auraient plus à compter que sur leurs propres ressources. Cette idée le hantait partout.

Un dimanche matin, comme il était plongé dans ces tristes réflexions, on sonna à la porte du petit atelier qu'il s'était installé au grenier.

—M. Médéric Jordanet ? demanda en entrant un commissionnaire médaillé.

—C'est moi.

—Voici une lettre pour vous ; la course est payée et bien payée. Salut, monsieur.

Le commissionnaire avait une de ces bonnes figures sur lesquelles éclatent autant de simplicité d'esprit que d'honnêteté naïve.

—Attendez, lui dit Médéric.

—Pardon, monsieur, c'est qu'on m'a bien recommandé de ne pas attendre.

Très intrigué, au comble de l'émotion, Médéric obligea le brave homme à rester.

—J'ai soif, lui dit-il et je n'aime pas à boire seul. Descendons prendre une chopine.

Un large sourire dérida la face du médaillé.

—Si c'est pour vous obliger, dit-il, on ne peut pas vous refuser ça, quand on arrive de la place de l'Opéra. Du reste, le reverrai-je jamais, mon client ? Il m'a dit qu'il n'y avait pas de réponse à la lettre.

Pas de réponse ! Médéric déchire l'enveloppe et demeure stupéfait en retirant un billet de banque et le mot suivant :

« Monsieur,

« Un ami inconnu, qui croit à l'innocence de Jordanet, vous envoie, ci-inclus, cinq cents francs pour vous aider à donner un peu de bien-être à votre mère et à vos sœurs. Acceptez-les et soyez sans crainte pour l'avenir. Si l'ami inconnu qui vous envoie ce billet est encore de ce monde quand vous serez au régiment, il se fera un devoir d'assister, dans la mesure de ses ressources, les êtres qui vous sont chers. »

Médéric serra lettre et billet dans sa poche. Et, dissimulant son émotion :

—Descendons, mon brave, dit-il, j'ai la pépie.

Tous deux allèrent s'attabler au débit le plus proche. Après avoir trinqué, Médéric crut pouvoir interroger son homme ; mais celui-ci se retrancha derrière le secret professionnel.

—Mon client, dit-il, m'a payé pour faire sa commission et m'a bien défendu de vous donner le moindre renseignement.

Il ajouta avec une candeur dont Médéric aurait souri en toute autre circonstance :

—Du reste, je serais bien embarrassé de vous renseigner sur ce jeune homme. C'est la première fois que je le vois. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a la tournure d'un cavalier. J'ai été dragon et je m'y connais. Tiens ! mais je vous ai dit tout ce que j'aurais pu vous dire. A l'honneur de vous revoir et merci.

Médéric resta un instant seul à réfléchir sur ce singulier incident. Il examina le billet et constata que "l'ami inconnu" avait déguisé son écriture.

En comparant entre elles les lettres de la même espèce, il remarqua que certaines liaisons, sans doute habituelles à l'anonyme, étaient revenues quand même sous sa plume.

—Toi, se dit-il, si jamais je puis avoir deux lignes de ton écriture, je te confondrai.

Il se méfiait de ce don magnifique.

C'était, à son avis, une pièce à conviction qu'il garderait précieusement.

—"L'ami inconnu", pensait-il, me connaît bien. Comment a-t-il su que j'avais démenagé et que je demeurais boulevard Montparnasse ? Je n'ai donné mon adresse à personne.

Dans son désir d'élucider cette question, Médéric abandonna un travail urgent qu'il devait livrer, l'après-midi. Il courut à son ancien logement et questionna la concierge, une bonne femme qui lui était dévouée ?

—N'est-on pas venu, lui demanda-t-il, vous demander l'adresse de notre nouveau domicile ?

—Oui, monsieur Médéric.

—Quand ?

—Il y a quelques jours.

—Pourquoi ne m'en avez-vous point encore parlé ?

—Dame ! ça n'avait pas d'importance. Il s'agissait d'une mécanique à réparer. J'ai pensé que ce monsieur était un de vos anciens clients.

—Son âge, à ce monsieur ?

—Vingt-deux à vingt-trois ans, beau garçon, droit comme un I.

—D'aspect militaire ?

—Peut-être bien.

—Le reconnaissez-vous, au besoin ?

—Certainement.

—Merci. C'est tout ce que je voulais savoir.

Médéric rentra chez lui. Il y trouva son frère, qui venait d'arriver.

Sa première pensée fut de lui confier l'aventure ; mais une prudence instinctive arrêta le secret sur le bord de ses lèvres : pour lui, Jean ne serait jamais un homme sérieux.

—Il m'est arrivé une tuile, dit ce dernier ; mais je m'en moque.

—Quelle tuile ? demanda Médéric.

—J'ai cogné sur un gommeux qui m'avait bombardé en scène avec des oranges. Naturellement le patron m'a donné tort et mis à la porte.

—Alors, te voilà sans ressources ? dit Médéric. Viens passer quelques jours avec nous.

—Ne t'inquiète pas, frangin : Carillon est connu maintenant et il trouvera toujours à carillonner quelque part. A preuve que mon pianiste m'a trouvé un engagement dans une troupe qui parcourt les environs de Paris. Seulement, ah ! il y a un seulement, il me faudrait un billet de cent francs pour m'acheter des costumes : une tenue de gendarme, une de garde champêtre, une de conscrit et une queue de pie, un habit noir, quoi ! et des gants. Mais tout ça ne vous intéresse pas. Si nous parlions d'autre chose.

—Cent francs ! dit la mère, où les trouveras-tu, mon pauvre enfant ?

—J'irai me promener, ce soir, sur les bords de la Seine, et si j'ai la chance d'apercevoir un macchabée, je le repêcherai pour gagner la prime.

La gaieté nerveuse du pauvre garçon était incompréhensible pour Médéric, qui, lui, pensait continuellement au père.

Il remonta à l'atelier et reprit son travail. Et tout en maniant ses outils, il réfléchissait au cas de Jean.

—Le malheureux, se disait-il, ne tiendra nulle part avec sa violence de caractère, le manque d'équilibre de ses facultés. Comment fera-t-il au régiment ? Cette vie nomade de bouffon de concert ne lui convient pas. Loin de le préparer à la discipline militaire, elle ne l'habitue que trop à suivre toutes ses fantaisies.

Cependant, il le voyait avec peine tomber dans la misère noire du cabotin qui attend un engagement. Il était bien tenté de venir en aide au pauvre Carillon. Mais où prendre cent francs ? Sur l'argent du terme ? sur les économies amassées en cachette pour monter à la mère un petit commerce de papeterie et de librairie ? Non, cela n'était pas possible !

Restaient les cinq cents francs de "l'ami inconnu". Médéric fut bien tenté de les écorner de cent francs en faveur de son frère. Il repoussa à la fin cette idée. Il lui répugnait de se servir de cet argent dont le propriétaire se dérobait à la reconnaissance de ses obligés.

En résumé, ce cadeau, pour lui, sentait le remords, le désir de réparer, par un secours, le tort fait à des innocents. Or, les vrais amis ne se cachent pas sous le voile de l'anonyme.

A la fin du déjeuner, qui se passa assez gaiement, grâce à l'entrain quelque peu affecté de l'illustre Carillon, Mme Jordanet réclama la parole.

—Médéric, dit-elle en rougissant, me grondera peut-être. Ma foi, tant pis ! Eh bien . . .

—Mère, interrompit Médéric, tout ce que tu fais est bien fait, et je ne me reconnaitrai jamais le droit de te gronder.

—Eh bien, continua l'excellente mère, j'avais conservé un billet de cent francs que je réservais pour les cas de chômage ou de maladie ; je vais le donner à Jean.

Carillon commença par refuser, les larmes aux yeux ; mais l'intervention de son frère, au jugement duquel il s'en rapportait toujours, le décida à empocher le billet de banque.

—Accepte, lui dit Médéric, puisque tu n'as que ce moyen de retrouver du travail. Seulement, une autrefois, ne te laisse pas aller à ton caractère emporté. Réfléchis avant d'agir.

—Ah ! dame, le gommeux m'avait envoyé une orange en pleine figure !

L'après-midi, Médéric proposa une promenade, et ces pauvres gens s'en furent dîner sur l'herbe, aux fortifications.

XIX

L'ami inconnu

Tout entière à son travail, Louise ne sortait que pour aller chercher de l'ouvrage et en rapporter à l'atelier. Elle marchait vite, tête baissée, étrangère au monde extérieur. Si, par aventure, quelque galant lui adressait un compliment au passage, elle l'entendait à peine.

Sa tenue perpétuelle de deuil, la tristesse répandue sur son visage, imposait le respect, même à ces coureurs du trottoir qui font profession de suivre les femmes.

Cependant, elle remarqua plusieurs fois, à des intervalles éloignés, un jeune homme qui semblait l'attendre, le soir, sur la place Saint-Pierre, au moment où elle la traversait pour prendre la rue Daguerré.

Ce jeune homme, dont le visage ne lui était pas inconnu, lui jetait un long regard d'admiration et se détournait aussitôt. La fille la plus honnête sera toujours sensible à la pensée que quelqu'un l'a distinguée, surtout lorsque ce quelqu'un est de bonne tournure et qu'il sait se tenir dans les limites du respect.

Louise ne pouvait s'empêcher de penser à son amoureux. Où l'avait-elle donc vu ? Dans quelles circonstances ?

Pour élucider ce mystère, Louise n'avait qu'une ressource : celle de regarder plus attentivement le jeune homme, la première fois qu'il se posterait sur son chemin.

Mais deux grands mois se passèrent sans que cette circonstance se produisît. Et Louise, qui se croyait inaccessible à toute idée étrangère aux devoirs de sa situation, commença à trouver le temps long.

Était-ce simple curiosité ? N'éprouvait-elle pas de sympathie pour celui dont la tenue correcte et le regard si profondément affectueux l'avaient intéressée malgré elle ?

Et de douces rêveries flottaient en son cœur de vierge, enveloppées dans un nuage de mélancolie qui se fondait en pluie de larmes quand elle pensait au père, si malheureux là-bas, si seul, en butte aux brutalités des gardes-chiourme et aux vilénies des condamnés.

L'ami inconnu qui avait envoyé cinq cents francs à Médéric Jordanet n'était autre, on l'a deviné, que l'admirateur discret de Louise. L'intérêt qu'il portait à ces pauvres gens ne provenait pas seulement de sa conviction de l'innocence du père.

Dès sa première rencontre avec Louise, il avait deviné en elle une de ces natures d'élite qui unissent aux grâces de la jeunesse les splendeurs d'une âme inaccessible au mal. Il la revit, le jour de la terrible condamnation, et il lut, dans ses yeux voilés par les larmes, quel amour elle portait à son père.

Seul à posséder le terrible secret échappé aux angoisses de Marguerite, il ne pouvait faire la lumière sur ce sombre drame sans livrer sa marraine, sa seconde mère, qui l'avait arraché au travail des champs, pris sous son égide et protégé à l'égal de Gérard. Il en éprouva une angoisse qui redoubla plus tard, quand il se sentit envahi par un amour irrésistible pour la fille du condamné. Il avait chargé un ancien camarade, nommé Dubois, de le tenir au courant des vicissitudes de la famille Jordanet.

Dubois, commis à la préfecture de la Seine, consacrait ses nombreux loisirs à l'exercice de la bicyclette. Il devint le client assidu de Médéric, fréquenta la maison, fit un brin de cour à Camille et se tint sur la réserve avec elle, de crainte de s'engager dans une mauvaise aventure.

Dubois était de ces employés résolus à ne pas se marier avant d'avoir atteint le grade de sous-chef et trouvé une dot en rapport avec leur part du gâteau budgétaire.

Il avait conservé le meilleur souvenir de sa camaraderie avec René, et se faisait un plaisir de le renseigner chaque fois qu'il avait l'occasion de voir les Jordanet. Il n'ignorait pas le tendre sentiment que son ami portait à Louise. Cela l'étonnait de la part d'un jeune officier sans fortune et qui pouvait prétendre par la suite, à un riche parti.

—Tu devrais étouffer cet amour dans l'œuf, lui dit-il un jour. Louise n'aura jamais la dot réglementaire et si, par aventure, elle gagnait le gros lot et consentait à t'épouser, cela te brouillerait avec ta marraine et avec Gérard, qui ne te pardonneraient pas de t'allier à la famille de l'assassin de monsieur de Savenay.

—L'amour est petit, mais robuste, répondit René. Des doigts de fer ne l'étoufferaient que s'il le voulait bien. Laisse-moi ma chimère

et continue à faire raccommoder ta bicyclette par Médéric. Casse-la souvent, ta bicyclette.

Il ne suffisait pas à René d'obtenir de la complaisance de Dubois des nouvelles de Louise et des siens. Lui aussi trouvait le temps long quand les obligations du service le retenaient.

Obtenait-il une permission, il partait aussitôt pour Paris, passait quelques instants, toujours douloureux, auprès de sa marraine, et allait, le soir, se placer sur le chemin de Louise au moment où elle reportait son ouvrage à l'atelier. Et s'il avait la chance de l'apercevoir un instant, d'échanger avec elle un regard où il croyait sentir quelque sympathie, il s'en retournait, tout réconforté, le cœur plein d'une douce émotion, mais bourrelé par les remords de son impuissance à rendre le bonheur à celle qu'il aimait.

Un soir, Louise, que sa mère avait accompagnée, traversait l'avenue, en face de l'église Saint-Pierre. A ce moment, deux tramways de la gare de l'Est se croisaient devant elles et une voiture de commerce, lancée à toute vitesse, rasait le trottoir. Mme Jordanet prend peur. Elle lâche le bras de sa fille. Elle s'élance en avant, croyant avoir le temps de passer.

Elle arriverait à bon port sans un fiacre qui, débouchant derrière le tramway, la renverse, malgré les efforts du cocher pour détourner son cheval.

Elle demeure un instant inanimée. Déjà Louise est auprès d'elle, la serre dans ses bras et fait de vains efforts pour la relever.

René, pâle et tremblant, s'avance, et sans mot dire, soulève la pauvre femme avec une douceur et une certitude de mouvements qui dénotent une vigueur extraordinaire. Il la fait asseoir sur un banc.

Les gardiens de la paix voulaient la conduire chez un pharmacien, ne sachant pas si elle avait reçu ou non quelque blessure, et dans tous les cas, pour lui faire donner un cordial ; mais Mme Jordanet revenait à elle, se tenait debout.

—Ce n'est rien, dit-elle, ce n'est rien... Viens Louise.

Elle fit quelques pas en chancelant. Il était évident que, même si elle n'était pas blessée, elle n'avait pas assez de force pour regagner son domicile, et Louise était trop faible elle-même pour lui servir de soutien.

Un gardien de la paix voulut s'avancer encore. Il fut devancé par René qui lui dit :

—Je connais ces dames... Ne vous inquiétez de rien.

Et il offrit son bras à la mère Jordanet.

—Merci, monsieur, merci, vous êtes bien bon, dit-elle en le regardant, mais sans que le visage de René éveillât ses souvenirs.

Lentement ils gagnèrent ainsi le boulevard Montparnasse. René avait proposé de prendre une voiture, la mère s'y était opposée.

—Non, non, avec votre aide, je marcherai bien. C'est inutile de dépenser de l'argent mal à propos.

A l'arrivée, il fallut qu'on l'aiderait encore à monter les cinq étages. René la portait presque dans ses bras. Et Mme Jordanet disait en souriant :

—Vous êtes fort, savez-vous ? vous êtes même très fort !

Devant la porte, René regarda Louise. Il n'osait aller plus loin, entrer là, craignant d'être importun. Il balbutiait :

—Mademoiselle, si votre mère avait besoin de quelque chose, ne pourriez-vous m'envoyer, profiter de ma présence... je vous en prie...

Et très bas, très bas, comme s'il craignait d'être entendu :

—Je vous suis dévoué. Ne me remettez-vous pas ? Je suis le filleul de Mme de Savenay.

Louise venait d'ouvrir la porte. La mère Jordanet, se sentant mieux, entra seule. Et se retournant vers René :

—Entrez, monsieur. Reposez-vous un instant... Louise, offre donc une chaise à monsieur.

Louise obéit. René resta debout, gêné. Louise, très émue, alluma une lampe.

—Mère, dit-elle, tu ne reconnais pas monsieur ?

Mme Jordanet, surprise, examina René.

—Mais non, dit-elle, je n'ai jamais vu monsieur, bien sûr.

—Pardon, mère, tu t'es trouvée devant lui une fois.

—Où cela ?

—Lorsque nous sommes allés, avec Médéric, supplier madame de Savenay de s'intéresser à notre sort, au sort de notre pauvre père.

Il y eut un moment de silence.

—Ah ! oui, dit-elle, je vous reconnais. Vous êtes monsieur Lemaieur, le filleul de madame de Savenay.

Il fit un signe de tête. Les deux femmes subitement, étaient devenues graves.

—Monsieur, dit la mère, vous savez pourtant qui nous sommes.

—Excusez-moi, madame.

—Vous ne devez pas nous revoir avec plaisir. Vous nous avez rendu service, nous vous en sommes reconnaissantes. A présent, nous ne voudrions pas vous retenir auprès de nous plus longtemps.

René reçut un coup au cœur. Il semblait qu'on le chassât de cette maison. Et n'avaient-elles pas raison, ces deux femmes ? Pourquoi

était-il venu ? Quel inexplicable sentiment l'avait poussé à rechercher Louise et à se rapprocher d'elle ?

— Madame, dit-il, ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place... Je ne puis vous rendre, ni vous ni votre fille, responsables d'une condamnation...

— D'une condamnation inique, interrompit Mme Jordanet.

Tôt ou tard la vérité sera connue. Malheureusement, qui sait s'il ne sera pas trop tard, pour le pauvre Jordanet, comme pour nous ! Très surexcitée, elle passa dans une autre chambre.

Louise et René restèrent un instant seuls. René se dirigeait tristement vers la porte. En voyant disparaître Mme Jordanet, il s'arrêta.

— La haine que votre mère semble avoir pour moi, dit-il, me met au désespoir. C'est peut-être la dernière fois que je vous revois ; mais je ne vous oublierai jamais !

Il avait dit cela, en tremblant, presque honteux, les yeux baissés. On eût dit qu'il commettait une faute. Et vraiment, n'était-ce pas une faute, et très grande, que celle d'aimer cette jeune fille dont le nom lui rappellerait sans cesse l'innocence de Jordanet.

Louise eut un mot de compassion :

— Il faut pardonner à ma mère, monsieur ; le malheur aigrit !

Alors, il dit, le front rougissant :

— Et vous, mademoiselle, vous ? ne vous reverrai-je donc plus ?

Louise haussa les épaules avec insouciance et répondit à René :

— Trop de raisons nous séparent. Nous sommes trop loin l'un de l'autre. Il eût mieux valu que nos deux familles ne se connussent jamais. Je serai franche, je vous ai vu depuis quelque temps, sur mon chemin. Eh bien, j'espère, n'est-ce pas, que dorénavant, je ne vous reverrai plus !

Et inclinant la tête :

— Adieu, monsieur... et merci encore pour ma mère !

Malgré la défense de Louise — car c'était une défense qu'elle lui avait faite vraiment — René se retrouva sur son passage. Mais elle faisait semblant de ne point le voir. Il revenait chaque fois de ces tentatives, le cœur brisé.

Ses amis n'étaient pas seuls à s'apercevoir du changement qui se faisait en lui.

Louise, Louise elle-même, malgré le calme de sa physionomie, malgré son indifférence apparente, remarquait le pli profond de ce front si jeune et le nuage de ces beaux yeux. Il y avait dans cette douleur, une sincérité trop frappante pour qu'elle n'en fût point impressionnée. Et à plusieurs reprises, malgré elle, son regard s'adoucissait en rencontrant ceux du jeune officier.

Louise était sérieuse et réfléchie. Elle se demandait :

— Pourquoi cherche-t-il ainsi à me revoir ? On dirait qu'il m'aime ? Je suis la dernière à laquelle il devait songer. Enfin, laissons-le faire. Dans quelques temps il n'y pensera plus.

Elle se trompait. Mme Jordanet n'avait pas de secret pour Médéric. Elle lui fit part de sa rencontre avec le filleul de Mme de Savenay, et le service qu'il lui avait rendu.

— C'est lui ! pensa Médéric ; c'est l'ami inconnu !

Et la ride profonde creusée entre ses sourcils par l'idée fixe, par la concentration perpétuelle d'une volonté inébranlable, s'accroissait encore davantage.

Louise, si confiante avec sa mère, ne lui avait pourtant rien répété des étranges propos de René. L'amour est discret ou bavarde, suivant les cas ; faute d'un confident prêt à l'approuver, il sait se taire ; il craint les avertissements, il redoute l'opposition.

Médéric vit bien que sa mère n'en savait pas long, et il se garda de l'inquiéter par des remarques inopportunes. Il attendit, pour interroger Louise, l'occasion de se trouver seul avec elle. Il avait préparé ses questions. Il espérait la prendre au dépourvu et obtenir ainsi un aveu complet :

— Dis-moi, Louise, tu as l'air bien rêveur depuis quelque temps. A quoi cela tient-il, ma petite sœur chérie ?

Du premier coup, elle devina ce qui se cachait derrière cette manifestation de tendresse : la mère avait parlé !

— Tu sais bien à qui je pense, répondit-elle. A quoi bon me le demander ?

— Oui, tu penses au père. Cela, je n'en doute pas. Tu es une bonne fille qui n'aura de véritable joie que lorsque son père lui sera rendu. Mais à ce chagrin, dont nous avons tous la même part, ne se joint-il pas quelque autre préoccupation ?

Elle pâlit et ses lèvres tremblèrent.

— Non, balbutia-t-elle.

— Tu n'es pas franche, Louise. Si mon père était libre et t'interrogeait comme je le fais en ce moment, lui dirais-tu la vérité ?

— Pourquoi me parler ainsi, Médéric ? Tu me causes du chagrin bien inutilement.

— Il le fallait.

— Je n'ai rien à me reprocher, je t'assure.

— Oh ! je n'en doute pas. Ecoute, Louise, ce que tu aurais confié à mon père, sur sa demande, tu le dois à ton frère, Médéric, qui est le chef de la famille, qui remplacera jusqu'au bout le père absent,

le pauvre père dont j'ai reçu, ce matin, la lettre que voici. Lis-la cette lettre, elle t'indiquera ton devoir.

Jordanet s'exprimait ainsi :

“ Cher enfant,

“ Je n'ai malheureusement rien de nouveau à t'apprendre. Je suis encore à l'île Nou, en attendant que l'administration veuille bien m'admettre, en récompense de ma bonne conduite, dans la classe des forçats à qui on accorde une concession de terre. Mon métier de serrurier me rend service. On le met à contribution, ce qui me soustrait, pendant les heures de travail, au contact de mes confrères, les condamnés.

“ Ces misérables me haïssent, parce que je ne hurle pas avec eux et que je reste étranger à leurs récriminations, exhalées d'ailleurs dans un argot incompréhensible pour les honnêtes gens. Je les redoute plus que les surveillants, qui ne sont pourtant pas commodes.

“ Votre pensée, mes chers enfants, ne me quitte pas un seul instant. Merci, Médéric, pour le courage avec lequel tu as pris la direction de notre pauvre barque démontée par une aveugle tempête. Je t'ai confié les seuls biens qui me restent sur cette terre de France, que je ne reverrai peut-être plus : ta mère, tes sœurs sur lesquelles tu devras veiller, pour les préserver des embûches tendues aux jeunes filles pauvres. Dis à Jean que je suis content de lui. Peu m'importe le métier qu'il fait pourvu qu'il reste dans le droit chemin. Et sans perdre l'espoir d'une justice réparatrice, je t'embrasse, mon cher Médéric, et te charge d'embrasser pour moi tous les nôtres.

“ Ton père,

“ JORDANET.”

Médéric suivait des yeux les émotions de sa sœur à la lecture de cette touchante lettre. Il la vit frémir au passage où le condamné recommandait tout spécialement l'honneur de ses filles.

— Chère Louise, dit-il, un jugement inique m'a imposé, vis-à-vis de toi et de Camille, un devoir auquel je ne ne failirai pas. Ne rends pas ma tâche impossible en manquant de confiance à mon égard. Avoue-le, le soir où la mère a été renversée par une voiture, ce n'était pas la première fois que que le mystérieux filleul de Mme de Savenay se trouvait sur ton passage.

— Oui, fit-elle en baissant les yeux.

— Il t'a parlé ?

— Jamais, avant ce soir-là, je te le jure.

— Bref, il s'est montré respectueux... jusqu'à présent... Prends garde, Louise ; c'est toujours par le respect que les habiles séducteurs commencent. Promets-moi de m'avertir si tu le retrouves sur ton chemin ?

— Oui, Médéric, je te le promets.

Louise revit à plusieurs reprises le sous-lieutenant Lemayeur, qui se montra toujours aussi respectueux, se contentant de l'avoir aperçue, emportant le souvenir de sa pudique apparition. Et Louise ne tint pas sa promesse à Médéric. Connaissant l'énergie froide de son frère, elle redoutait un choc fatal entre les deux jeunes gens. Peut-être aussi éprouvait-elle une joie intime à retrouver de temps à autre ce coup d'œil charmé qui la saluait au passage et lui rappelait la déclaration du séduisant officier : “ Je ne vous oublierai jamais... jamais ! ”

Quand à Médéric, il ne se contenta pas d'avoir averti sa sœur. Il résolut de s'assurer si le lieutenant Lemayeur n'était pas “ l'ami inconnu ” qui lui avait envoyé cinq cents francs.

La méfiance lui inspira une astuce, bien rare chez les jeunes gens à qui l'expérience fait défaut. Déguisant à son tour son écriture, il écrivit à René ce court billet non signé :

“ J'ai un renseignement de la plus haute importance à vous donner sur l'affaire Jordanet. Dites-moi où je pourrai vous rencontrer, dimanche prochain, à Paris.”

— Prière d'adresser votre réponse au bureau central, poste restante, aux initiales L. W.”

Il se rendit trois jours après à ce bureau et y trouva la réponse suivante :

“ Si vous avez un renseignement de cette nature à fournir, c'est au procureur de la République que vous devez vous adresser et non à moi.”

Médéric n'avait écrit à René que dans l'espoir d'avoir un échantillon de son écriture. Il compara ce billet avec celui de “ l'ami inconnu ” et n'eut pas de peine à y découvrir la similitude de certaines liaisons entre les lettres.

Il laissa passer une quinzaine avant d'agir. Puis, il renvoya, par pli cacheté, sous faux nom, le billet de cinq cents francs à René, sans y joindre un mot d'explication. Il avait eu soin de faire inscrire la suscription de l'enveloppe par un écrivain public, afin qu'on ne pût reconnaître son écriture.

Par le renvoi de cette aumône dont il n'avait que trop bien deviné la source, il déniait aux Savenay et à leurs amis le droit de l'assister

dans sa tâche. Il repoussait leurs mains secourables. Ce refus signifiait dans sa sécheresse : « Ce n'est pas de l'argent qu'il nous faut, c'est la liberté de notre père ! »

Peu de temps après, le fidèle Dubois, habile et discret exécuteur des volontés de René, commandait à Médéric une bicyclette neuve et la lui payait six cents francs.

XX

Le Roman d'une Mère

Maxime de Vandières avait revu souvent Marguerite. Il ne se sentait pas pour battu, et malgré la résistance étrange qu'il rencontrait chez la veuve, il avait la certitude instinctive qu'elle faiblirait quelque jour. En effet, s'il n'y avait eu, chez Marguerite, que la raison, elle n'eût point accepté. Elle eût préféré la misère toute sa vie. Mais elle aimait Maxime, elle n'avait jamais cessé de l'aimer, et cela, sans reproches, conservant cet amour dans le plus profond secret de son âme.

Et lorsque son cœur parlait, elle n'était plus aussi courageuse. C'était la solitude, surtout, qui l'effrayait, la solitude avec le souvenir ; seule avec le terrible spectacle de ce qui s'était passé. Déjà même, cela influait sur ses nuits. Elle se réveillait parfois, toute mouillée de sueur, dans un transport de fièvre et de délire, avec des mots qui retraçaient l'horrible scène sanglante. C'était une idée fixe.

Et cette idée fixe ne devait-elle pas la conduire à la folie, à forcer de lui marteler le cerveau ? La présence, et le sourire, et les tendresses de Maxime la dissipaient.

Sa grande objection, c'était toujours Gérard. Elle avait peur de son fils. Et quand, répondant enfin aux instances passionnées de Maxime, elle accepta de se remarier avec lui, elle ajouta :

— Pourtant, je vous prie de ne rien dire encore à mon fils. Laissez-moi le préparer lentement à cette nouvelle.

Maxime était trop heureux pour faire la moindre objection. Il fut donc convenu que Marguerite resterait provisoirement rue Daunou et ne modifierait rien à son genre de vie.

Bien qu'une année se fût passée, délai légal pour la veuve, depuis le meurtre de Savenay, par convenance il fut entendu que le mariage ne serait célébré qu'après six mois encore. Et Marguerite put songer dès lors à l'annoncer à Gérard. Cependant, il lui fallait pour cela un effort de volonté, un courage qui lui manquait.

A plusieurs reprises, au fur et à mesure que les mois s'écoulaient et que l'annonce de ce mariage allait devenir officielle, elle se rendit auprès de Gérard et se montra plus craintive surtout. Et quand elle s'appretait, cela lui paraissait terrible à dire.

Alors, elle essayait des ruses enfantines. Elle disait qu'elle s'enquerrait, qu'elle désirait se trouver une occupation ; elle entrevoyait l'avenir plus solitaire encore, car Gérard, malgré la meilleure volonté du monde, ne pourrait venir souvent à Paris. N'était-il pas exposé aussi à changer de garnison, à partir au bout de la Franco ? Et l'ennui autour de Marguerite se faisait plus lourd, presque insupportable. Mais il la consolait, à cent lieues de se douter de ce qu'elle tenait à lui faire comprendre, lui disant que jamais il ne l'abandonnerait, que sa mère le suivrait partout.

Alors, elle ne se sentait plus le courage de lui tout apprendre. Elle remettait la confiance à une autre fois, à plus tard, lorsqu'une occasion se présenterait. Et lorsque l'occasion se présentait, elle se taisait encore. Ou bien, si elle se déterminait à parler, elle attirait la conversation sur le colonel de Vandières, sur la noblesse de ce caractère, sur sa loyauté, sur son grand talent de parole, sur l'estime et le respect universels dont on l'entourait.

Il répondait vaguement, pris d'un soupçon. Sans qu'elle s'en aperçût, il l'observait. Et elle, la pauvre femme, se laissait aller doucement, sans y prendre garde, à ses souvenirs.

Sa parole devenait presque tremblante. Ses yeux se mouillaient, s'alanguissaient. Son visage se transfigurait. Étonné, Gérard ne la reconnaissait plus. Et un jour même, il lui dit :

— Avec quelle chaleur tu me parles de lui, mère !

Elle se tut subitement. Pourtant, c'était là l'occasion cherchée. Que n'en profitait-elle pas ?

Demi-morte de peur, la voix sourde, elle murmura :

— Il t'aime, mon Gérard, presque comme si tu étais son enfant !

Il eut un petit rire nerveux.

— Je crois, mère, que la reconnaissance pour le service qu'il nous a rendu t'égaré un peu. Et même, je vais te dire à ce propos une chose que j'ai sur le cœur depuis longtemps.

— Parle... confie-toi à ta mère...

— Comment se fait-il que M. de Vandières, que nous ne connaissons point avant la catastrophe, soit venu si brusquement dans

notre vie, comme les sauveteurs qui apparaissent dans les romans pour y faire des miracles de générosité ? Un pareil désintéressement n'est guère de notre époque et il n'est pas possible que mon colonel en agissant ainsi, n'ait pas eu un motif caché. Il est impossible qu'il n'y ait eu d'autre mobile à sa conduite que l'envie de nous tirer de peine. Je te l'ai déjà dit, autrefois, je te le redemande aujourd'hui... Pourquoi ?

— Il est vrai, mon enfant, que M. de Vandières n'était pas connu de toi, il n'en était pas de même de ton père. Il n'en était pas de même de moi non plus, qui le connaissais, qui l'avait rencontré bien avant que je n'eusse connu et rencontré ton père.

— Et c'est tout ?

— C'est tout, dit-elle, n'osant aller jusqu'au bout de la vérité.

— Et si longtemps après, cet homme apparaît pour nous sauver.

— Oui, mon enfant. Il est venu dans notre vie, et son ambition, maintenant, serait de ne... de ne plus nous quitter.

Gérard pâlisait, et ses yeux n'osaient plus regarder ceux de sa mère.

— Mais alors, mère, il n'y a qu'un moyen, et me semble, pour M. de Vandières, de vivre de notre vie.

— A quel moyen penses-tu, mon enfant ?

— Ce serait de l'épouser.

Elle frémit. L'aveu redoutable approchait. Gérard eut un rire éclatant, prolongé, faux et forcé.

— L'épouser, dit-il, je suppose bien qu'il n'y songe pas, et qu'il n'a pas osé te faire cette proposition ?

Et il riait, il riait toujours, nerveux, souffrant.

— Pourquoi n'y songerait-il pas, mon fils, et en quoi cette pensée, si elle lui est venue, peut-elle exciter ainsi ta gaieté et ton ironie ? Il redevint sérieux et froid.

— Alors, c'est vrai ? dit-il.

— Oui, c'est vrai.

— Et tu as refusé, comme de juste ?

— Je n'ai pas refusé.

— Ah ! penses-tu bien à ce que tu viens de me dire, mère ? fit-il d'une voix très altérée.

— J'ai réfléchi de mon côté, mon enfant. J'ai pesé toutes les considérations qui plaident pour ce projet ou qui le combattent.

Ne crois pas que j'ai accepté du premier coup. Il y a longtemps que je connais ou que je devine l'intime pensée de M. de Vandières. Trop respectueux pour me la faire partager, il attendait... Enfin, il s'est prononcé.

— Mon pauvre père ! murmura-t-il.

Elle eut un tressaillement de tout son corps.

— Que parles-tu de ton père ?

— Je pense qu'il fallait, pour l'avoir oublié si vite, que tu l'aimasses bien peu. Comme sa mémoire tenait peu de place dans ton cœur...

— Gérard ! Mon enfant ! Peux-tu me parler ainsi ?

— Et le jour même où Jordas et moi nous sommes interrogés sur mon père... dont je ne comprenais pas les absences répétées. Et tu me parlais de lui avec tendresse, avec chaleur, me disant combien il était bon, et qu'il fallait l'aimer, l'aimer beaucoup, car il consacrait toutes ses journées, souvent ses nuits, à travailler avec acharnement, afin de nous conserver de l'argent, afin de rétablir notre fortune ébranlée... Tu me disais tout cela. Et j'ai vu, aussi, ta douleur, ta douleur terrible, si terrible que nous avons tous craint pour ta raison, lorsque tu découvris le cadavre. Comme ces souvenirs ont vite passé, mère, puisque déjà un autre homme occupe ta pensée et possède ton cœur.

Elle baissait la tête comme une coupable. Elle était prise dans son mensonge héroïque, dans les sublimes inventions par lesquelles elle avait conservé l'honneur du père, son respect, son amour, dans l'esprit déjà inquiet du fils.

Maintenant, elle ne pouvait rien dire. Elle ne pouvait détruire ce qu'elle avait fait. Le respect du père, cela était chose sacrée. Y toucher, ce serait un sacrilège.

Gérard continuait à voix basse :

— Voilà donc pourquoi mon colonel venait te voir si souvent ! A plusieurs reprises, j'avais eu, je l'avoue, quelques soupçons de la vérité, mais je ne m'imaginai pas que cela fût possible, non, je ne l'imaginai pas ! Toi, mère, être la femme d'un autre que celui qui fût mon père ! Ai-je bien entendu ? Est-ce bien vrai ! Dis-moi, mère, que tu as voulu me consulter en me faisant croire que tout était prêt et accepté... et qu'il était trop tard pour prendre d'autres résolutions... Dis-moi que tu hésites encore. Ne me dis pas que c'est fini et que tu ne porteras plus le nom de mon pauvre père.

Alors, elle voulut parler raison. Elle voulut lui faire comprendre, non pas qu'elle l'aimait et l'avait toujours aimé, cet homme, cela, elle n'eût point osé le lui dire, mais que le mariage d'intérêt et de convenances plutôt que de sentiments, arrangeait et tranquillisait l'avenir.

Elle se fit peureuse et sans courage devant la vie de privations et

de misère qui serait leur vie, sans ce mariage. Mais il l'interrompit aux premiers mots :

— Je comprends que tu sois habituée au luxe et que tu craignes la gêne. Mais j'ai un bel avenir devant moi et je saurai bien, quant au présent, l'épargner au gêne.

Puis il revint à son idée fixe :

— Ainsi, disait-il, tu n'aimais pas mon père ?

— Gérard !

— Tu ne l'aimais pas, avoue-le donc !

Elle dut mentir encore, et toute révoltée :

— Si, mon enfant, je l'aimais !

— Eh bien, si tu l'aimais, il n'est pas mort depuis assez longtemps pour que son souvenir soit déjà tout entier effacé de ton cœur. . . Et la mort ne tue point l'amour. . . Et tu épouserais un homme alors que tu en aimes un autre. . . Oh ! mère, mère !

Elle essaya de le raisonner, affirmant qu'il retrouverait la sérieuse affection d'un père dans M. de Vandières.

— Mère, s'écria-t-il, si tu deviens la femme de cet homme, je n'aurai jamais pour lui que de la haine. Tu peux en être sûre ! Tu peux le lui dire !

Il s'enfuit sur ce mot qui la laissa désespérée.

Elle raconta la scène à Maxime.

— Il réfléchira, dit-il, ne soyez pas inquiète.

Lui-même se ménages, quelques jours après, une entrevue avec Gérard.

— Gérard, dit-il, pourquoi ne voulez-vous pas voir en moi un ami ?

— Je serai votre ami, je vous le promets, mon colonel, si je ne vous retrouve pas à la place de l'homme que je ne puis oublier, à la place de mon père.

— Quelles preuves d'affection voulez-vous que je vous donne ?

— Je ne vous en demande pas.

— Il est vrai que ces preuves seraient inutiles et qu'il vous suffit de vous souvenir pour être certain de mes bonnes intentions.

— Oui, vous avez sauvé la situation de mon père autrefois, et voilà pourquoi je suis tout prêt à vous aimer.

— En quoi mon mariage avec votre mère changerait-il la nature de vos sentiments à mon égard ?

— Je ne sais. . . je vous haïrais. . .

— Mon pauvre Gérard, on ne hait pas ainsi, sans motif. . . et je vous assure bien que ces raisons de haine ne viendront jamais de moi.

— Eh bien, répondez seulement à la question que je vais vous faire ?

— Soit. Interrogez.

— C'est un cas de conscience plutôt qu'une question. Ma mère m'a fait l'aveu qu'elle n'avait pas cessé d'aimer mon père. Dès lors, comment peut-il se faire que vous vouliez partager votre vie avec une femme dont le cœur ne vous appartiendra pas ?

Maxime eut un regard de tendre compassion pour ce jeune homme dont il comprenait la souffrance. Gérard croyait en son père. Il ne pouvait le déromper. Il ne pouvait non plus lui dire que sa mère n'avait jamais aimé cet homme, tout en ayant gardé vis-à-vis de lui, jusqu'au dernier jour, la conduite la plus loyale, la plus noble.

Il ne voulait pas, non plus, lui dire que le cœur de sa mère, il l'avait possédé, depuis longtemps, sans partage. Il préféra se taire.

— Vous le voyez, dit Gérard, avec un sourire navré, vous ne répondez rien.

Ces différentes scènes, qui se renouvelèrent à plusieurs reprises, avaient rendu quelques hésitations à Marguerite. Mais Maxime, à force de tendre instance, les fit disparaître.

Marguerite, pourtant, était triste, plus triste que jamais. Il lui semblait que se marier ainsi, alors que Gérard s'y opposait, cela était presque commettre une faute.

Enfin, le jour de la cérémonie fut arrêté.

— Le plus simple, avait dit Maxime, serait de nous marier sans en avertir Gérard. Il accepterait ensuite le fait accompli.

Mais elle ne le voulut pas. Elle apprit la nouvelle à son fils. Il pâlit, mais se remit vite.

— Bien ! dit-il, que ta volonté soit faite, mère. Je savais que mes objections ne retarderaient pas longtemps l'exécution de ton projet.

Elle demanda, toute faible, tout en larmes :

— Gérard, je désire que ce jour-là tu sois auprès de moi.

Il répondit, résolu, très calme :

— N'y compte pas ! Et n'insiste pas ! Ma présence approuverait ce mariage. . . et je le désapprouve !

Il tint parole et on ne le vit point à la cérémonie ; bien qu'elle dissimulât, Marguerite ne pouvait s'empêcher d'en concevoir de tristes pressentiments.

L'absence de son fils était un si grave reproche ! Ce fils ne désarmait pas.

La haine qu'il avait accusée dès le premier jour pour M. de Vandières semblait s'être accru avec le temps. . . Le mariage fut triste !

Marguerite y était arrivée, poussée par les événements ; après s'être longtemps débattue, elle avait faibli. Mais cette faiblesse, elle se la reprochait comme une faute et elle se sentait doublement coupable, puisqu'elle venait de lier à sa propre vie la vie de Maxime de Vandières.

Médéric devait une profonde reconnaissance à son patron. M. Salvater, fabricant de vélocipèdes, rue Saint-Jacques. Cet excellent homme lui avait dit, après la condamnation de Jordanet :

— L'innocence de votre père ne fait aucun doute pour moi. Et quand bien même ma conviction ne serait pas établie, je devrais vous assister dans la cruelle situation où vous vous trouvez. J'ai toujours été satisfait de votre travail et je vous considère comme un ouvrier de premier ordre, tant comme capacité que comme conduite exemplaire. L'ouvrage ne vous manquera jamais dans mes ateliers ; à votre sortie du régiment, je vous prendrai comme contremaître, et je vous intéresserai dans mes bénéfices. En attendant, si jamais, dans un moment de gêne, vous aviez besoin de recourir à la bourse d'un ami, n'oubliez pas que ma caisse vous est ouverte.

Plus tard, M. Salvater l'autorisa à se construire un bicycle avec des pièces fabriquées dans ses ateliers.

— Vous êtes agile et robuste, lui dit-il. Entraînez-vous, le dimanche et tous les matins, durant la belle saison. Si vous arrivez à une bonne moyenne de vitesse, je vous essayerai comme coureur, pour ma publicité ! Vous trouverez peut-être là l'occasion de gagner des prix qui vous seront bien utiles pendant vos cinq années de service militaire.

Médéric profita de la permission en se fabricant un bicycle de premier ordre et en s'y exerçant le plus possible, sans nuire au travail courant.

Au printemps, il était parvenu à réaliser, sur terrain plat, une vitesse de cinq lieues à l'heure, ce qui, avant l'intervention des bicyclettes perfectionnées, émerveillait les champions d'un art appelé à prendre une extension indéfinie.

Sa mère n'en était nullement flattée ; au contraire ! La pauvre femme ne vivait plus tranquille, depuis qu'elle savait Médéric exposé à tous les accidents du sport vélocipédique.

Rentré-il en retard, par suite de quelque travail à finir d'urgence, elle tremblait à l'idée que peut-être il avait fait une chute.

Dans ces occasions, elle se mettait à la fenêtre, par n'importe quel temps, et y restait, malgré les reproches de Louise, jusqu'à ce qu'elle eût aperçu son garçon. Alors, bien vite, elle se reculait, fermait la fenêtre et disait :

— Enfin ! le voilà sur son "araignée". Grâce à Dieu il ne lui est rien arrivé !

Il n'est pas de vélocipédiste qui n'ait, comme on dit vulgairement, "ramassé une pelle", traduction : fait une chute.

Les occasions de tomber sont malheureusement nombreuses.

En dehors des maladresses que le veloceman le plus prudent peut commettre dans un moment de distraction, il faut tabler sur la malveillance de certains cochers ou charretiers, sur l'irruption soudaine d'un chien mal éduqué, sur quelque obstacle imprévu.

Médéric rentra plusieurs fois à la maison avec des contusions qui lui valaient, de la part de sa mère, de tendre remontrances.

— Ton patron, lui dit-elle un jour, a eu tort de te lancer dans une voie où il y a plus d'accidents à récolter que d'argent. J'étais bien plus tranquille quand tu te contentais de gagner ta journée à l'atelier.

— Mère, répondit Médéric, on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

— Tiens ! vois-tu, je ne serai rassurée que quand tu partiras au régiment.

Au bout de six mois d'exercice, Médéric se crut de force à débiter dans une course de bicycles organisée en Touraine par les Anglais, ces enragés de tous les sports.

Il s'agissait de savoir si les jarrets de nos petits compatriotes pouvaient lutter de résistance contre ceux des géants d'outre-Manche.

Médéric s'engagea dans cette course pour faire valoir l'excellence des bicycles Salvater.

Comme Jean, il dut cacher son nom de Jordanet pour affronter le public. Il n'aurait pas exposé à la publicité ce nom, dont il restait fier malgré la condamnation qui l'avait entaché. Il prit celui de Robert, et parvint, à force de précautions, à dérober au reportage sa véritable identité.

Le premier prix fut gagné par un Anglais, et Médéric remporta le second prix, d'une valeur de deux mille francs.

Avec quelle fierté il rapporta cette somme à la maison !

— Hein ! mère, s'écria-t-il, ai-je raison de ne pas écouter tes lamentations ? Nous voilà sortis d'affaire, et comme tu vois, ton fils te revient intact : rien de cassé ; un peu de fatigue, voilà tout. Le patron m'a donné deux jours de congé pour me refaire.

Elle hochait la tête, d'un air triste.

—Je ne serais contente dit-elle, que si tu voulais bien me promettre de ne pas recommencer ; mais te voilà encouragé par le succès et rien ne t'arrêtera sur cette pente fatale.

—Aucune pente fatale, mère ; nous avons roulé tout le temps sur terrain plat. Je n'ai eu qu'un seul regret, celui de ne pouvoir admirer les rives de la Loire qui se déroulaient devant moi à perte de vue, celui de passer comme une flèche devant les châteaux qui, de distance en distance, appellent le touriste et le retiennent par leurs merveilles. Mais je ne suis pas un touriste, moi ; je ne suis qu'un simple coureur, un avaloir d'espace.

—Joli métier !

—Un bicycliste courant après la gloire fait partie de sa machine. Les yeux fixés sur la route poussiéreuse, il guette les obstacles. Ses jambes se transforment en manivelles. Ce n'est plus une intelligence qui le guide, c'est une volonté d'acier comme la tige sur laquelle est posée sa haute selle. Il ne prend même pas le temps d'éponger la sueur dont son visage est baigné.

Ce tableau des plus exacts n'était pas de nature à calmer l'inquiétude de la bonne femme.

Médéric n'hésita pas à sacrifier ses deux mille francs pour monter à sa mère, un petit commerce de papeterie-librairie.

Elle s'y était opposée sous le prétexte qu'il aurait besoin d'argent au régiment. Médéric fut presque obligé de se fâcher pour lui faire accepter ce sacrifice.

Il installa dans une boutique de la rue Montparnasse.

Auparavant, il s'était bien renseigné sur le mécanisme de la vente des journaux quotidiens, qui formaient le fonds courant de leur modeste industrie.

Le local se composait d'une pièce étroite et basse, donnant sur un réduit où on avait installé un fourneau de cuisine, une table et deux chaises.

Ils avaient conservé leur logement et y remontaient le soir, après la fermeture de la boutique.

Au bout de trois mois, ils constatèrent que la moyenne des bénéfices ne dépassait pas quatre francs par jour. C'est peu ; mais enfin, des milliers de familles parisiennes ont trouvé le secret de pouvoir s'en contenter. Cela suffirait plus tard à la mère, quand Médéric ne serait plus là pour l'aider.

En entrant dans le commerce, Mme Jordanet avait décidé de conserver son nom.

Certaines commères du quartier qui, en achetant leur journal, aiment à bavarder avec la marchande essayèrent bien de savoir si elle était la femme du célèbre condamné ; mais, à leurs questions indiscretes, elle répondit de telle façon qu'elles ne revinrent plus sur ce sujet.

Elle obtint l'estime générale par sa tenue exemplaire et sut se concilier la clientèle en se montrant d'une patience inaltérable et d'une complaisance à toute épreuve.

Le dimanche, on se relayait tour à tour pour le service de la boutique.

C'était un grand plaisir pour Camille, qui aimait à se faire voir en toilette, et qui, tout en restant les yeux baissés au comptoir, n'en recueillait pas moins les œillades des passants émerveillés par sa beauté épanouie.

On ne voyait plus Jean qu'à de rares intervalles. Carillon se faisait de bons mois dans sa troupe nomade.

—Nous avons triomphé en Brie, écrivait-il, et la Champagne nous attend. C'est que, sur l'honneur, chère maman, cher Médéric, chère Louise, chère Camille, notre troupe n'est pas une troupe ordinaire, comme vous pourriez vous l'imaginer. Nous valons la peine d'être vus et entendus, et notre directeur nous répète tous les soirs, ainsi Napoléon à ses soldats : " Mes lapins, je suis contents de vous."

—Nous avons des mimes désopilants, un ténor adorable, un chanteur comique dont je ne vous ferai pas l'éloge, par modestie. Mais passons sur les détails. Le clou de nos représentations, c'est Florentine, la chanteuse patriotique. Parole d'honneur, elle n'a pas de rivale à Paris."

Dans chacune de ses lettres, Jean ne tarissait pas d'éloges sur Florentine.

Cela faisait sourire la famille. On voyait bien que Jean en tenait pour sa diva.

Il ne l'admirait pas seulement ; il professait pour elle une sorte d'idolâtrie où le respect dominait l'amour.

Jean, si dépensier autrefois, avait bien changé. Il trouvait le moyen d'envoyer cinq francs par semaine à sa mère.

La bonne femme se gardait de toucher à cet argent : elle le mettait de côté pour le rendre, l'année suivante, au pauvre Carillon, quand il n'aurait plus à compter que sur la gamelle.

Depuis son succès en Touraine, la situation de Médéric s'était améliorée chez M. Salvater. Le patron ne l'employait plus guère à l'atelier. Il lui donnait toute la latitude possible pour s'entraîner sur son bicycle.

—A la première course sérieuse qui s'organisera, lui avait-il dit, vous entrerez en lice. Tâchez de gagner un prix, je vous en dou-

blerez la valeur. En attendant, que vous veniez ou non à l'atelier, vos appointements vous seront servis quand même et je vous augmente d'un franc par jour.

Comme on le voit, la famille Jordanet se trouvait dans une prospérité relative, malgré l'absence du père ; mais il était malheureusement à craindre que le départ des deux fils, appelés l'un après l'autre sous les drapeaux, ne changeât du tout au tout leur situation.

Un soir, Médéric rentra à la maison, le visage rayonnant de joie.

—Mère, dit-il, le patron m'a annoncé qu'il était question d'organiser une course de bicycles de Meaux à Epernay. Par là, les routes ne sont pas douces comme en Touraine. Il y a des montées et par conséquent des descentes.

—Des casse-cou !

—Pour celui qui n'est pas sûr de sa machine ; mais, moi, je n'ai rien à craindre.

—Jusqu'au jour où tu me reviendras en capitade.

—Petite maman, tu me porteras malheur avec tes fâcheux sentiments. Mais non, je ne suis pas superstitieux et, si je ne tiens guère à ma peau, nous en avons trop besoin pour que je ne veille pas à sa parfaite conservation.

—Oh ! tu n'es jamais à court de bonnes raisons.

—Parfaitement et j'en ai encore une à te donner.

—Laquelle, monsieur l'entêté ?

—Entre Château-Thierry et Epernay, je suis obligé de passer par Crézancy.

—Où s'est retiré notre bon ami, le docteur Walter !

—Oui, je m'arrêterai chez lui et j'espère qu'il me gardera un jour ou deux dans son ermitage. Qu'en penses-tu, petite maman ?

—Le docteur Walter n'a jamais douté de l'innocence de ton père, il te recevra bien. Aie le soin de lui dire que je lui suis profondément reconnaissante d'avoir pris la peine de témoigner aux assises en faveur de Jordanet, de n'avoir pas hésité à déclarer qu'il le croyait incapable non seulement d'un crime, mais d'une mauvaise action.

—Sois tranquille, petite maman, le docteur sait que nous ne sommes pas des ingrats.

—N'importe ! tu feras ma commission.

—Entendu

—Et tu embrasseras pour moi Catherine, sa petite-fille, que la guerre a fait orpheline et que le docteur a recueillie à Sverne et emmenée avec lui en France. Tu n'as jamais vu Catherine ?

—Jamais.

—C'était une gentille enfant, qui promettait beaucoup comme intelligence et santé. Elle doit avoir environ dix-huit ans. Mais... tu ne me dis pas combien de jours tu vas t'absenter.

—Une huitaine tout au plus. Le patron paye les frais et j'ai ordre de ne me priver de rien, de manger à ma faim et de boire à ma soif.

La maman Jordanet dut se rendre à ces raisons et faire bon visage au coureur quand, le matin, il enfourcha son " araignée " pour filer tout droit en Champagne.

Médéric ne s'arrêta qu'à Meaux, où il déjerna. De Meaux, il gagna Château-Thierry et y prit quelques renseignements sur le chemin qu'il lui restait à parcourir. On lui recommanda de se méfier de la côte qui descend, durant un kilomètre, à Crézancy.

Médéric, que le succès rendait téméraire, ne tint pas compte de l'avertissement. Il avait foi en la solidité de ses jarrets pour retenir son instrument. Mais s'il est facile aujourd'hui de descendre les côtes rapides sur une bicyclette munie d'un frein, il n'en était pas de même, autrefois, avec le bicycle.

A peine engagé sur la descente, Médéric s'embûla. L'araignée filait avec une vitesse vertigineuse.

Son cavalier perdit ses pédales. Malgré tout le sang-froid du monde, une chute était inévitable. Sauter à terre eût été folie. Puisqu'il fallait tomber, le mieux était de choisir sa place.

Médéric tourna à droite dans l'espoir de s'étaler sur l'herbe. Manceuvre in extremis qui réussit quelquefois au veloceman. L'araignée heurta le talus de la route, bondit par-dessus et s'abattit dans un labour, sans se faire une égratignure. Quant à son imprudent dompteur, lancé en avant, il alla buter contre un méchant pommier à moitié mort et dont les rameaux dénudés se tordaient, convulsés par l'âge et les assauts des bises hivernales.

Le choc fut si violent que Médéric demeura inanimé, pendant un quart d'heure. Revenu à lui, il essaya de se relever et constata que sa jambe gauche ne pouvait plus le soutenir. Et ce cri s'échappa de sa poitrine ;

—Maman ! pauvre maman !

Ah ! elle ne l'avait que trop pressenti, cet accident, la maman Jordanet.

Adieu, l'espérance de gagner un prix à la course de Meaux à Epernay.

Combien de temps prendrait la guérison ? Pourrait-il jamais se remettre en selle ?

Médéric n'espérait plus qu'en la bonté, la justice de son patron, l'excellent M. Salvater. A cet égard, il n'avait aucun doute; cet homme de bien ne l'abandonnerait pas.

Le blessé appela à l'aide. Personne ne lui répondit; la route était déserte. Il se résigna à attendre.

Soulevé sur un coude, il sondait du regard cette côte de malheur. Il déplora sa témérité. Il se reprocha d'avoir sottement risqué sa vie si précieuse pour ceux que le père lui avait confiés.

— Misérable fou que je suis ! se disait-il. Une telle action serait coupable de la part d'un écervelé de mon âge ; mais, moi, je n'ai pas le droit d'être jeune.

Médéric tenta de se traîner sur le bord de la route. Une atroce douleur à la jambe le contraignit de rester sur place. Il n'était pourtant pas tombé dans un désert. Les premières maisons de Crézancy se voyaient au bas de la côte.

Allait-il donc rester encore longtemps sous ce satané pommier, sans secours !

Soudain le bruit d'une fenêtre qu'on ouvre attire son attention. Médéric se redresse à moitié. En face de lui, de l'autre côté de la route, au milieu d'un vaste jardin, il aperçoit une petite maison bourgeoise à un seul étage et dont la seule fenêtre visible est garnie de pots de fleurs et encadrée par un rosier grimpant.

Deux jeunes filles s'accourent à cette fenêtre. Belles toutes deux, elle forment un contraste frappant : l'aînée, qui paraît avoir dix-huit ans, est grande et robuste ; l'autre, à peine âgée de seize ans, est pâle et frêle. A la façon dont elles se regardent, on voit qu'une grande amitié règne entre elles. Aucune ressemblance de traits ni de physionomie ; elles ne doivent pas être du même sang.

Pourquoi Médéric ne les appelle-t-il pas à son secours ? Pourquoi restait-il les yeux fixés sur la mignonne enfant ? C'est que jamais visage plus gracieux ne lui était encore apparu ; ses cheveux blonds, très abondants, retombaient en liberté sur ses épaules. Son profil avait la pureté de lignes que les peintres prêtent à leurs anges au temps lointain où la foi était inspiratrice de l'art. Loin de nuire à cette beauté surnaturelle, faite d'idéal, sa pâleur lui ajoutait une parure.

A l'admiration succédait un sentiment de pitié : pauvre enfant, si belle et déjà guettée par la franchise, qui oublie tant de vieillards décrépits, lassés de l'existence ! L'inexorable mal, contre lequel la science est restée impuissante, se trahissait à la rougeur fiévreuse des lèvres, à la teinte rosée des pommettes.

Cependant, l'aînée a aperçu le bicyclette dont l'acier étincelle aux rayons du soleil couchant. Elle le montre du doigt à sa compagne. Elles disparaissent de la fenêtre. Un instant après, elles sont auprès du blessé.

La plus jeune reste un peu en arrière, tout essoufflée. Elle s'arrête sur le bord du chemin et regarde avec compassion Médéric, qui découvre dans ses grands yeux bleus des trésors de tendresse et de bonté.

— Excusez-moi, mademoiselles, dit-il, de vous avoir dérangées. J'ai fait une chute contre cet arbre en tombant de bicyclette et je me suis cassé la jambe. A quelle distance suis-je de la maison du docteur Walter ?

— Le docteur est mon grand-père, répond l'aînée avec un fort accent alsacien, nous habitons au bas de la côte. D'ici, on voit notre maison. Vous connaissez mon grand-père ?

— Et vous aussi, mademoiselle Catherine.

— J'entends bien à votre accent que vous êtes Alsacien. Comment vous appelez-vous ?

Médéric hésite à révéler son nom devant une étrangère. Il lui semble que ce nom lui retirera l'antipathie de l'enfant qui, appuyée contre un arbre, le regarde avec une pitié croissante ?

— Médéric, répondit-il enfin.

Et pour qu'elle n'en demande pas davantage :

— Je souffre beaucoup, mademoiselle. Priez le docteur de faire amener un brancard.

— Du courage, monsieur ! grand-père sera ici dans un instant.

S'adressant à sa compagne :

— Reste auprès de monsieur, Suzanne. Il doit avoir soif ; tu iras lui chercher ce qu'il te demandera.

Elle descendit la côte, d'un pas rapide. Suzanne s'approcha de Médéric et, d'une voix si douce qu'il croyait entendre une musique céleste :

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, mademoiselle. Je vous en supplie, ne me quittez pas. Votre présence est pour moi un puissant cordiel.

Suzanne rougit. Elle était troublée par cette déclaration que Médéric n'aurait jamais osé lui faire, si la fièvre n'avait exalté en lui tous les sentiments. Elle garda un instant le silence. Puis, les yeux baissés :

— Souffrez-vous un peu moins ?

— Oui, depuis que vous êtes là. Qui sait si je vous reverrai jamais ! En vous apercevant tout à l'heure, à votre fenêtre, il m'a semblé que le ciel s'entr'ouvrait pour me faire voir un coin du

paradis. Pardonnez-moi de vous exprimer si franchement une pensée que j'aurais dû taire. Un voyageur a le droit de tout dire. Il ne fait que passer et toute son ambition est de laisser de lui un bon souvenir.

C'était la première fois que Suzanne entendait le langage de l'amour.

— Moi aussi, dit-elle en jetant un long regard de tristesse sur les nuages que dorait le soleil, déjà disparu à l'horizon, je ne ferai que passer sur cette terre et je serai bientôt arrivée au terme de mon court voyage.

— Pourquoi désespérer ainsi ? Dieu ne voudrait pas vous reprendre. Il n'aurait pas créé une telle perfection pour la détruire.

Un bruit de pas sur la route fit tressaillir Suzanne.

— Ma tante ! fit-elle avec effroi.

Médéric se souleva sur son coude et regarda l'arrivante.

— Je suis ici, ma tante, dit Suzanne, d'une voix tremblante.

La tante obliqua de son côté, et, sans se soucier le moins du monde du bicyclette en détresse :

— Que fais-tu là, sur la grande route ? Pourquoi es-tu sortie en mon absence ? Si ton père l'apprend, il ne me le pardonnera pas.

Plus Médéric considérait cette vieille femme, sèche, maigre et anguleuse, plus il lui semblait l'avoir déjà vue autrefois ; mais où ? pour l'instant, la mémoire lui faisait défaut.

Ainsi donc cette charmante enfant subissait l'autorité d'une vieille tante, obéissant, à la lettre, aux instructions d'un père aussi autoritaire, aussi jaloux que les tuteurs des comédies d'autrefois ! Médéric se permit de prendre la parole. Il résuma son aventure en quelques mots et termina ainsi :

— Mademoiselle Suzanne a eu la bonté de rester auprès de moi pendant que son amie allait chercher le docteur Walter. Je l'en remercie de tout cœur ; mais je le déplore, puisque cet acte de charité lui attire une sévère réprimande.

La tante n'était pas aussi dure, au fond, qu'elle en avait l'air. Un sourire empreint d'une certaine bienveillance adoucit soudainement sa physionomie.

— Je retire ma sévère réprimande, dit-elle. Suzanne n'a fait que son devoir en venant à votre secours. C'est à mon tour à vous demander en quoi je puis vous être utile.

— Hélas ! fit-il, il n'y a que le médecin qui puisse me raccommo-der ma jambe.

— Ne craignez vous pas de tomber en défaillance ?

— C'est déjà fait. Maintenant, plus rien à craindre. A vrai dire, j'ai soif et je boirais bien un verre d'eau assaisonnée d'une goutte de rhum, sans sucre.

La tante paraissait tout à fait civilisée.

— Suzanne, dit-elle, va chercher de l'eau fraîche et le carafon de rhum.

Médéric eût bien préféré que la vieille se fût chargée de la commission. Il vit avec regret s'éloigner Suzanne et poussa un gros soupir.

La tante se tenait en face de lui. Elle le devisageait.

— Aussi, lui dit-elle, pourquoi voyager sur des outils pareils ?

— C'est mon métier, madame.

— A ce mot de "madame", elle se pinça les lèvres.

— Je suis demoiselle, fit-elle observer sur un ton où perçait une légitime fierté.

— Pardon, mademoiselle. Je vous disais donc que c'était mon métier de courir les grands chemins sur une route. Jusqu'alors il ne m'était jamais arrivé d'accident.

Elle ne comprenait rien à ce métier-là ; mais, par une curiosité dont les vieilles filles sont coutumières, elle brûlait d'être renseignée sur le voyageur que la fatalité avait fait échouer devant sa maison.

— Vous êtes voyageur de commerce, sans doute ? demanda-t-elle.

Médéric ne put s'empêcher, malgré la gravité de son accident, de risquer une mauvaise plaisanterie.

— Non, mademoiselle, répondit-il ; mais je suis blessé à la jambe.

Elle reprit son air rogue et n'osa pas pousser plus loin ses questions.

Suzanne était déjà revenue. La tante lui prit des mains le verre d'eau et le carafon de rhum qu'elle posa auprès du blessé en le priant de se servir lui-même.

Médéric but avec avidité. Au même instant, le bruit régulier d'une voiture dont le cheval gravissait péniblement la côte, se fit entendre.

— Voici le docteur Walter, s'écria la tante. Vous serez en bonne main, jeune homme : le docteur Walter a quitté Strasbourg après la guerre et est venu prendre ses retraites à Crézancy ; mais il exerce encore à l'occasion, et c'est un praticien remarquable.

— Monsieur connaît le docteur Walter, dit Suzanne.

— Ah ! fit la vieille demoiselle. Y a-t-il longtemps, jeune homme, que vous le connaissez le docteur ?

— Longtemps, oui, mademoiselle, mais il n'y a pas vingt-ans, puisque je ne tirerai au sort que l'année prochaine.

La tante comprit enfin que sa curieuse ne serait pas satisfaite de sitôt.

Le docteur était arrivé. Avec l'aide de son domestique, il descendit un bancard de la voiture et le déposa à côté du blessé.

A la vue de Médéric, il recula d'épouvante, et d'une voix où se peignait l'intérêt le plus sincère :

— Comment est-ce toi, le pauvre enfant.

Médéric s'était penché deux doigts sur les lèvres. Et dans ses yeux, brillants de fièvre, se voyait la supplication de ne pas le nommer devant cette vieille fille au visage allumé de curiosité. Le docteur Walker se tourna vers les deux femmes.

— Il me reste à vous remercier, mesdemoiselles, dit-il de Paula que vous avez donnée à ce jeune homme, auquel je m'intéresse tout particulièrement. Je vais examiner sur place sa blessure et le transporter chez moi.

La tante s'inclina et vint, suivie de sa nièce.

Avant de s'éloigner, Suzanne avait adressé à Médéric un sourire d'encouragement, un de ces bons sourires où l'ont si toute la sympathie dont une âme d'élite est susceptible. Et Médéric l'avait remerciée par un long regard plein de reconnaissance et d'admiration.

Le docteur procéda avec d'infinies précautions à l'examen de la blessure.

— Rien de grave, dit-il; mais il y a double fracture. C'est d'ailleurs très rare, dans ces sortes d'accidents, que le péroné soit indemne, quand le tibia est brisé.

— J'en ai peur pour le genre, docteur ?

— Quarante jours au moins.

— Pourrai-je remonter sur mon bicycle ?

— Oui; mais pas avant de longs mois. Il faut laisser à la nature le temps de rendre au membre brisé la force et la souplesse. Tu aimais donc bien la vélocipède ?

— Il faut, docteur, nous en vivions, et j'avais l'espoir d'en tirer les ressources nécessaires à l'entretien de ma mère et de mes sœurs pendant mes cinq années de service militaire.

— Tu m'expliqueras tout cela, demain. Pour l'instant, occupons-nous du plus pressé.

Deux heures après, Médéric reposait dans un bon lit, chez le docteur Walker, la jambe gauche immobilisée dans un appareil plâtré.

— Quarante jours se répétait-il avec orgueille.

Il s'endormit enfin et une belle nuit passa traversant ses rêves, rendit un peu de paix à son âme. Il revit le bon visage de Suzanne; il admira sa beauté idéale; lui renouvela, en termes encore plus passionnés, ses déclarations de grand enfant surpris, en pleine catastrophe, par l'Amour.

Puis les songes le transportèrent, sur leurs ailes, tant la-bas, dans cet enfer ténébreux où le père subissait un supplice de tous les instants. A ce pauvre père, si patient, si résigné, il renouvela le serment de ne jamais perdre de vue le double devoir qui lui incombaît : veiller sur les siens et chercher l'assassin de Suzanne.

Et par un caprice de son imagination surexcitée par la fièvre, il se retrouva soudain aux heures sombres des assises devant lesquelles son père avait comparu.

Tous les témoins, cités par l'indigne accusation, rapus érent sous ses yeux.

Il revit Mascrot, dont le hideux profil d'oiseau de proie lui avait causé tant de répugnance, le paysan Lemysour, au visage dur, au parler auillard où sonnait la cupidité et l'avarice mordante.

Il se réveilla, le sourcil froissé au front, le cœur serré par le cauchemar. Il avait encore dans les yeux les silhouettes des témoins. Celle de Mascrot lui rappela la maquette de la tante de Suzanne.

— Voilà qui est étrange, se dit-il. Je me demandais, ce soir, où j'avais vu cette vieille fille, et voici que je reconnais en elle une ressemblance frappante avec l'affreux Mascrot.

Au matin, lorsque le docteur Walker vint prendre de ses nouvelles, il lui demanda qui était la tante de Suzanne.

— C'est, répondit le médecin, la sœur d'un individu que tu connais de triste mémoire.

— La sœur de Mascrot ?

— Oui. Comment l'as-tu deviné ?

— A sa ressemblance avec son frère que j'ai revu, cette nuit, en rêve. Alors, ce hideux personnage serait le père de la ravissante Suzanne ?

— Oui; mais il faut dire que la mère de Suzanne était fort jolie.

— Et que fait, maintenant, le père ?

— Il vit d'une petite rente. Il adore sa fille, ce qui ne l'empêche pas de la quitter de temps en temps pour aller à Paris, où sa seconde femme vit séparée de lui.

— Comment est-ce que tu t'es remarié ?

— Avec une femme encore plus jolie que la première, et toute jeune, m'a-t-on dit. On m'a dit qu'il est féroce ment jaloux. Il la séquestre, la retient, lui fait subir d'horribles scènes, si bien qu'elle a fini par filer à Paris où elle serait tombée dans la galanterie.

— Mais alors, s'écria Médéric, ce Mascrot est capable de tout : un homme qui frappe une femme est le dernier des lâches.

— Une femme, c'est vrai; mais sa femme, ce n'est pas tout à fait la même chose. La peur le pousse à bientôt fait de changer un mouton en tigre. Mascrot est très doux, très doux, et l'affection qu'il porte à sa fille est vraiment touchante. C'est moi qui soigne cette pauvre enfant, et j'ai vu son père pleurer à chaudes larmes.

— Plus possible !

— Oui, à cheval les hommes, ce me demandent mon avis sur le mal qui le mine lentement et contre lequel je n'ai vu guère de remède. Médéric s'était apaisé soulagement.

Elle est donc condamnée ? dit-il.

Et lui dit si accablé ses yeux se mouillaient.

— Il n'appartient à aucun médecin de condamner un malade, répondit le docteur Walker. N'ris sois pour souvent des mortels, dont on désespère, et comme disait Ambroise Paré, Dieu les guérit quelquefois.

— Pauvre enfant ! murmura Médéric.

— Dis-moi, pourrais-tu, à Suzanne au moins, son père ne lui survivrait certainement pas.

Le visage de Médéric se couvrit d'ombres.

— Comment est-ce que tu ne lui pu donner une manière à cette malheureuse enfant !

— Il paraît que la seconde femme de Mascrot n'était pas une marâtre pour Suzanne. Tout au contraire, elle la chérissait et veillait sur sa santé avec tant de sollicitude que Suzanne l'appelait : petite mère. On ne s'imaginait pas le départ de celle-ci, l'enfant est tombé gravement malade de chagrin et a failli succomber.

— Tout ça, ça est bien intéressant, dit Médéric. Cher docteur, vous avez dû voir quel qu'il est le casus d'un étranger Mascrot au sujet de son père. Que penseriez-vous de sa condamnation ?

— Il est très résolu à cet égard. Il se contente de dire qu'il a donné ses soins à son fils, que son engagement, aucun parti pris.

— C'est tout ?

— Je n'ai jamais pu le faire sortir de là.

— Eh bien, docteur, si cet homme vient ici avant ma guérison, obligez-moi de l'emmener à nouveau en ma présence. Je l'observerai et je verrai bien s'il sait quelque chose de plus que ce qu'il a déclaré aux assises.

— Mascrot doit rentrer sous peu. Rien ne me sera plus facile que de l'emener ici, si tu veux, si tu le veux.

— J'ai eu cela de ne pas me soucier de son amour. Appelez-moi de suite, même devant M. le Cathédrale par mon nom de coureur : Robert.

— C'est entendu, mais ne vas pas te monter la tête inutilement. Le plus pressé est d'écrire à ta mère, de façon à ne pas trop l'effrayer. Je t'en charge.

— Merci, docteur. Ayez aussi la bonté d'écrire à mon patron, M. Silvano, l'habitant de Valenciennes, rue Saint-Jacques.

Les deux lettres partirent le soir même.

— A quoi de bon, Médéric fit une noix au caducée.

— Et comment trouves-tu ces jours d'immobilité ? poursuit-il. Si, de ma fenêtre, je pouvais voir Suzanne, le temps me semblerait un peu moins long.

XXI

Amour Bonifié

Nous savons, par les confidences de docteur Walker à Médéric que Mascrot se rendit assez fréquemment à Paris.

Quelle attraction pouvait exercer ce capitaliste avec un comptable qui avait pris sa retraite en province et qui adorant sa fille malade, en danger de succomber prochainement à la phthisie, ne devait la quitter qu'à regret.

Suivons-le pendant son dernier voyage. Tout d'abord, Mascrot se rendit boulevard de Courcelles, 121, à son ancien logement.

Il n'avait pas été en mesure de le louer, et sa nouvelle adresse de Créancey, il s'était contenté de lui faire en quittant la maison :

— La vois voyager. Je prendrai garde de porter fixe. Par conséquent, si l'initiative des lettres, impossible de vous dire où vous devez me les faire parvenir. Devez-vous m'adresser, quand même, recevez-moi comme pendant. Vous l'avez dit dans un tiroir. Et quand je pars pour Paris, je vous envoie la poste. Je vous donnerai une petite indemnité pour cela. Vous voulez bien, ma bonne dame ?

— C'est bien facile, mais répondit la concubine.

— Encore une recommandation. Quoi qu'il arrive et en aucun cas, ne dites à personne que je viens à Paris de temps en temps.

— A per once, compris. Vous n'avez pourtant pas de créanciers,

monsieur Mascarot. C'est pas comme le locataire du sixième, qui reçoit beaucoup de fournitures, mais n'est jamais chez lui quand les fournisseurs sonnent à sa porte.

La concierge se conforma à toutes les recommandations de son ancien locataire.

Les lettres — rares du reste — arrivaient boulevard de Courcelles, à des intervalles très irréguliers. Mascarot apparaissait chez la bonne femme et prenait sa correspondance.

Au début, la concierge avait fait quelques plaisanteries au vieil employé :

— Vous êtes donc recherché par la police ? Vous êtes donc un conspirateur ?

Et comme Mascarot, en souriant, lui donnait une pièce de cent sous :

— Pour quel parti travaillez-vous ? pour Napoléon, ou d'Orléans ?

Il clignait de l'œil et sa bouche serrée essayait de sourire.

— Je travaille pour moi, répondait-il. A mon âge, on n'a pas d'autre politique.

Mais reprenons notre poursuite.

Ce jour-là, Mascarot ne trouva qu'une lettre à son ancien logement. Il remercia et sortit sans répondre à sa concierge qui lui demandait des nouvelles de Suzanne.

Sur le boulevard, il déacha la lettre et demeura stupéfait en lisant la signature : Gérard de Savenay.

Ce billet, arrivé le jour même, était ainsi conçu :

« Monsieur, je ne sais où cette lettre vous parviendra, mais si vous avez conservé quelque bon souvenir du nom que je porte, écrivez-moi pour me donner rendez-vous, à l'heure et au jour qui vous conviendront. »

Gérard donnait en post-scriptum la nouvelle adresse de sa mère, boulevard Malesherbes. Mascarot, arrêté sur le trottoir, relut les deux premières phrases, et tout haut répéta :

— Si vous avez conservé quelque bon souvenir du nom que je porte !

Et alors, cette froide figure de cadavre s'anima. Dans ces traits, rigides, glacés, passa une contraction terrible.

Tout d'abord, la première pensée de Mascarot fut de refuser. Il n'avait plus rien de commun avec les Savenay. Qu'est-ce qu'ils lui voulaient ?

— Pourtant, qui sait ? murmura-t-il. Il est peut-être de mon intérêt de répondre.

Après une heure d'hésitation, il se fit conduire en fiacre à l'hôtel du boulevard Malesherbes. Gérard s'y trouvait.

Lorsque le vieil employé entra, poli et raide, selon son habitude, plus efflanqué que jamais, presque entièrement chauve, le sous-lieutenant lui dit :

— Je craignais de ne plus vous revoir, monsieur Mascarot.

L'homme esquissa un sourire et répondit avec une certaine crainte :

— Vous avez donc besoin de moi, monsieur ?

— Peut-être. Asseyez-vous.

— Monsieur, je suis à votre service.

— Tout d'abord, monsieur Mascarot, je vais vous demander votre parole d'honneur que vous ne direz rien à personne de ce que vous allez entendre.

— C'est donc bien grave ?

— Vous en jugerez après.

— Je vous donne ma parole, car je suis convaincu que vous n'exigerez rien de moi qui puisse être en contradiction avec mon passé de loyauté. . .

Il avait parlé d'un ton doux et patelin.

— Croyez-vous, monsieur Mascarot, que je sois homme à vous proposer quelque malhonnêteté ?

— Non pas, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire ; mais les jeunes gens sont parfois inconsidérés, aventureux, téméraires.

— Eh bien, monsieur Mascarot, j'aime à vous entendre parler de la sorte ; car si je veux m'aider de votre expérience et de votre sang-froid, c'est que je redoute justement cette témérité et cette irréflexion. . .

Mascarot resta silencieux.

— Où veut-il en venir ? murmura-t-il.

Et tout haut :

— Si vous voulez bien vous expliquer, monsieur Gérard ?

— Monsieur Mascarot, quelle est votre opinion sur la condamnation de Jordanet ?

L'ancien comptable ne s'attendait pas à la question. Il tressaillit légèrement, puis répondit, d'un ton de voix profondément indifférent :

— Ma conviction est absolue, monsieur. Cette condamnation est méritée.

— Eh bien, monsieur Mascarot, ce que je vais vous demander, c'est d'oublier votre conviction et de vous habituer peu à peu à la mienne.

— Et la vôtre, monsieur de Savenay ?

— C'est que Jordanet est innocent.

— Quelles sont vos preuves ?

— Je n'en ai aucune. . . aucune preuve matérielle, cela va sans dire. . . car je l'aurais déjà produite à la justice. Je ne parle donc que de conviction morale. Et c'est justement parce que je me heurte à un mystère obstiné, absolu, que j'ai résolu d'employer ma vie, s'il le faut, à découvrir la vérité !

— Que vous importe cet homme ? Vous n'avez rien fait pour qu'il fût condamné. . . Votre conscience est tranquille. . . De quoi vous mêlez-vous ?

— Et si Jordanet est innocent ?

— Et s'il est coupable ? reprit Mascarot presque avec dureté. De quoi vous mêlez-vous, encore une fois ? Allez, votre vie, que vous voulez gaspiller ainsi, vous en parlez bien à votre aise ! peut être employée plus utilement, croyez-moi.

— Et moi, je vous dis que Jordanet n'a pas assassiné mon père. Tous ceux qui le connaissent, sa femme, ses enfants, proclament son innocence.

— Ils sont dans leur rôle. . . eux ! Mais je vous avoue qu'il me semble que c'est vous, monsieur, le fils de M. de Savenay, qui devriez être le dernier à défendre ce misérable.

— S'il est innocent, il en est un autre, misérable entre tous, le coupable, qui se cache et rit de son impunité. Je veux en être sûr. . . parce qu'aussi longtemps que je n'aurai pas cette certitude, aussi longtemps il me sera permis de croire que la mort de mon père est restée sans vengeance.

Des larmes étaient venues aux yeux de Gérard. Il ne vit donc pas le regard froid et cruel de Mascarot, et cette contraction terrible de tout le visage qui paraissait révéler, au fond de cet être en apparence si calme et si maître de lui, tout un abîme de révoltes et de sombres violences !

Mascarot, du reste, se remit aussitôt. Tout cela passa, sur sa figure odieuse, avec la rapidité d'un éclair.

Il reprit :

— En ces conjonctures, monsieur, je vous prie de me dire pour quelle raison vous m'avez mandé, et en quoi vous avez besoin de moi. . .

— Je compte, monsieur Mascarot, que vous m'aidez dans mes recherches.

Mascarot eut un rire silencieux, étrange.

— Et pourquoi m'avez-vous choisi, monsieur.

— Parce que je connais votre dévouement pour notre maison et que j'ai espéré que vous voudriez peut-être reporter sur le fils l'affection que vous aviez autrefois pour le père. Car vous aimiez beaucoup mon père ?

— Moi ?

— E-t-ce donc que je me trompe ?

— Non, non, assurément je l'aimais beaucoup, dit Mascarot avec effort.

Un effort qui dut lui coûter, car il passa lentement sa main sur son front jaune comme du buis, où venaient d'apparaître des gouttes de sueur.

— Je ne vois pas, monsieur Gérard, en quoi mon intervention peut vous être utile. Je ne sais rien, moi, je ne puis rien vous dire. Et en supposant même que je consente à vous aider, ma conviction étant que Jordanet est coupable, je travaillerais contre ma conviction, et par conséquent je ferais de la mauvaise besogne.

— Qu'importe ce que vous pensez en ce moment si je réussis plus tard à vous persuader que vous vous trompez ?

Mascarot parut hésiter. Un combat se livrait dans cette âme aux dessous mystérieux. Gérard, curieusement, l'observait.

— Acceptez. . . cela ne vous engage à rien. . . Je demande un aide, un conseil, un compagnon qui discute avec moi lorsque j'aurai quelque résolution grave à prendre. Soyez ce compagnon ?

— Eh bien, j'accepte ! fit Mascarot.

Et, baissant les yeux, pour en voiler la flamme :

— Près de lui, pensait-il, je verrai plus facilement venir le danger.

— Je suppose, monsieur Mascarot, que vous êtes libre de votre temps. . . Dans le cas contraire, et si vous deviez sacrifier, pour l'exécution de mes projets, une situation quelconque, je suis prêt à vous en indemniser. Du reste, je trouve tout naturel de vous demander quelles sont vos conditions. Je les accepte d'avance.

— Je suis libre de mon temps, monsieur, et n'ai pas de conditions à vous faire.

— Cependant. . .

— N'insistez pas, je vous prie. Votre. . . votre père. . . a été trop. . . bon, pour moi jadis — les mots lui sortaient difficilement de la gorge ; vous être utile, c'est vous prouver que je ne suis pas un ingrat.

— Merci.

Gérard, spontanément, lui tendit les mains. Mais il eut un léger tressaillement, comme si du dégoût lui était monté au cœur ; les mains qu'il venait de serrer, flasques, molles, étaient tout engluées de sueur et la peau en était visqueuse.

—Où demeurez-vous, monsieur Mascarot ?

—En m'adressant vos lettres boulevard de Courcelles, elles me parviendront.

—Mais vous avez bien un domicile ? fit en riant Gérard.

—Oui et non... je voyage... je ne suis jamais huit jours de suite dans le même endroit... j'ai quelques économies... j'ai fait, il y a deux ans, en plus, un petit héritage inespéré... Sans être riche, je suis à l'aise...

—Savez-vous bien, monsieur Mascarot, que c'est vous, en somme, qui êtes le principal auteur de la condamnation de Jordanet ?

—Oui, je l'ai bien compris... mais que voulez-vous, monsieur ? On m'interrogeait, il fallait dire la vérité, j'ai dit ce que je savais, pas un mot de plus, et je me suis bien gardé d'en tirer une conclusion.

—Oui, j'ai relu dernièrement votre déposition. Vous n'aviez certes pas besoin de conclure. Il en ressort, clair comme le jour, et fort habilement, ma foi, que Jordanet a tué mon père et que seul il a pu le tuer. L'ennemi le plus implacable de Jordanet n'aurait pas parlé autrement.

—Mais, monsieur Gérard, je connaissais à peine cet homme, je ne lui avais jamais adressé la parole... jamais... et je puis même ajouter que j'estime Jordanet comme un fort honnête homme. Il a obéi à un mouvement de colère, il a été trop vif, ces revolvers sont des armes si dangereuses ! Le sang vous monte au cerveau, vous brouille l'esprit... vous appuyez sur la détente... et il y a mort d'homme... et en voilà pour toute l'éternité... C'est terrible... Quant aux billets de banque disparus, ah ! ça, je n'y comprends rien, rien du tout !

—Je ne vous faisais pas de reproches, Mascarot. Mais le tribunal a été bien léger, ce me semble. C'était une question de minutes, même de secondes, qui était en discussion, entre le moment où vous aviez vu mon père et celui où ma mère est entrée. Et pendant ces quelques secondes, le crime s'est commis. L'assassin s'est enfui... a pu passer par les bureaux... où vous étiez seul... où vous auriez assurément remarqué sa fuite, son désordre, son épouvante... Et vous n'avez rien vu ?

—Conclusion, monsieur, dit froidement Mascarot, il faut chercher, puisque vous le voulez, entre ceux qui ont approché de votre père à cette minute suprême ; les recherches vont se restreindre singulièrement car vous avez à choisir entre Jordanet, votre mère et moi !

Gérard devint pâle. Et ce fut d'une voix suffoquée qu'il dit :

—Mascarot ! votre parole est un blasphème !

—Un blasphème assurément, car votre sainte femme de mère est incapable d'un crime. Mais j'ai voulu vous montrer d'un mot l'inaudibilité de vos recherches. Ce qui est un blasphème pour votre mère ne le serait pas moins pour moi, et ce qui peut me faire excuser d'avoir prononcé le nom de Mme de Savenay parmi ceux des coupables possibles, c'est d'avoir mis mon nom à côté du sien !

C'était la première fois que le nom de sa mère venait d'être jeté ainsi, à Gérard, dans cette affaire.

Désormais et malgré lui, malgré son affection filiale, malgré son horreur, le nom reviendrait, obstinément ; car, du même coup, et sans le vouloir assurément, Mascarot, en évoquant ce nom, venait d'insinuer à l'esprit du jeune homme les multiples détails du meurtre de son père, dont plusieurs l'avaient étrangement frappé. L'horrible soupçon devait être long à se former, et toujours Gérard en repousserait la pensée avec épouvante.

A sa sortie, en traversant la cour de l'hôtel où M. de Vandières s'était installé avec sa femme, Mascarot fut obligé de se ranger de côté pour laisser passage à un coupé, à l'intérieur duquel il aperçut la veuve de Savenay auprès du lieutenant-colonel. Il baissa la tête dans l'espoir de ne pas être reconnu. Marguerite, du reste, avait le visage tourné d'un autre côté.

Mascarot fila lestement derrière le coupé et sortit. Puis il se posta à la grille d'entrée.

M. de Vandières descendit du coupé et tendit la main à Marguerite. Elle mit pied à terre et passa devant.

L'affection de deux êtres unis après avoir triomphé de tous les obstacles se trahit dans leurs moindres gestes.

Mascarot observa le regard de tendresse dont le colonel avait enveloppé Marguerite en l'aidant à descendre de voiture. Il marchait de stupefaction en stupefaction.

—Oh ! se dit-il, je me renseignerai à tout prix !

Comme on va le voir, il ne lui en coûta guère que la peine de faire jaser un palefrenier à qui le cocher du coupé avait remis son cheval. Il l'appela au sortir de l'écurie, et lui mettant une pièce de cent sous dans la main :

—Un petit renseignement ? dit-il. Est-ce que monsieur de Vandières vient souvent ici ?

—C'te bêtise ! fit le palefrenier.

Et s'assurant que la pièce de cinq francs était bonne :

—Vous en voulez pour votre "roue de derrière", pas vrai ! Allez-y ! on va vous servir si c'est possible.

—Répondez à ma question.

—Facile : le colonel vient aussi souvent que le service de son régiment le lui permet. Voulez-vous savoir pourquoi ?

—Mais oui.

—Rajoutez cent sous.

—Voilà.

Le palefrenier empocha la seconde pièce après l'avoir vérifiée comme la première.

—Pourquoi ? fit-il. Mon Dieu ! c'est bien simple : parce que le colonel est encore dans la lune de miel, une lune un peu mûre, mais on dit que ce sont les plus durables.

—Le colonel est marié ?

—Vous voulez savoir avec qui ?

—Oui.

—Rajoutez cent sous.

—Voilà.

—Merci : le colonel est marié avec la veuve de M. de Savenay, vous savez bien, ce financier à qui Jordanet a fait son affaire, rue Daunou. Ça vous épate, mon vieux ?

Mascarot tourna le dos au palefrenier et descendit lentement le boulevard Malesherbes. De temps en temps il s'arrêtait, comme si les jambes lui manquaient. Alors, un sinistre sourire plissait ses lèvres minces.

—Le fils ne pouvait choisir mieux, pensait-il. Sûrement, en me choisissant, il a été bien inspiré.

Bien que ses lettres fussent adressées boulevard de Courcelles, il descendait lorsqu'il venait à Paris, dans une pension de famille de la rue de Verneuil, sur la rive gauche. Ce fut là qu'il se rendit, au sortir de son entrevue avec Gérard. Il y déjeuna sobrement, rentra dans sa chambre et y resta à rêvasser.

Vers quatre heures, il sortit, monta vers les Champs-Élysées et se dirigea vers le Bois. Mais, à l'Arc de Triomphe, il bifurqua et entra dans l'avenue Friedland, et là, s'assit, à l'ombre des arbres, sur un banc du trottoir.

Il avait tiré un journal de sa poche et paraissait le parcourir avec la plus grande attention, le tenant très haut, mais glissant l'œil de côté vers un hôtel assez petit, très élégant, qui se trouvait non loin de là.

Il semblait surveiller cette hôtel. Et assurément il ne prenait point garde à sa lecture, car un petit pâtissier, la main sur la tête, passa, le frôla et se mit à rire :

—Hé ! le vieux qui lit son journal à l'envers ! Mince de maître d'école.

Mascarot lui lança un regard venimeux. Il retourna son journal à l'envers.

Il resta sur le banc pendant une heure, sans donner de signes d'impatience.

Tout à coup, la porte de l'hôtel qu'il surveillait ainsi à la dérobée s'ouvrit, et l'on entendit dans la cour piaffer deux chevaux. Une voiture roula avec un bruit sonore, franchit le large trottoir et tourna sur la chaussée, prenant la direction de l'Arc de Triomphe.

Sur le siège, le cocher et un valet de pied de haut style ; les chevaux, superbes, admirablement attelés ; et dans la calèche, seule, penchée en arrière sur des coussins volants, une jeune femme, d'allure languissante, belle comme un rêve, d'une beauté si délicate et si pure qu'elle semblait fugitive comme une apparition.

C'était cette apparition qu'il attendait, qu'il regardait. Et il semblait, à cette minute rapide, qu'il n'existait plus rien au monde pour lui. Son journal était tombé, emporté par un coup de vent. Et il admirait, il se repaissait pour ainsi dire de cette figure, et ses doigts tremblaient, et son pâle visage devenait plus pâle, et ses lèvres minces et blanches bissaient échapper des murmures confus qu'accentuaient des regards tantôt durs tantôt tendres, des murmures où il y avait parfois comme des supplications et parfois des menaces.

La jeune femme passa sans le voir. La calèche fila vers les Champs-Élysées. Il sortit de son rêve. Brusquement il se leva, s'essuyant le front :

—Oh ! je veux la revoir, la revoir encore.

Et il se jeta dans un fiacre qui montait la chaussée.

—Suivez cette calèche, là-bas, dans laquelle vous voyez une femme en robe claire, tenez, celle qui prend l'avenue du Bois, deux chevaux noirs, vite, ne la perdez pas de vue. Suivez-la le plus près possible. Il tremblait. Et il essuyait toujours son front en suant.

—Il y a de l'amour, donc ? fit le cocher en riant.

Le fiacre partit. Pendant une heure ou deux, dans les avenues du Bois de Boulogne, il suivit la calèche.

La jeune femme ne s'aperçut pas de cette poursuite singulière. Elle passait là comme une reine, en plein triomphe, recevant partout des saluts et y répondant à peine, d'une très légère inclinaison.

Lorsque la calèche rentra dans Paris, le fiacre de Mascarot était encore derrière et, quand les deux voitures descendirent l'avenue Friedland, le cocher se retourna vers son client :

—Faut-il filer jusqu'à bout et entrer dans l'écurie, avec Cocotte, derrière la petite dame ?

Cela parut tirer Mascaret d'une sombre méditation.

—Arrêtez-vous, dit-il.

Il descendit et paya. Et sur le même banc où il lisait son journal tout à l'heure, il alla reprendre sa place, attentif à tout ce qui entrait dans l'hôtel, à tout ce qui en sortait.

Ce fut là que le soir le surprit. Il ne parut pas s'en apercevoir. Il n'avait pas faim, sans doute.

Vers neuf heures, un coupé sortit de l'hôtel. Il faisait obscur. Mascaret ne put rien voir, mais il devina pourtant que la jeune femme devait s'y trouver, car il suivit le coupé en courant jusqu'à ce qu'il rencontrât un fiacre, avec lequel il recommença la poursuite de l'après-midi.

La poursuite ne fut pas longue. Le coupé s'arrêta devant le Théâtre-Français. Lorsque le vieux descendit, la jeune femme avait déjà disparu dans l'escalier qui conduisait aux loges.

Mascaret prit un fauteuil d'orchestre. On donnait "Faust".

Mascaret n'avait même pas regardé l'affiche. Il ne venait point là pour le spectacle. Il venait pour cette femme. Et pendant tout le spectacle, il la regarda. Lorsque les acteurs étaient en scène, afin de ne pas attirer l'attention, il faisait semblant d'écouter, ayant du reste l'esprit loin de là ; dès que le rideau était baissé, il se levait, et ses yeux ardents allaient fouiller jusqu'au fond de la loge où se dérobait celle dont l'éblouissante beauté l'enivrait ainsi.

—Elle ne me regardera donc pas ? Elle ne verra donc pas que je suis là ?

Pas une seule fois, en effet, les yeux de la jeune femme parurent se diriger vers le coin de l'orchestre où il avait trouvé une place.

On eût dit même, à bien la considérer, qu'elle affectait de tenir le regard obstinément fixé dans le sens opposé à celui où se trouvait Mascaret ; mais quand Mascaret avait le dos tourné, alors que les acteurs jouaient, à deux reprises elle abaissa vers lui ses yeux noirs où passa un éclair d'ironie suprême. Et elle eut, en même temps, un léger haussément de ses blanches épaules.

Il fut dans l'escalier, lorsqu'elle passa, disparue sous ses dentelles, la pointe de son pied soulevant sa robe, et passant un peu, à chaque marche qu'elle descendait. Elle ne le regarda pas encore.

Il fut, le long des galeries, près de la voiture, lorsqu'elle y entra, pendant que le valet de pied tenait la portière ouverte. Elle ne le vit pas non plus. Et pourtant, à cette seconde-là, il murmura :

—Marinette !

Mais elle n'entendit rien. Alors, d'un pas chancelant et comme frappé d'ébriété subite, il regagna l'hôtel où il était descendu.

Pendant le trajet, des larmes, de vraies larmes, mais non point de pitié, non point de douleur, des larmes de rage, coulèrent, incessantes, de ses yeux.

Le lendemain, vers deux heures, l'avenue Friedland le revoyait à la même place, près de l'hôtel de celle qu'il avait appelée Marinette. Tout-fois, après quelques minutes de faction, il parut se décider à une résolution grave, car il se leva et alla sonner à l'hôtel. Ses mains étaient toutes tremblantes et son buste fléchissait, comme balancé par le vent, sur ses longues jambes maigres.

La porte s'ouvrit. Il entra. Le concierge traversait la cour.

—Je voudrais voir madame Marinette...

—Vous connaissez madame ? Vous n'êtes pas un de nos fournisseurs, je ne me rappelle pas vous avoir vu...

—Vous ne m'avez jamais vu... cela est vrai... mais votre maîtresse me connaît... Elle me recevra.

—Permettez-moi d'en douter.

—Eh bien ! faites-lui passer ma carte.

—Volontiers, je vais la remettre à la femme de chambre. Entrez dans la loge en attendant.

Le concierge jeta un coup d'œil sur la carte qu'on lui tendait.

—Mascaret ? Comment ça ?

Et il laissa tomber sur le bonhomme un regard un peu inquiet.

—Vaine figure, est-ce qu'il viendrait ici pour préparer un coup ? Il fait peut-être partie de la bande de dévaliseurs d'hôtels.

Il monta, pourtant. Cinq minutes s'écoulèrent. La carte venait d'être remise à Marinette. Le nom de Mascaret lui fit froncer les sourcils.

—Que me veut-il ?

Et son premier mot, à la femme de chambre qui attendait :

—Je n'y suis pas.

La femme de chambre allait sortir. Elle s'arrêta. Marinette venait de la rappeler.

—Après tout, murmura-t-elle, il faut en finir.

Et à la subrette :

—Fais-le entrer.

Le long corps flottant de Mascaret apparut bientôt à la porte du petit salon particulier, tout encombré de meubles bas, où Marinette attendait. Sur le seuil, le vieux s'arrêta, comme pétrifié. Marinette le regardait d'un œil dur.

—Eh bien, entrez, dit-elle, puisque vous l'avez voulu.

Il fit quelques pas et, rencontrant un fauteuil, s'y laissa tomber.

—Marie, dit-il, Marie !

Et il joignait les mains dans une attitude suppliante.

—Marie, votre femme, n'existe plus. Vous le savez bien, vous lui avez rendu jadis la vie assez malheureuse, elle a reconquis sa liberté, son indépendance. Vous n'avez plus devant vous que celle qui est connue sous le nom de Marinette. Que désirez-vous ? qu'êtes-vous venu lui demander ?

—Marie, je ne puis pas me passer de vous voir, et je viens à Paris dans l'espoir unique de vous y rencontrer, de vous y admirer... de me repaire de votre vue... et je m'en retourne chaque fois le désespoir et la rage au cœur... plus fou que je ne l'étais... plus amoureux... Marie... plus amoureux...

Et ses mains restaient jointes et suppliantes. Elle haussa les épaules dédaigneusement.

—Croyez-vous que je ne le sache pas ?

—Ah ! vous le savez ? Vous m'avez vu parfois ?

—Encore hier, vous étiez sur le boulevard à guetter ma sortie, vous m'avez suivie en voiture au Bois et le soir je vous ai retrouvé à la Comédie-Française.

—C'est vrai, c'est vrai. Et pas un regard, rien, rien !

—Mon cher monsieur Mascaret, je vous ai demandé tout à l'heure ce que vous désirez de moi. Vous avez oublié de me répondre.

Il dit, d'une voix étouffée :

—Marie, je vous aime à en devenir fou. Je ne peux plus vivre sans vous. Je voudrais vous voir oublier ce qui s'est passé entre nous. Ne pourriez-vous... et ne voulez-vous pas reprendre notre vie commune ?

Elle eut un grand éclat de rire, si long, si nerveux, que des larmes lui en virent aux yeux.

—Allons, je vois que vous ne mentez pas en disant que vous devenez fou. Moi, reprendre auprès de vous la vie que vous m'y avez faite ? Il n'y faut pas songer, mon cher.

—Je vous aime !

—Vous n'êtes pas le seul. Et si je devais vivre avec tous ceux qui m'adorent !

Le visage de Mascaret avait pris une expression féroce.

—Marie, je suis capable de tout pour vous avoir à moi, à moi de nouveau et pour toujours !

Elle le considéra longuement, en silence.

—Vous êtes plus naturel avec cette figure-là, dit-elle souriante. Je vous retrouve comme par le passé.

Il s'approcha d'elle.

—J'ai dit que pour vous avoir j'étais capable de tout ; ne l'oubliez pas. Je ne reculerai pas devant un crime, savez-vous bien ?

—Je le sais.

Et après un soupir, où il y avait comme un regret de son passé :

—Asseyez-vous donc, M. Mascaret, et causons ! dit-elle froidement. Lorsque vous m'avez épousée, il y a six ans, j'étais pauvre et orpheline ; vous étiez presque un vicillard pour moi ; j'avais dix-huit ans. Vous en aviez près de cinquante. Vous étiez veuf et père d'une fille, Suzanne, âgée de dix ans. Je ne pouvais pas vous aimer d'amour. Du moins je pouvais vous donner une amitié bien franche, une affection même plus tendre et plus forte que de l'amitié. Et c'est bien ainsi, en effet, que je vous aimai, lorsque j'acceptai la main que vous me tendiez. Ce qui me décida, surtout, ce fut cette enfant, Suzanne, votre fille, je me dis que bientôt cette enfant allait devenir jeune fille et qu'elle serait ma sœur et que la vie ainsi, côte à côte, pouvait être très douce. Elle aurait pu l'être, en effet, si dès le premier mois de notre mariage, vous n'aviez pas fait de notre existence un enfer abominable.

—Je vous aimais !

—Vous m'aimiez, je veux bien le croire, mais à la façon de quelque bête sauvage, car il n'y avait plus chez vous ni la pitié, ni même l'intelligence de l'homme ; toute votre intelligence, comme tous vos instincts, se concentraient sur une idée fixe, folle, une jalousie effrénée, maladroite, cruelle, vous portant à toutes les extrémités, vous faisant commettre toutes les indignités, toutes les bassesses.

—Je vous aimais !

—Quelle vie ! Et je la supportai deux ans ! Je croyais toujours que ma résignation finirait par vous lasser, et j'étais prête à vous rendre encore cette affection que vous sembliez prendre à plaisir de détruire en moi. Car c'est vous, et vous seul, qui m'avez perdue, qui m'avez conduite à cette vie où je suis tombée, vous entendez bien.

Et les coudes sur les genoux, le menton appuyé sur les mains, le front traversé d'une ride légère, la jeune femme évoqua tout à coup le passé odieux.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 SEPTEMBRE 1898 (1)

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXXI

(Suite)



Celle dame avait été prise par le feu brûlé à Catherine.

— Il gardera l'argent et ne nous rendra pas Fanchon ! s'écria M. Delort. Lorsqu'on a été une fois aux exigences de ces maîtres-chanteurs — et l'acte de M. Gaston est un chantage caractérisé — on leur appartient, on est exploité par eux, menacé, torturé jusqu'au désespoir, jusqu'à la mort ! ...

— Je suis d'avis, conclut le docteur, de mander ici l'agent de la Sûreté qui a su découvrir le lieu où ces bandits avaient sequestré Catherine Devoissoud.

Tous firent de l'avis de M. Delort.

— Peut-être, soupira Blanche, aura-t-il retrouvé la trace de mon Georget ?

XXXII

Fadard arriva le surlendemain à Beauchamp.

— Votre dépêche, monsieur de Pervençère, m'est parvenue au moment même où je me disposais à venir ici ! ...

— Vous aviez des nouvelles, de bonnes nouvelles à nous donner ? s'écria Blanche.

— J'avais à vous rendre compte, madame, du résultat des démarches auxquelles, sur votre ordre, je me suis livré ! ...

— Parlez, oh ! parlez, monsieur !

— Je suis allé à Verciers, madame. J'y ai vu Mme Durbal. Je me suis fait raconter par elle les circonstances de la mort de sa belle-sœur enseveli sous une avalanche de neige dans les gorges du Trient. Cette femme était partie de chez vous, madame, du Palais

des Roses. Elle portait un enfant nouveau-né ! ... Votre beau-frère, M. Gaston de Pervençère, conduisait la voiture à Martigny.

— Un enfant ! Cette femme tenait un enfant dans ses bras ! s'écria Blanche.

— Oui, madame, cette femme, la nourrice que vous aviez retenue portait un enfant, le vôtre, dans ses bras ! ... L'enfant et la nourrice ont péri ! ... M. de Pervençère, précipité à bas du siège de la voiture qu'il conduisait, s'est dans sa chute, fracturé le bras.

Renaud et Blanche se regardèrent tout pâles.

Le récit de Fadard confirmait celui de Gaston ! Ils se sentaient glacés d'effroi.

L'agent poursuivit :

— Cette déclaration, le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi prouvent que votre enfant est mort ainsi que sa nourrice.

— Mais, monsieur, interrompit Blanche avec véhémence, mon Georget, mon fils, a été élevé auprès de moi ! ... Pendant deux années il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'il fût sous nos yeux ! Et vous prétendez être sûr que mon enfant est mort quelques heures après sa naissance ? C'est de la folie, monsieur !

— Écoutez-moi, madame ! ...

Fadard semblait hésiter.

— Parlez, monsieur, parlez, je vous en prie.

Et Blanche se tordait les mains.

— Madame, veuillez m'écouter sans que l'in vraisemblance de mon récit vous fasse m'interrompre.

Le policier se tourna vers Renaud.

— Monsieur, que l'indignation, l'horreur que vous allez éprouver en m'entendant parler ne m'ordonnent pas le silence, car je vais dire la vérité, et de cette vérité, si terrible qu'elle soit, soit en pour vous et pour madame cette évidence, l'existence de votre fils.

— Mon fils ! ... Mon Georget ! ... Il vit ! ... je le verrai ! ... Vous ne me trompez pas, monsieur ? ... Vous ne vous trompez pas vous-même ? ...

— Non, madame, je ne vous abuse ni ne m'abuse ; je vous le répète, votre fils vit.

Blanche se jeta dans les bras de son mari en sanglotant :

— Renaud ! mon cher Renaud ! Est-ce que je deviens folle ! Je ne comprends plus ! ... Ma tête se perd ! Mon enfant tantôt est vivant, tantôt est enseveli depuis vingt ans sous un linceul de neige ! ... Renaud, ayez de la force pour deux !

Renaud de Pervençère prit les mains de sa femme dans les siennes et fit signe au policier de continuer.

Fadard reprit :

— Je ne parlerai que de l'enfant qui vous a été enlevé, du petit garçon que vous appeliez Georges ! ...

Ces paroles secouèrent Renaud d'un frisson.

L'agent de la sûreté disait :

— Cet enfant vous a été volé par un musicien ambulancier nommé Michel Anspach ! ... Sur l'ordre de qui ? ... Je n'ai pu le découvrir. J'ai retrouvé la trace de cet homme et de l'enfant en Corse, puis, en France. Il avait échappé à son ravisseur, à son bourreau ! ... Une jeune fille, nommée Madeleine, s'était enfuie avec lui, le protégeait ! ... Anspach se mit à leur poursuite ! ... Ils lui échappèrent et furent recueillis dans un village des Alpes.

— Madeleine, atteinte de la poitrine, mourut subitement ; elle ne put révéler à la brave femme qui lui avait donné l'hospitalité le nom de l'enfant et les circonstances dans lesquelles il avait été enlevé ! ...

— Et cet enfant était le mien ? questionna Blanche.

— Oui, madame, cet enfant était votre petit Georges. Il vécut quelque temps dans la chaumière de son humble bienfaitrice. Celle-ci avait une fille du même âge que votre fils. Les deux enfants s'aimaient comme frère et sœur, ne se quittaient jamais ! ... Un jour, un inconnu vint dans le pays. Il s'entretint avec la mère adoptive de votre enfant ! ...

— Que lui dit-il ? A quelles effroyables menaces se livra-t-il contre cette malheureuse ? On l'ignore. Toujours est-il qu'elle tomba frappée de paralysie et que les deux enfants, épouvantés, s'enfuirent, disparurent ! ...

— Et cette trace, celle de mon enfant ? questionna Blanche hâlante.

— Cette trace, je l'ai retrouvée, madame, répondit Fadard.

— Et mon fils est vivant ?

— Oui, madame.

— Vous savez qui il est, ce qu'il a fait, ce qu'il est devenu ?

— Je le sais, madame.

— Oh ! parlez, monsieur. Oh ! dites-nous tout ce que vous avez appris ?

— Ce que j'ai appris, madame, ce que j'ai appris à Governier, — le village des Alpes dont je vous ai parlé, — c'est que votre fils avait été recueilli par Catherine Devoissoud, la mère de Fanchon la Vieilleuse. Ce que j'ai appris, c'est que les deux enfants, pour échapper à Anspach et à l'inconnu de Governier, avaient parcouru une partie de la France en chantant et en jouant de la vielle.

(1) Commencé dans le No du 27 avril 1898.

—Georget, le frère de Fanchon, serait mon fils !

—Oui, madame, Georget, aujourd'hui le lieutenant Georges Bernard, jadis protégé par Mme de Beauchamp, est votre fils...

—Le lieutenant Bernard ! Mon fils !... Vous vous souvenez, Renaud, de ce jeune sergent rencontré par nous en Algérie, dans une auberge ?... Vous vous souvenez, Renaud, mon cher Renaud, de cet enfant si brave et si beau s'élançant au combat le sourire aux lèvres ?...

—Si je me souviens de lui, ma chère Blanche ! Est-ce que je peux oublier que je lui dois la vie ! Est-ce que je puis oublier que, lors de l'attaque de la ferme de Camuset par les Kabyles, il s'est jeté devant moi pour me protéger !

—Ce brave enfant serait notre fils, Renaud !

La physionomie de Blanche s'illumina de joie. Ses yeux brillèrent d'une lueur d'extase.

—Georget ! Mon enfant ! Mon fils ! murmurait-elle accablée et ravie.

Soudain, elle se dressa pâle et frémissante :

—Vous avez la preuve de ce que vous venez de nous dire ? demanda-t-elle à l'agent de police.

—Veuillez, madame, prier la comtesse de Beauchamp, Mlle Simone, sa fille, M. Delort, de venir ici, et la preuve que vous me demandez, je l'établirai devant eux.

Lorsque tous furent réunis, qu'ils eurent appris la nouvelle apportée par l'agent, celui-ci rappela à Mme de Beauchamp les circonstances dans lesquelles, à la prière de Fanchon, elle s'était occupée du petit prisonnier de Noirville.

Il retrça le chemin suivi par les deux enfants pour échapper à Anspach. Il montra les pièces de justice qu'il s'était procurées donnant la date de l'arrestation de Georget à Laigle ; démontra, par des témoignages recueillis par lui, que Georget était bien le petit garçon qui accompagnait Fanchon ; bref, pénétra chacun de la conviction que le frère adoptif de Fanchon était bien le fils de Renaud et de Blanche.

En écoutant le récit du policier, Simone tremblait de tous ses membres. Elle ne pouvait prononcer une parole. Son visage, encore pâli par les souffrances passées, se couvrait d'un léger incarnat. Ses grand yeux bruns étincelaient de bonheur et d'orgueil.

—Vous l'aimerez, Simone, vous l'aimerez mon Georget, mon fils ! s'écria Blanche en couvrant de baisers le front de Simone défaillante, enivrée.

—Je l'ai toujours aimé... Je n'ai jamais aimé que lui ! répondit tout bas la jeune fille d'une voix trempée de larmes.

M. Delort réfléchissait. Toutes sortes de souvenirs lui revenaient à la mémoire.

—Oui, finit-il par dire, voilà le mystère que je ne pouvais percer... Je crois en vos paroles, monsieur, dit-il à Fadard, vous avez raison, les choses se sont passées ainsi que vous venez de le dire ; la certitude s'impose.

Il reprit après un instant de méditation en se tournant vers Mme de Beauchamp :

—N'êtes-vous pas d'avis, madame, de faire venir ici Catherine Devoissoud et de la questionner ?

Non seulement Mme de Beauchamp, mais Renaud et Blanche furent de l'avis du médecin.

Fadard invité à rester au château s'écria :

—Je n'ai accompli qu'une partie de la tâche que vous m'avez confiée ; il reste la plus importante à mener à bien.

—Laquelle donc ? lui demanda Renaud.

—Permettez-moi, monsieur de Pervençère, de ne pas vous répondre en ce moment. Je dois retourner à Paris pour y compléter certains renseignements.

—Je viendrai vous dire quel aura été le résultat des investigations nouvelles que j'entreprends.

M. Delort dit tout à coup à Fadard :

—Mais, puisque vous allez à Paris, ne pourriez-vous passer chez moi à Passy. Vous prierez Catherine Devoissoud de venir ici. Elle vous connaît. Elle n'éprouvera aucune crainte. Cela simplifierait beaucoup les choses.

—Avec grand plaisir, monsieur Delort, répondit Fadard.

Il partit dès le lendemain pour s'acquitter de sa mission.

XXXIII

Le vieux Pablo a tenu parole. Il a découvert la maison où Fanchon est prisonnière. Non point qu'il ait vu la jeune fille ; elle est séquestrée dans l'intérieur des appartements, mais, Pablo et son fils ont reconnu, sortant de la mystérieuse demeure, les deux hommes qui les ont assaillis et ligottés.

Ils résistent à la tentation de les poignarder et vont aussitôt prévenir Jacques et Georget de leur découverte.

Lorsqu'ils auront arraché Fanchon à ses ravisseurs, qu'ils l'aient rendue à Georget ils songeront à satisfaire leur vengeance.

C'est le soir. Il faut agir avec prudence, car la lune brille dans le ciel ; Jacques et Georget s'avancent lentement, se dissimulant derrière les arbres qui entourent la maison où Fanchon est enfermée. Ils mènent par la bride leurs chevaux.

Pablo et Juan guident la marche. Ils rampent parmi les sentiers encombrés de lianes. Ils tendent l'oreille, scrutent de leurs regards aigus la forêt mystérieuse.

Une trentaine de pas encore et ils atteindront la demeure dont les murs projettent une ombre d'autant plus tranchée que tout le reste est éclairé vivement par la lumière argentée de la lune brillant dans un ciel de lapis constellé de clous d'or.

Il faut gagner cette ombre protectrice.

Jacques et Georget attachent la bride de leurs chevaux aux troncs rugueux de grands arbres.

Sur le conseil des pêcheurs, ils vont en rampant tenter d'arriver, sans être aperçus, jusqu'à la partie de terrain que l'ombre recouvre.

Les quatre hommes sont à plat ventre dans l'herbe. Ils écoutent. Nul bruit n'arrive jusqu'à eux. À peine une brise légère agite-t-elle les feuilles de la futaie. Pablo et Juan, allongés sur le sol couvert d'herbe, glissent lentement.

Jacques et Georget imitent les mouvements des deux pêcheurs. Ils ont atteint sans que rien parût déceler leur présence les abords de la maison, but de leur expédition.

Il faut y pénétrer, maintenant, s'assurer que Fanchon y est véritablement enfermée.

Pablo et Juan croient que la jeune fille est gardée par leurs deux agresseurs inconnus.

Gaston et Montaiglon sont partis à cheval dans la journée ; Juan, resté à faire le guet ne les a pas vus rentrer.

Pablo expose en quelques mots le plan qu'il a conçu ; il s'agit d'obliger les deux gardiens à sortir de la maison. Lui et son fils sont munis du lasso qu'ils jettent avec habileté ayant été quelque peu gauchos — gardiens de troupeaux dans la pampa. — Ils abat-trent les deux hommes, les ligotteront, leur attacheront un bâillon sur la bouche... Jacques et Georget, le revolver au poing, s'élancent dans la maison, menaceront les femmes de leur faire sauter la cervelle si elles ne livrent pas Fanchon.

Ce plan est approuvé par les deux jeunes gens. Comment le mettre à exécution ?

Pablo réfléchit ; s'il tire un coup de revolver en l'air, les bandits peuvent se barricader chez eux et attendre l'ennemi derrière leurs murailles.

—Que proposez-vous, Pablo ? questionne Jacques dévoré d'inquiétude.

—De mettre le feu à la maison, répond tranquillement Pablo.

—Faites ce que vous jugez utile, Pablo. Je ne reculerai devant aucun moyen pour arracher Fanchon à ces monstres.

Juan et Pablo rampèrent dans l'ombre. Un quart d'heure se passa. Jacques et Georget accroupis, l'oreille tendue, essayaient de percevoir les bruits de la maison. La voix de Fanchon peut-être.

Non, rien, aucun bruit ne traversait les murs, aucune lumière ne se voyait dans cette muette maison aux volets fermés.

Soudain, une crépitation, une lueur, une flamme, puis, dix s'élancent de toutes parts. Des gerbes de feu s'élèvent dans la nuit transparente, lèchent les parois de leurs mille langues brûlantes. Elles se tordent comme des reptiles, s'enlacent, se séparent, se joignent de nouveau.

Bientôt, sur les quatre faces de la maison, une seule permettra à ceux qui l'habitent d'échapper au fléau.

Une brise de terre assez forte active les progrès de l'incendie.

Rien n'a remué encore dans la maison entourée de flammes. Tout le monde est sans doute endormi, les gardiens et leur prisonnière.

Jacques et Georget frissonnent d'épouvante. À tous deux se présente cette pensée terrible :

—Fanchon ne pourra s'échapper ! La malheureuse va être victime de ce que nous faisons pour la sauver ?...

Des cris de femmes retentissent. Des clameurs aigues, désespérées. Des appels suppliants...

Parmi ces voix ils croient distinguer celle de Fanchon !

Jacques et Georget vont s'élançant vers la maison lorsqu'une porte s'ouvre. Deux hommes s'élancent dehors.

À peine ont-ils fait quelques pas, de leurs longues cordes armées de boules, le lasso de Pablo et celui de Juan les enserrèrent de toutes parts, les renversent...

En un instant ils sont bâillonnés, réduits à l'impuissance, à l'immobilité, au silence.

Jacques et Georget, le revolver au poing, pénétrèrent dans la maison par la porte restée ouverte.

(A suivre.)

La Fileuse — (Suite et fin)

en plus...

Musical score for the first system, featuring a vocal line and piano accompaniment. The piano part includes a section marked '10'.

Pourquoi filez-vous, bonne

Musical score for the second system, continuing the vocal and piano parts. Dynamics include *pp*.

amie, Si caline sous vos cheveux blancs? L'oublié est oublié, vous êtes seule,

Musical score for the third system, continuing the vocal and piano parts.

Le nid désert n'a plus d'habitants. Perdre dans vos crepes de jeune. Le lin traîne

Musical score for the fourth system, continuing the vocal and piano parts.

sur vos genoux... Votre travail est une épave... Pourquoi filez-vous? Il est temps de le file. Dans la

Musical score for the fifth system, continuing the vocal and piano parts. Dynamics include *pp*.

quelle on m'importera. Mes doigts sont blancs, mon œil se voile et plus rien ne me soulera. Mais tout

Musical score for the sixth system, concluding the piece. Includes a 'Ped' (pedal) marking.

3. II
4. Sur

Musical score for the first system of the second piece, featuring a vocal line and piano accompaniment. Dynamics include *gaiement*.

pal-pite aux moindres fris-sons, Et tend ses na-ri-nes fri-leu-ses Vers
quel moule a-t-il é-té pris? Vient-il d'Espagne ou de Co-ca-gue? C'est

Musical score for the second system of the second piece. Dynamics include *p staccato*.

li-vres-so des flo-rai-sons Et les parfums des nuits fi-è-vreu-ses.
un ar-ti-cle de Pa-ris: On fit son baptême au Cham-pa-gne.

Musical score for the third system of the second piece.

Ah! detonnez, de ton nez. Tous les nez sont é-ton-nés.

Musical score for the fourth system of the second piece.

TONNEZ

POUR VOIX FEMELLE

MUSIQUE DE PAUL LEBLANC

Allegretto

CHANT

Je me suis levée ce matin
 Et j'ai vu par la fenêtre
 Un rayon de soleil
 Qui me regardait
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour

soit Fieri

Soit un autre

Soit un autre

Soit un autre

Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour

Je me suis levée ce matin
 Et j'ai vu par la fenêtre
 Un rayon de soleil
 Qui me regardait
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour

Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour

Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour

Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour
 Et me disait
 Bonjour

GEORGETTE AUX CHAMPS

Mlle Georgette, une grande fille de huit ans, va quelques jours à la campagne chez sa nourrice, avec ses frères Alfred et Ernest de douze et quatorze ans. Papa et maman, des commerçants très occupés, ont promis de venir les rejoindre le samedi suivant, afin de passer le dimanche tous en famille dans la saine verdure des champs, au bord de la ravissante rivière l'Eure.

Les enfants sont toujours les bienvenus à la ferme du Mesnil, où on les gâte en satisfaisant leurs fantaisies les plus déraisonnables. Chaque fois qu'ils débarquent du chemin de fer à la station de Villemeux où les attendent la grande Jeanne et le père Philippette, celui-ci ne manque pas de saluer Georgette de cette phrase invariablement la même :

« Ah ! ben ! en v'là une gentille demoiselle ! Fera bon ne pas avoir les yeux dans la poche quand elle aura vingt ans. »

Cela fâche la petite. Elle s'accroche au bras de la paysanne en demandant :

« Dis-moi, Jeanne, je suis donc bien laide maintenant, pour qu'il parle du temps où je serai vieille. »

Jeanne rit et la console, car Mlle Georgette est très fière de sa belle mine, de ses cheveux frisés, de ses yeux noirs aux longs cils, de sa frimousse espiègle, de l'ensemble enfin de sa mignonne personne. Ses parents nourriciers en sont aussi fiers qu'elle, et ne manquent jamais de rapporter l'honneur d'une si gentille venue au lait de la Mariette et au bon air du Mesnil.

Le premier jour de son arrivée, Georgette troque ses habits de Parisienne contre des vêtements de petite paysanne faits exprès pour contenter son caprice. D'abord elle tient beaucoup à être comme sa grande Jeanne, sœur de sa mère nourrice, et qui l'a si souvent portée quand elle était "baby" et puis, elle a le sentiment de l'harmonie très développé, malgré son jeune âge : cela lui paraît un contresens de courir les champs en robe de ville.

C'est le grand moment du travail à la campagne ; les foins se coupent, et les gens de la ferme sont fort occupés ; les enfants restent le plus souvent sous la surveillance du grand-père Philippette, qui les promène et les distrait. Mais Georgette n'est jamais de l'avis du vieux bonhomme, et elle se fait de lui la plus triste opinion. Un certain jour surtout, un samedi, où tous les habitants du Mesnil sont aux foins, le paysan se montre particulièrement stupide. La matinée s'est passée assez agréablement à s'amuser autour de la ferme ; l'après-midi, il leur propose de les conduire jusqu'aux fanes à travers bois et prés. Les trois petits Parisiens se montrent ravis, Georgette principalement. Comme ils longent un champ de blé, le plus beau qu'ils aient jamais vu, le père Philippette branle la tête d'un air profondément affligé, tandis que la gamine bat des mains et s'écrie joyeuse :

« Alfred ! Ernest ! voyez donc le joli champ ! le joli champ ! on dirait un parterre ! »

— Ah ! oui ! ah ! oui, le vilain champ vous voulez dire ; vilain il l'est pour sûr ; difficile d'en trouver un pire. C'est de la poison ! de la vraie poison ! »

Que l'oncle Charles a raison de dire que ces campagnards n'ont pas le moindre goût, la plus petite disposition esthétique. Georgette lance un regard terriblement méprisant sur le chef piteux du bonhomme, et continue à admirer le pauvre champ méconnu. Figurez-vous, sur un fond d'or blond, une splendide broderie de coquelicots et de bleuets ; un vrai bouquet tricolore où le rouge et le bleu dominant et se marient dans le plus gracieux effet au jaune pâli des épis de blé.

On arrive au bord de l'Eure qui coule paisible et molle entre des rives fertiles. Et Georgette se trouve de nouveau transportée de plaisir, car ils traversent un pré à l'herbe plus drue et plus haute qu'ailleurs, où d'espace en espace de superbes tiges aux feuilles longues et pointues retombant de chaque côté on des courbes gracieuses, montent droites au-dessus des autres. On dirait des cierges avec leur tête fine en forme de flamme.

« Ah ! cette fois, père Philippette, vous ne direz pas qu'il est vilain, ce pré. La belle herbe ! »

— Ça, ma petite, c'est de la poison ! de la vraie poison !

— Mais non, père Philippette, ce n'est pas du poison, répliqua Alfred, ce sont des roseaux, c'est très décoratif, voyez-vous, des roseaux-bahai...

— Et je vous dis, moi, que le pré il est empoisonné par cette peste-là. Croyez-vous m'en remontrer ? Vous n'avez point encore assez de barbe au menton, mon petit homme...

— Le pré empoisonné ! Il n'a pourtant pas plus mauvais mine qu'un autre, » répond la vive Georgette de plus en plus apitoyée sur la sottise du vieux.

Mais celui-ci hausse les épaules et murmure :

« Les enfants, c'est les enfants ! ça ne sait pas. Tout de même, faut pas tant vanter ceux de la ville, pour des Parisiens, ils sont fameusement nigauds. Notre Marthe est bien jeune encore, cependant elle ne dirait jamais tant de bêtises ; elle connaît de suite ce qu'est joli et ce qu'est vilain dans nos champs. »

Les voilà engagés dans une sente si étroite, qu'il faut marcher à la queue leu leu, le long d'un bois, et Georgette qui s'avance en tête, s'arrête soudain et s'écrie en étendant la main :

« Regardez ! la belle petite bête ! Quelle est mignonne ! Père Philippette, si nous pouvions l'attraper ! »

— Ah ! pour ça je ne demande pas mieux, répond le bonhomme, l'attraper et la tuer me ferait un grand plaisir.

— La tuer ! ti ! le méchant ! un si gentil animal ! Vous ne l'avez pas bien vue, père Philippette, elle est longue de corsage et mince, un museau fin, des mouvements si vifs, elle est légère comme une plume que le vent emporte.

— Pas ça, pas ça, répliqua le vieux qui ne reconnaît pas le portrait. C'est une belette, une vilaine bête qui a le diable au corps, car elle porte malheur. Prenez garde à vous aujourd'hui...

— Père Philippette, ne me faites pas peur, crie Georgette. Du reste, je ne vous crois pas, ajoutez-elle bravement, je ne suis pas superstitieuse.

— Ah ! oui, les enfants des

villes, ça ne croit plus à rien ! »

Mais Georgette ne l'écoute pas.

« C'est une belette, avez-vous dit, père Philippette ? reprend elle ; ah ! bien, je suis contente de la connaître, car j'en sais long sur son compte. Voulez-vous que je vous raconte l'histoire d'une belette ? »

— Tout de même, racontez... »

Alfred et Ernest s'étaient élancés dans le bois à la poursuite de la bête, l'enfant et le vieillard restaient seuls. La petite commença :

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette un beau matin
S'empara : c'était une rusée.

« Voilà qui ne me surprend pas de sa part, s'exclama le vieux, car pour une rusée, c'est une rusée, la coquine ! »

— Ne m'interrompez pas, père Philippette, écoutez jusqu'au bout, sans cela je ne pourrai pas me rappeler. »

Le paysan se tait, approuvant de temps en temps d'un hochement de tête. A la fin il dit :



Elle élève son bouquet. (P. 26, col. 1.)

"La belette mangée, c'est bien fait ! je suis content de ça ; mais le lapin ne méritait pas... C'est toujours ainsi avec le pauvre monde... Le chat les a tous roulés, ah ! ah ! ça ne m'étonne pas ! Gredin de Grippeminaud, va !..."

L'enfant des villes et l'homme des champs s'étaient réconciliés en La Fontaine, et quand ils arrivèrent au lieu où travaillait la grande Jeanne, ils devisaient sur les malheurs de Jean Lapin en vrais amis.

Georgette joua quelque temps à la faneuse, se roula dans l'herbe fraîchement coupée, croqua à belles dents le pain et les noix apportés à son intention, puis songea à petit père et petite mère qui devaient venir le soir même, et elle chercha comment elle pourrait fêter leur arrivée. Un bon petit cœur cette Georgette ! et la plus charmante fillette de son âge, si elle n'avait pas tant pris plaisir à se savoir jolie et à se sentir admirée. Elle pensa combien maman aimait les fleurs des champs, et la voilà commençant un bouquet où les grandes marguerites au cœur d'or se mêlent aux myosotis, grappes d'étoiles bleues, blanches, roses. Elle y ajoute de longs brins d'herbe menue aux ramules délicates comme de fines aiguilles, ce qui donne au bouquet une apparence de légèreté et de grâce.

Vers six heures Jeanne reprit le chemin de la forme avec la fillette, en côtoyant le bord de l'Eure, et un pré immense où les hautes graminées ondu-laient en vagues sous la brise du soir. La journée avait été si chaude et si bien remplie, que Georgette, un peu lasse, se laissait sagement conduire par la main, car on craignait quelque étourderie si près de l'eau.

"Enfin, s'écrie tout à coup l'enfant, je voudrais bien savoir où sont passés le père Philippette et mes frères ?

—Tiens, dit Jeanne, regarde là-bas qui nous fait signe ?"

Georgette lève les yeux et aperçoit sur la rive opposée le vieux paysan qui, de l'eau, tire des nasses, et une longue araignée, sorte de filet qu'on pose au fond de la rivière pour attraper le poisson. Le visage de l'homme exprime le contentement, et la petite fille peut voir entre ses mains briller des écailles argentées.

Elle crie, élevant son bouquet qu'elle désire faire admirer :

"Eh ! père Philippette, Ernest ! Alfred ! Voyez les belles fleurs que j'ai cueillies pour papa et maman.

—La belle avance ! répond dédaigneusement le pêcheur. M'est avis qu'une bonne friture leur donnera plus d'agrément."

La petite voudrait bien prouver au vieux que ses fleurs valent les poissons : mais Jeanne est pressée, elle l'entraîne, et tout en continuant sa route, l'enfant réfléchit : "Il a raison, le père Philippette, un bon dîner c'est bien agréable quand on descend du train et qu'on a grand-faim." Ses fleurs lui font pitié, elle a presque envie de les jeter ; mais non, elle songe que maman en cueille toujours quand ils viennent à la campagne ; elle les mettra dans l'eau ce soir pour les garder fraîches, et elle les emportera demain à Paris où on les aime tant, et où on les achète aussi cher que le poisson du père Philippette.

Puis comme Jeanne a ri de la repartie du vieux, Georgette se sent humiliée, car elle comprend que la paysanne a les mêmes idées que le grand-père. Alors très gravement, elle explique à son amie combien les fleurs sont précieuses pour les habitants des villes, et qu'un bouquet comme celui qu'elle tient vaut beaucoup d'argent.

"Ah ! bon, réplique Jeanne, on peut en venir chercher chez nous ; n'en manque pas pour rien. La peine seulement de se baisser pour les ramasser."

Quand papa et maman arrivent le soir un peu tard, Georgette, très lasse de ses courses à travers champs, a bien de la peine à se tenir éveillée jusqu'à la fin du repas. Mais elle triomphe, car si l'on mange avec satisfaction le poisson frais, on a fait un accueil empressé au beau bouquet de marguerites au cœur d'or. Elle vient s'asseoir sur les genoux de sa mère qu'elle n'a pas vue depuis quelques jours, et, la tenant par le cou, elle essaie de lui raconter ses aventures ; mais ses idées se brouillent dans sa tête. Seule une question demeure en son esprit, troublante comme une énigme. Pourquoi le père Philippette, un brave homme au fond, point

bête, dit-on, un malin, assurent quelques-uns, n'est-il jamais du même avis qu'elle, Georgette, qui n'est pas sottie pourtant, et dont on vante quelquefois la finesse ? Elle voudrait bien savoir, et sa maman, qui connaît tout, pourrait le lui expliquer ; mais sa langue refuse de prononcer les mots que son petit cerveau lui suggère. Sa tête fatiguée se pose doucement sur l'épaule maternelle, et elle se voit entourée d'une mer immense dont les vagues de coquelicots et de bluets la bercent, pendant que les balettes aux nez pointus la contemplant avec des yeux pleins de malice. Bientôt un soufles paisible et régulier apprend que Mlle Georgette vient de partir pour le pays bleu des rêves.

JEAN MAURICE.

UN PETIT DIALOGUE

Une jeune personne assistait à un repas en nombreuse compagnie : c'était un jour maigre, et les aliments gras abondaient sur la table. Tout en conservant sa gaieté et son air souriant, cette jeune personne laissait passer les plats accommodés au gras, et ne prenait que quelques entremets. Tout à coup un jeune élégant s'aperçut de l'innocent manège et prit la parole : "Mademoiselle ne mange pas de viande ? — Non, Monsieur, je préfère autre chose. — Où Mademoiselle a-t-elle fait son éducation ? — Chez les dames du Sacré-Cœur. — Et vous n'avez appris là qu'à faire autrement que les autres ? — Pardon, Monsieur, j'ai encore appris qu'un jeune homme honnête et poli respecte les convictions religieuses, et ne se permet jamais de railler personne dans une honorable assemblée." Tout le monde avait écouté ce petit dialogue, les rires suivirent bientôt ; la rougeur monta au front de l'impertinent, qui avait bien compris la leçon.

QUI PAIE SES DETTES... S'APPAUVRIT

Monsieur. — Je suis fâché, ma chère, mais nous ne pourrions aller aux bains de mer, cette année.

Madame. — Quoi ! et tout le monde y va, jusqu'au camionneur qui nous a aidé à déménager.

Monsieur. — C'est justement pour cela que nous n'irons pas. J'ai été obligé de lui payer son compte aujourd'hui.

L'ASTROLOGUE

Louis XI fit venir un jour un astrologue, et commanda à ses gens de ne pas manquer, à un signal qu'il leur donnerait, de se saisir de cet homme

et de le jeter par les fenêtres. Aussitôt que le roi l'aperçut : "Toi, qui prétends être un habile homme, lui dit-il, et qui connais le sort des autres, apprends-moi dans ce moment quel sera le tien, et combien tu as encore à vivre." Soit que l'astrologue eût été secrètement averti du dessein du roi, ou qu'il craignit quelque fatal dénouement, il se hâta de répondre, sans témoigner aucune frayeur :

"Sire, je mourrai trois jours avant Votre Majesté." Le roi n'eut garde, après cette réponse, de donner aucun signal pour le faire jeter par les fenêtres ; au contraire, il eut soin de ne le laisser manquer de rien.

BIEN MAL PRIS

Bouleau. — Mon cher, je me trouve entre le feu et l'eau.

Rouleau. — Comment ça ?

Bouleau. — Ma femme dit que si je ne veux pas l'accompagner aux bains de mer, elle va rester à la maison.

LA DISCRÉTION

Henri IV faisait des préparatifs pour une expédition importante. Personne n'avait été initié au secret du prince, et, partant, chacun faisait une foule de conjectures. Un courtisan, plus hardi que les autres se hasarda à interroger le roi. "Etes-vous capable de porter un secret ? lui dit ce prince. — Comment ! dit le courtisan, je me ferais plutôt couper en quatre que de lâcher une parole ! — Eh bien, dit Henri, je suis de même ; voilà pourquoi je ne vous dirai rien."

SUIVANT LA TÊTE



I
Mr Duile (en aparté). — Voilà un chapeau qui me coiffe admirablement ; je vais aller me faire couper les cheveux pour que ma tête aille avec.



II
(Après l'opération.) — Ciel ! Quelle bille ! Me voilà forcé à présent d'aller m'acheter un autre chapeau.

CONCORDANCES



*Duchrot (gracieusement). — Voulez-vous prendre le gaz, colonel ?
Le colonel (hésitant un peu). — Est-ce que cela va bien avec le whisky ?*

SONNET

(Pour le SAMEDI)

A Mlle A. B.

Moi, si je l'aime encor?... je ne sais pas vraiment.
Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées...
Son lointain souvenir sommeille doucement ;
N'éveillons pas les morts dans leurs tombes glacées !

Moi, si je l'aime encor?... Dire "non" franchement
Serait peut-être vrai, car aux âmes blasées,
Même le plus beau jour devient jour seulement ;
Ces amours, dans mon cœur, hélas ! sont effacées...

Pourtant que j'ai souffert, ô Dieu ! que j'ai pleuré,
Lorsque m'abandonnant triste, désespéré,
Loin du nid, en chantant, s'envola l'hirondelle !

Non, je ne l'aime plus, et je n'ai plus de pleurs ;
Mon cœur fier maintenant, méconnaît l'infidèle,
Qui sait changer d'amours, comme l'oiseau de fleurs.

Pierreville, 1er septembre 1898.

A. B.

UN FRANC LA NOTE

On raconte l'anecdote suivante sur M. Faure, le fameux baryton français : Un jour, revenant d'une répétition, il s'arrêta à l'établissement de M. Barbedienne, Boulevard Poissonnière, pour examiner une petite statuette de bronze qu'il avait l'intention d'acheter. Le propriétaire de l'établissement, après avoir énuméré à son illustre client les titres de la statuette, lui dit sans préambule :

— Je donnerais cher pour vous entendre chanter, non pas à l'Opéra, mais dans mon appartement privé. Voulez-vous venir dans ma chambre ? Il y a là un piano, et vous allez me chanter une chanson.

— Mes notes seront peut-être un peu élevées dans les circonstances présentes, dit M. Faure en suivant son admirateur.

— Je crois que nous pourrions arranger cela, retorque M. Barbedienne pendant qu'il s'installait confortablement dans un large fauteuil.

Lorsque M. Faure eut terminé sa chanson, M. Barbedienne prit la feuille de musique et, après l'avoir considérée quelques instants, sonna l'un de ses employés.

— Enveloppez cette statuette, dit-il, et envoyez-là à l'adresse de M. Faure.

Puis se tournant vers le chanteur, il lui dit :

— Si vous voulez me suivre chez le caissier, il vous payera la balance. M. Faure reçut encore 375 francs en plus de la statuette, qui représentait déjà la somme de 100 francs. M. Barbedienne avait compté les notes de la chanson de M. Faure et avait payé un franc la note.

L'AVEU SINCÈRE

Une dame très bavarde était allée rendre visite à un monsieur fort taciturne. La bavarde faisait à elle seule, comme on doit le penser, les frais de la conversation. Son auditeur ne desserrait pas les lèvres ; seulement, de temps à autre, pour donner signe de vie, il lançait au hasard quelque mot, comme ceux-ci, par exemple : — Oui, sans doute, à coup sûr... Tout à coup la dame s'écria : " Oh ! mon Dieu ! que je suis bête ! " Notre homme, presque muet jusqu'alors, croit venu le moment de rompre son silence obstiné, il s'écria d'un ton de conviction profonde : " Oh ! oui, pour le coup, Madame, vous avez bien raison."

ENTRE ESCULAPES

Premier médecin — Je ferai demain un petit voyage en dehors de la ville.

Second médecin — Pour affaires ou pour votre plaisir ?

Premier médecin — Les deux. Je vais diriger une opération chez un malade riche.

LE CHASSEUR ET LE GENDARME

M. Desessarts, célèbre acteur à la Haye, fut surpris à chasser sur les terres du stadhouder. Un des principaux gardes, qui n'avait jamais vu ce comédien que dans des rôles de prince, l'ayant abordé pour lui demander de quel droit il venait chasser en ce lieu-là, l'acteur, sans se décontenancer, répondit avec l'air et le ton de la fierté la plus héroïque : " De quel droit ? dites vous.

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains."

Le garde, étourdi du ton de la réponse, se retira en disant : " Ah ! c'est autre chose ; excusez, Monsieur, je ne savais pas cela."

La supériorité n'entraîne-t-elle pas fatalement l'abnégation et le sacrifice. Le jour où il en serait autrement, c'est que la collectivité serait à la hauteur de l'individu. — A. VALTOUR.

OU VA-T-ON SE LAVER ?

Un homme venait de prendre un bain dans un établissement malpropre et mal tenu ; l'eau même n'invitait guère à se baigner. " Madame, dit-il à la directrice des bains, en s'en allant, où va-t-on se laver en sortant d'ici ? " Aussitôt il s'esquive lestement, dans la crainte d'une réponse trop vive à son compliment, et laissant la dame toute morfondue d'un tel à-propos.

RESPONSABILITÉ PATERNELLE

Camboulive. — Qu'as-tu donc, Chopardin ?

Chopardin. — Ne m'en parle pas, je suis au désespoir. Cet enfant de malheur me fera mourir de chagrin, pour sûr. Imagine-toi que sa mère lui a acheté, la semaine dernière, un appareil photographique. Après avoir fait le tour du quartier et avoir surpris les voisins dans les détails de leur vie intime, il s'est mis dans la tête de faire une exposition gratuite de sa collection. Ce matin, j'ai reçu au moins cinquante avis de poursuite en dommages.

Sans être un prestidigitateur ni un sorcier, l'homme d'esprit doit changer les pièces de deux sous en argent, les pièces d'argent en or, les pièces d'or en billets de banque, les billets de banque en vie aimable. — A. SMOLE.

SUR DU SUCCÈS



Titoine qui, caché derrière une roche, souffle son camarade Titipierre qui en est à sa première déclaration — Allons, présente lui le bouquet d'abord, puis jette toi à ses pieds. Dis lui que ta vie est trop misérable sans son amour, et que tu vas te précipiter dans l'océan si elle n'a pas pitié de toi. N'oublie pas ça, c'est ce qui nous amène les femmes, à chaque fois.

MODES PARISIENNES



ROBE D'INTÉRIEUR, en crépon rose de bengale, mousseline de soie même ton et guipure blanche, se composant d'un dos ajusté, sans coutures, donnant de l'ampleur à la jupe, qui forme légèrement la traîne; le devant, ajusté par une pince, est garni d'une bande de guipure, posée sur satin blanc, qui forme étole et contourne le dos en simulant un empiècement entouré d'un volant de mousseline de soie plissée retombant en coquille devant jusqu'au bas de la robe; col droit, en guipure, surmonté d'une collarète de mousseline de soie plissée; manches plissées, serrées de distance en distance par des brassards de guipure dont un retient un volant au bas; jockey de satin blanc recouvert de guipure et bordé d'un plissé de mousseline de soie. Matériaux: 6 verges de crépon, 9 verges de mousseline de soie plissée en bande, 2 verges de guipure, 1 verge $\frac{1}{2}$ d'entre-deux pour les manches, 2 verges de satin blanc.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 199.—Ce joli et élégant corsage est fait en dimité à dessins garni de galon. Sur le côté droit un pli creux formant la fermeture avec boutons ou double boutons. Il est froncé devant de chaque côté haut et bas; le joli petit boléro est pris dans les coutures d'épaules et sous les bras. Les manches sont de forme chemise et ont un poignet droit avec ouverture sur le côté; le col est droit avec un petit col qui rabat par dessus; le col peut être supprimé et on peut y substituer un col blanc à la place. Ce corsage peut être fait en n'importe quelle sorte d'étoffe s'accordant à la saison.

Il faut 4 verges en 36 pouces pour une dame de grandeur moyenne.

No 199 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.



No 199.—Corsage pour dame.

No 316.—Parmi les dessins les plus populaires pour robe d'été, rien n'est plus approprié que le piqué ou duck; ils sont aussi très jolis en sergé légère et flanelle. Le dessin est en piqué à pois bleu clair avec des revers blancs, lesquels sont garnis d'entre-deux de broderie de même que le plastron du devant. Le plastron peut être fait en forme de chemisette avec un pli creux, lequel est fourni avec le patron, et fait en toile, pour être porté avec boutons de chemise, col et cravate. Les devants s'ajustent au dos par des petits côtés et couture sur les épaules: le dos est droit et sans couture; les manches ont deux coutures et peuvent être garnies avec entre-deux et finies au bas avec un ruché de dentelle; on met une ceinture noire; le col marin se continue devant et forme revers, lesquels se croisent à la taille et s'attachent sous la ceinture.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces pour une dame ayant 36 pouces de mesure de buste.

Le n° 316 est coupé dans les grandeurs de 32 pouces à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron et-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.



No 316. Corsage-blouse pour dame.

L'HOMME N'EST PAS LIBRE

Un philosophe voltairien, dit-on, voulait répandre sa doctrine antireligieuse, et s'était adjoint un domestique, assez bonne bête en apparence, mais possédant une certaine dose de bon sens. Dans un de ses discours, notre philosophe s'efforçait de prouver à son adepte que nous ne sommes point libres de nos actes, pas même, ajouta-t-il, de cracher à droite ou à gauche. En ce moment, par une malencontreuse coïncidence, une mouche enfila l'œsophage de Jacques (ainsi se nomme le domestique). Il se hâta de l'expectorer, mais si lestement et avec si peu de précaution que le résultat, un peu copieux et compact, va s'appliquer sur un œil du philosophe et le lui bouche complètement. "Ah! butor, impudent, polisson, tu me craches à la figure! — Oh! Monsieur, lui dit Jacques, se jetant à genoux, je vous demande un milliasse de pardons, mais je vois bien la vérité de ce que vous venez de dire: *Nous ne sommes pas libres de cracher à droite et à gauche.*" Le philosophe *essuya*, non sans peine, les conséquences de son principe.

SON GENRE D'AFFAIRES

L'avocat.—Vous admettez qu'à cette époque vous alliez chez le prisonnier, tous les soirs?

Le témoin.—Oui, monsieur.

L'avocat.—Etiez-vous en relations d'affaires avec le prisonnier?

Le témoin.—Oui.

L'avocat.—Voulez-vous avoir la complaisance de nous dire quelle était la nature des affaires auxquelles vous vous intéressiez avec lui?

Le témoin.—Je courtais sa fille.

DISTRACTION

L'un de nos savants bien connus a l'habitude de faire cuire lui-même les œufs qui paraîtront à son déjeuner. Il y a quelques jours l'un de ses amis, entrant à l'improviste, l'aperçut tenant dans sa main un œuf qu'il regardait attentivement, pendant que sa montre gisait au fond de la casserole remplie d'eau bouillante.

UN PEU DE CONSIDÉRATION S.V.P.

Le malade.—Vous dites que vous me comptez cinq piastres par visite. C'est certainement trop cher.

Le médecin.—C'est mon prix partout où je vais.

Le malade.—Vous devriez considérer que c'est moi qui ai introduit l'influenza dans le quartier.

TROP D'UN

Barbenpointe.—Sais-tu quels noms Latine à donnés à ses jumeaux.

Pompador.—Non.

Barbenpointe.—Il en a nommé un Ephrem et l'autre Extra.

INDISCIPLINÉS

L'oncle Penoute (considérant attentivement un orchestre allemand en train d'exécuter un morceau à grand effet).—Ces musiciens ont l'air de se f... pas mal de leur directeur.

La tante Penoute.—Comment ça?

L'oncle Penoute.—Tu vois bien. Plus il leur fait signe avec sa baguette de s'arrêter, plus ils jouent fort.

Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger; aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

BOVRIL fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalidé comme à l'athlète.

BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street,
Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre,
Montreal (Canada).

TRIO DE PROVERBES

On doit fuir qui nous loue et supporter qui nous offense.

x

Les choses ne sont pas comme elles sont, mais comme on les voit.

x

Trois femmes font un marché et quatre font une foire.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

LES MORISURES DES SERPENTS

A la campagne, on est exposé à rencontrer d'inoffensives couleuvres, mais aussi des vipères dont les morsures sont douloureuses et quelquefois même mortelles.

Un médecin brésilien prétend avoir découvert le remède infailible contre les morsures de tous les serpents, même des longs monstres tropicaux. Il aurait expérimenté ce remède sur cent malades sans un seul décès. Le traitement consiste à donner au patient toutes les deux heures deux grammes de calomel dans trente grammes de jus de citron; à la troisième dose, la victime est hors de danger. Mais à côté du remède "curatif", le même médecin indique le remède préventif. Il suffirait de porter sur soi un sachet d'une dizaine de grammes de sublimé corrosif pour mettre en fuite tous les serpents.

BL DE S

Variétés et Informations

LA PHOTOGRAPHIE DES COULEURS

Le problème de la photographie des couleurs est un de ceux qui ont le plus préoccupé l'imagination des savants de tous les ordres, professeurs connus et admirés ou amateurs obscurs. Jusqu'ici M. Lippmann en avait seul donné une résolution parfaite permettant de fixer sur une plaque photographique les plus merveilleux phénomènes naturels; malheureusement la solution de M. Lippmann, si gracieuse, si scientifique, n'était point pratique industriellement, la fabrication des plaques sensibles étant extrêmement délicate et les photographies visibles simplement sous un certain angle (méthode interférentielle).

Actuellement on peut regarder comme définitive la reproduction photographique des couleurs. Les nouveaux opérateurs, au premier rang desquels on peut placer M. Chaupe, de Toulouse, et MM. Lumière, de Lyon, se basent sur le vieux procédé imaginé par Charles Gros et Ducos du Hanron. Ils partent de ce principe très sensiblement exact: Le nombre infini des colorations de la nature peut s'obtenir avec trois couleurs pigmentaires, dites couleurs fondamentales, qui sont le jaune ou l'orangé, le rouge et le bleu. On photographie donc le point de vue: 1o avec un objectif muni d'un écran jaune ou orangé sur une plaque qui présente un maximum de sensibilité pour les rayons jaunes ou orangés; 2o avec un objectif muni d'un écran rouge sur une plaque présentant un maximum de sensibilité pour les rayons rouges; 3o avec un objectif muni d'un écran violet, etc. On obtient donc ainsi trois clichés négatifs qui contiennent le blanc et toutes les parties plus ou moins jaunes, rouges ou bleues; la traduction à l'état positif de ces clichés successifs nous montre que c'est justement la couleur fondamentale correspondant au cliché qui jouit de la tonalité la plus claire.

Tirons de ces trois clichés trois images sur gélatine bichromatée sensibilisée avec un sel d'argent, de bromure, par exemple, et colorons par l'immersion dans des teintures appropriées, jaunes, rouges et bleues, ces trois images. Superposons ces images sur un carton soit directement, soit en glissant entre chacune d'elles une couche de collodion transparent, nous obtiendrons une photographie des couleurs avec toutes les demi-teintes et tous les coloris de la nature.

M. Chaupe, qui n'a point encore

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Madame HILAIRE MARCHAND

Guérie du retour de l'âge et sauvée de la mort par les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Aujourd'hui, elle est guérie, heureuse et bien.

Femmes et jeunes filles malades, pâles et faibles ne souffrez plus! Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, guérissez-vous, vous serez heureuses, et vous rendrez les autres heureux.

N'oubliez pas que le retour de l'âge est une chose bien dangereuse dans la vie d'une femme. Si vous ne vous soignez immédiatement, vous ne saurez plus tard vous débarrasser du cortège d'inconvénients dont ce changement d'âge est toujours accompagné. Ce changement sera pour le mieux si vous avez la sagesse de fortifier votre système contre les ravages des symptômes qui accompagnent ce changement et pour cela, on n'a jamais découvert aucun remède qui puisse égaler les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles purifient le sang en agissant directement sur le système sexuel, diminuent les dangers de cette période critique et finalement laissent les femmes en pleine possession d'une forte santé. Toutes les femmes approchant cette époque critique devraient prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Aujourd'hui, nous publions textuellement la lettre que nous envoie Mme H. Marchand, dame tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit: "C'est avec bonheur que je vous envoie, cette fois-ci, non pour vous demander des conseils ou des remèdes, mais bien pour vous remercier et vous dire que je suis guérie. Que toutes les femmes malades lisent le récit de mes souffrances et de ma guérison, et puissent-elles suivre mes conseils. Depuis un grand nombre d'années j'ai constamment souffert, j'avais un mal de côté qui me rendait, douleurs dans le dos, les reins, les jambes, entre les épaules, douleurs dans l'estomac qui m'empêchaient de respirer, j'avais continuellement mal à la tête, les souffrances étaient telles que je ne pouvais pas dormir dix minutes, j'avais aussi le battement de cœur, les jambes et les pieds enflés, je crois que le retour de l'âge était la cause de mes souffrances. Je croyais que tout était fini qu'aucun remède ne pouvait me guérir. Un jour, encouragée en lisant le témoignage d'une femme guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre, en même temps j'écrivais au médecin spécialiste, et aidée de ses conseils, je suis complètement guérie. Que toutes les femmes qui souffrent, suivent mon exemple, elles ne penseront pas leur argent pour rien. Pour moi, les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont sauvée de la mort." Mme HILAIRE MARCHAND, 219 De Montigny, Montréal.



MME HILAIRE MARCHAND

Nous ne prétendons pas que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les maux. Non. Mais elles guérissent infailiblement toutes les maladies des femmes, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton,

de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleur dans la tête, la poitrine, les reins et le dos, se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvais goût, vertige, resserrement et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, maux de pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleurs, sensations chaudes qui montent à la tête, perte du sommeil. Elles guérissent aussi toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger avant et après la naissance d'un enfant, elles donneront de forces à la mère et aideront à la formation du bébé.

N'oubliez pas que nous avons des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Sans crainte, écrivez leur une description complète de votre maladie, ils vous répondront absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez nous pour un blanc de traitement, nous les enverrons à toutes les femmes malades qui en font la demande. Toujours les médecins s'empresseront de vous répondre en vous disant ce que vous aurez à faire pour guérir et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au DÉPÔT ÉLÉMENT MÉDICAL, Boîte 2306, MONTREAL, seront tenues confidentielles par nos médecins.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations, refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Insistez toujours pour avoir les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Si votre marchand ne les a pas, envoyez nous 30 cents en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis; pas de douane à payer. Ayez soin de nous donner votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE, Boîte 2306 MONTREAL.

rendu public son procédé de repérage et de tirage positif, a réalisé par cette méthode de superbes photographies. Deux ou trois tableaux connus sont tellement ressemblants qu'on les confond avec les originaux; une grappe de raisin à peu près mûr est d'une facture admirable, impossible à rendre par la peinture. Enfin une photographie de jeune fille met le comble à l'étonnement; il faut, en effet que les temps de pose aient été remarquablement courts pour qu'on puisse constater en même temps que les coloris une aussi grande pureté des traits.

La photographie des couleurs est devenue le problème à la mode: tout le monde veut en faire, et trois savants, M. Chaupe, M. Lumière et M. Grenier-Villerd (procédé encore inconnu) nous en offrent la solution. Espérons le succès des entreprises qui se monteront pour l'exploitation de ces procédés; espérons surtout que tout le monde voudra bientôt avoir sa photo-

graphie en couleur, et que ces admirables petits tableaux remplaceront ces affreux colorings qui ont longtemps fait la joie de certains d'entre nous.

La petite Louisotte écrit une lettre à son parrain pour lui souhaiter sa fête. — Pourquoi écris-tu en caractères si gros, lui demande un ami de la maison. — C'est que mon parrain est sourd.

**

Bout de conversation. — Alors, cette fois, c'est bien vrai, Cornélius H. est mort? — Oui, il s'en est allé piano, après avoir évité le violon!

PAS DEMAIN, AUJOURD'HUI

Si vous vous sentez pris de rhume, n'attendez pas à demain pour employer le *Banane Rhumal*, comme cela vous dormirez tranquille, sans souffrance, sans oppression. 25c la bouteille. 115

**Meubles
Meubles**

SATISFACTION
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement : les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvrez tous les soirs.

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix
1551 RUE STE-CATHERINE

Entre jeunes filles bien modernes :
—Où en es-tu avec ton fiancé ?
—Ma chère, j'ai appris qu'il faisait des vers... Ça me le dépoteise !

Où la réclame va-t-elle se nicher ?
Police correctionnelle.
—Vous étiez fossoyeur. C'est un bon métier. Pourquoi l'avez-vous quitté pour vous livrer au vagabondage ?
—J'ai pas quitté, M'sieu le commissaire. Dans c'pays-là, y prennent tous des Pilules Rouges. Alors pas personne mourait, on m'a donné mon sac.

A table.
La maman.—L'ebé, je t'ai déjà dit de manger ton pain avec ta viande.
L'enfant.—Voyons, p'tite mère, je ne peux pas faire deux choses à la fois.

Épithaphe lue dans un cimetière :
Reçois de moi, chère moitié,
Pour gage de mon amitié,
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie.
Je dois avec raison te rendre cet honneur,
Car le dernier jour de ta vie,
Fut le premier de mon bonheur.

Le maire d'une petite ville de France, après avoir complaisamment énuméré, par voie d'affiche, les attractions officielles de la fête nationale, fait suivre ce programme de l'avis particulier que voici :
"En cas de mauvais temps, le 14 juillet sera renvoyé au dimanche suivant."

RÉSULTATS MERVEILLEUX

Avec une bouteille de *Baume Rhumal* vous obtenez des résultats merveilleux dans le traitement de la rougeole. 25¢ partout. 117

Mlle Françoise, cordon-bleu de son état, assistait à la revue du 14 juillet.
—Eh bien ! lui dit-on, vous n'avez jamais vu autant de militaires à la fois ?
—Ma fine ! non... Faudrait une cuisine joliment grande pour les contenir tous !

On a dansé ferme dès la veille de la fête du 14 juillet.
Sur la place de la Bourse, le bal bat son plein.

Une maman engage son fils, un jeune blanc-bec de dix-sept à dix-huit printemps, à aller inviter la tante Héloïse, une grosse dondon qui grille d'envie de danser et que tout le monde néglige.

—Faire sauter la tante Héloïse ! s'écrie le jeune homme ! Oh ! là là ! Ça a dû être moins dur, dans le temps, de faire sauter la Bastille !

Pitanchard invitait son ami Becsalé à assister au départ du parieur qui devait aller jusqu'à Versailles en faisant tourner devant lui une futaille debout.

—Merci bien, répondit Becsalé. Du moment que le tonneau est vide, ça ne m'intéresse pas du tout !

On annonce à Bôlivar un nouveau "clou" sensationnel, après tant d'autres pour l'exposition de 1900.

—Encore un ! s'exclame-t-il effrayé. Cette exposition sera donc pleine de "clous ?"

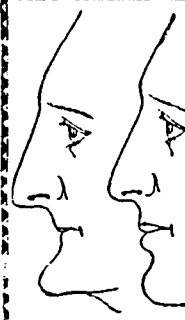
Et il ajoute, sérieusement inquiet :
—On ne saura jamais par quel bout la prendre.

Un gendarme arrête, la nuit, sur une grande route, une voiture conduite par un paysan.

—Ho ! ho ! crie-t-il, vous ne savez donc pas qu'il faut voyager la nuit avec une lanterne ?

—Si ; mais cela ne servirait à rien, répond le paysan, mon cheval est aveugle !

Faussez dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez



AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

**LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES**

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3 h. p.m et 8 h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

**RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A
DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.
Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage**

Un bicycliste raconte qu'il a été attrapé au mollet par un chien, et fortement mordu.

—C'est que, dit-il, il ne me lâchait pas !

—Oh ! les chiens sont très fidèles, interrompt quelqu'un.

Un brave bourgeois lit un roman dont l'action se passe sous le Directoire et quand il arrive à ces mots :

"... L'audace des chauffeurs est grande, ils ne se gênent pas pour opérer en plein jour."

—Déjà ! dit-il.

Sur la plage.
M. Bibollard contemple depuis une heure la mer bleue, à côté de sa femme, personne fort poétique.

—Ah ! grince Bibollard. Ce qu'elle me fait bâiller, la mer.

Et Mme Bibollard, doucement :
—C'est l'effet qu'elle produit également aux huîtres.

**BIEN ENDOMMAGÉ
MAIS PEUT ÊTRE RÉPARÉ**

Il a été rapporté qu'un des bateaux de guerre appartenant à l'escadre américaine a été fortement endommagé. Il a été renvoyé au plus prochain port pour être réparé ; il le sera dans quelques semaines et pourra être encore employé dans le service actif.

Un bateau de guerre est un énorme esquif à manœuvrer tout en étant aussi délicat qu'une montre.

Une bonne autorité, John H. Root, d'Hamilton, Ont., avait été condamné comme incurable, souffrant d'une maladie des reins, de diabète et de sciatique, résultats de fièvres qu'il avait contractées dans le Sud. Il a été remis en bonne santé par le *Ryckman's Kootenay Cure* et il a repris son service actif comme commis de nuit à l'Hôtel Royal. Son cas est exposé dans les quelques mois qui suivent donnés sous la forme d'un témoignage assermenté :

Il y a douze ans, je contractais les fièvres dans l'Amérique Centrale et, après de terribles épreuves, je revins à la maison complètement délabré au physique. J'étais affligé de maladies compliquées résultant d'un sang impur et d'un désordre général dans la constitution. Il me fut dit par différents docteurs que j'avais toutes les maladies pouvant résulter des causes plus haut mentionnées, tel que la sciatique, lumbago, diabète, maladie de foie et des reins, débilité générale.

Si la science et l'habileté n'ont pu me guérir, le *Kootenay Cure*, lui, est le seul remède qui a pu chasser toutes les douleurs qui m'accablaient et aujourd'hui je suis dans un parfait état de santé sous tous les rapports. Je recommande ce remède du plus profond de mon cœur et je donne cette déclaration assermentée, sans y être sollicité, devant un commissaire, le 27 août 1896.

Signé, JOHN H. ROOT.

Le témoignage ci-haut mentionné, avec le portrait de M. Root et autres affirmations assermentées, gratis sur demande.

Le *Kootenay Cure* se vend \$1.00 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit chez votre pharmacien, soit directement de la S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., limited, Hamilton, Ontario.

En vente chez B. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

L'APRÈS-LAVERGNE
Photographes



No 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL.
MARCHAND 843 P. Q.

Mme Dulopin demande à son vieux domestique :

—Baptiste, vous me paraissez triste depuis quelque temps... Auriez-vous des peines de cœur ?

—Madame est bien bonne... A mon âge, on n'a plus que des peines d'estomac.

Une petite mendiante se cramponne à un passant :

—La charité, mon bon monsieur... mon pauvre père est aveugle...

—Et qu'est-ce qu'il fait, en ce moment, ton père ?

—Tenez, il est là, à côté, en train de lire les affiches !

Je dis toujours du bien de toi,
Tu dis toujours du mal de moi.
Mais vois quel malheur est le nôtre,
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

Examen d'histoire.
Le professeur.—Qu'à répondu aux Anglais, à Waterloo, le général Cambronne ?

Le candidat, après un silence.—Sapristi ! j'ai le mot sur le bout de la langue !

**Poirier,
Bessette & Cie**
IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^R CODERRE**

PILULES DE NOIX LONGUES
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Les enfants terribles :
—Dis, maman, comment appelle-t-on la maman du petit bourriquot ?
—Une bourrique, mon enfant.
—Alors pourquoi tu m'as dit l'autre jour que j'étais un petit âne.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

HORACE PEPIN
Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

Le jeune Gontran de Présalé, gommeux étique, dont le père était modestement quincailleur rue aux Ours, vise à la noblesse :
—Oui, mon cher, déclarait-il, naguère, à un de ses amis, le prénom de Gontran est noble en soi. C'est pour cela que nous le portons tous, dans ma famille, depuis sept cents ans, de mâle en mâle.
—Vous voulez dire de mal en pis, observa un quidam qui avait écouté l'entretien.

Riez,
Belles dames, et votre Ferblanterie rira avec vous, si vous employez...
Brillant
St-Antoine
EN VENTE PARTOUT

Polit tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. VICTORY CHEMICAL WORKS, 680 rue St-Laurent. Tel. Bell 7297.

Entendu à la station des omnibus de la Madeleine.
Un individu gravit le marchepied et après un coup d'œil dans l'intérieur de la voiture :
—Allons bon ! l'arche de Noé est déjà pleine.
Une dame, de l'intérieur :
—Non, monsieur, montez ; il nous manque encore le dindon.

Dumanet, qui désire assister à la noce de sa cousine, demande à son capitaine une permission de quarante-huit heures.
—Quel jour se marie-t-elle, votre cousine ?
—Jeudi, mon capitaine.
—Eh bien, comme vous ne pourriez que la gêner le vendredi, je vous accorde vingt-quatre heures seulement.

PAIX ARMÉE
Ma belle-mère veut (pour moi, je n'y tiens guère) S'installer sous mon toit ; donc, par précaution, J'ai, d'un manche à balai, fait l'acquisition. Qui veut avoir la paix se prépare à la guerre.

Au foyer du Vaudeville.
Un apprenti acteur dramatique.—
Que faut-il faire pour avoir du talent ?
Meilhac.—Avoir du succès.

Au tribunal correctionnel.
Un prévenu qui s'attend à quelques mois de prison et compte purger sa peine dans la nouvelle maison d'arrêt de Fresnes arrête son avocat au beau milieu d'une émouvante plaidoirie :
—De grâce, plus un mot, vous allez me faire acquitter !

Les enseignes bizarres.
Il y a une mine de gaietés à explorer le long des boutiques parisiennes. Boulevard Rochechouart, sur la devanture d'un marchand d'antiquités, on peut lire l'original avis suivant :

Se habla espanol et arabe.
Il est vrai qu'à Montmartre...

A la terrasse d'un café.
—Comment ! Tu prends de l'absinthe ! Tu avais cependant promis de...
—C'est que voilà... le docteur vient de me conseiller de me mettre au vert.

Lagourdote discutait sur la guerre hispano-américaine.
—Il est certain, déclare-t-il, qu'une pareille situation ne peut se prolonger. Les communications avec les États-Unis sont coupées, le blé va nous manquer ; la Havane bloquée ne peut plus nous envoyer ses cigares, enfin, voilà Manille sous le coup d'un bombardement, d'où ferons-nous venir nos jeux de cartes ?

SANS CONTESTE
Une maison tenue avec prudence possède toujours sa provision de *Beurre Rhénan*.
119

C. L. ESMONIN
LE CÉLÈBRE DERMATOLOGISTE
1853 Rue Ste-Catherine, - Montréal
Guérit toutes les **Maladies de la Peau**, quelle qu'en soit l'ancien neté et la gravité. Un grand nombre de certificats attestent de guérisons, envoyez gratuitement, y compris celui de *Mr. F. Poirier*, imprimeur, 316 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.

La Main Habile
d'un masseur d'expérience employé comme un électrolyseur, à travers laquelle un doux suintement est appliqué directement à la partie malade, est un des traits caractéristiques du traitement électrolytique aux...
BAINS... LAURENTIENS
Le traitement qui obtient le plus de succès que l'on connaisse contre les douleurs nerveuses, le rhumatisme, la neurasthénie, la névralgie, la dystrophie, la constipation...
BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

HENRI ALLARD
tient, chaque soir,
Le Restaurant le mieux achalandé
et le mieux garni de choses savoureuses
EN CE MOMENT... d'ouvert de jour comme de nuit.
GRAND ARRIVAGE D'HUITRES.
Les plus succulentes Malpeques, etc.
C'est Rue Craig, No 411
Coin de la rue Sanguinet
HÂTEZ-VOUS, C'EST LE MOMENT

L'avare Rapineau raconte ses voyages :
—Un jour, dit-il je voyageais en Navarros...
—Ah ! baron interrompt quelqu'un, nous ne vous le faisons pas dire !

Flirt préliminaire entre la petite Pamela et un riche Transvaalien :
—Est-ce vrai qu'il y a des mines d'or dans ton pays !
—Mais oui... J'en ai même rapporté pas mal de pépitos...
—Comment dis-tu ce mot-là ?
—Pépitos...
—C'est drôles ! Ici, nous disons : "pépétos !"

Un capitaine de tirailleurs sénégalais voit entrer dans son bureau un superbe noir de sa compagnie. Ce planton est à peu près complètement nu.
—Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? s'écrie le capitaine. Pourquoi n'as-tu pas ton uniforme ?
—Mon capitaine, vous avez peut-être oublié que vous m'avez donné la permission de la journée. J'ai pensé que je pouvais "m'habiller en civil !"

LA MINERVE
Journal quotidien du matin fondé en 1826
ABONNEMENT A Montréal - \$4.00 par an
Hors Montréal, \$3.00

LE MONDE CANADIEN
Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format
Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année
avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.
Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 147



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : A Payette (Montréal), E Bussière (Québec), E Desrosiers (Brunswick, Me), Mlle A Champagne, Max L Pelletier, J D Thibault (Fall River, Mass), J Derbes (Nouvelle-Orléans, La), J Desnoyers (Wattsfield, Vt).

Mlle A Champagne, 1839 Plaisant, Max L Pelletier (Fall River, Mass), J Desnoyers (Wattsfield, Vt).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

* Le tirage au sort a fait sortir les noms de : A Payette, 389 Beaudry (Montréal), E Desrosiers (Brunswick, Me),

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 6 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Au catéchisme, à la campagne:

—Voyons, petit Louis, quelle est la plus grande fête de l'année?

—M'sieu le curé, c'est quand nous tuons notre cochon.

A la campagne.

—Pourriez-vous me dire l'heure qu'il est, mon ami?

Le paysan regarde sa montre, et tranquillement:

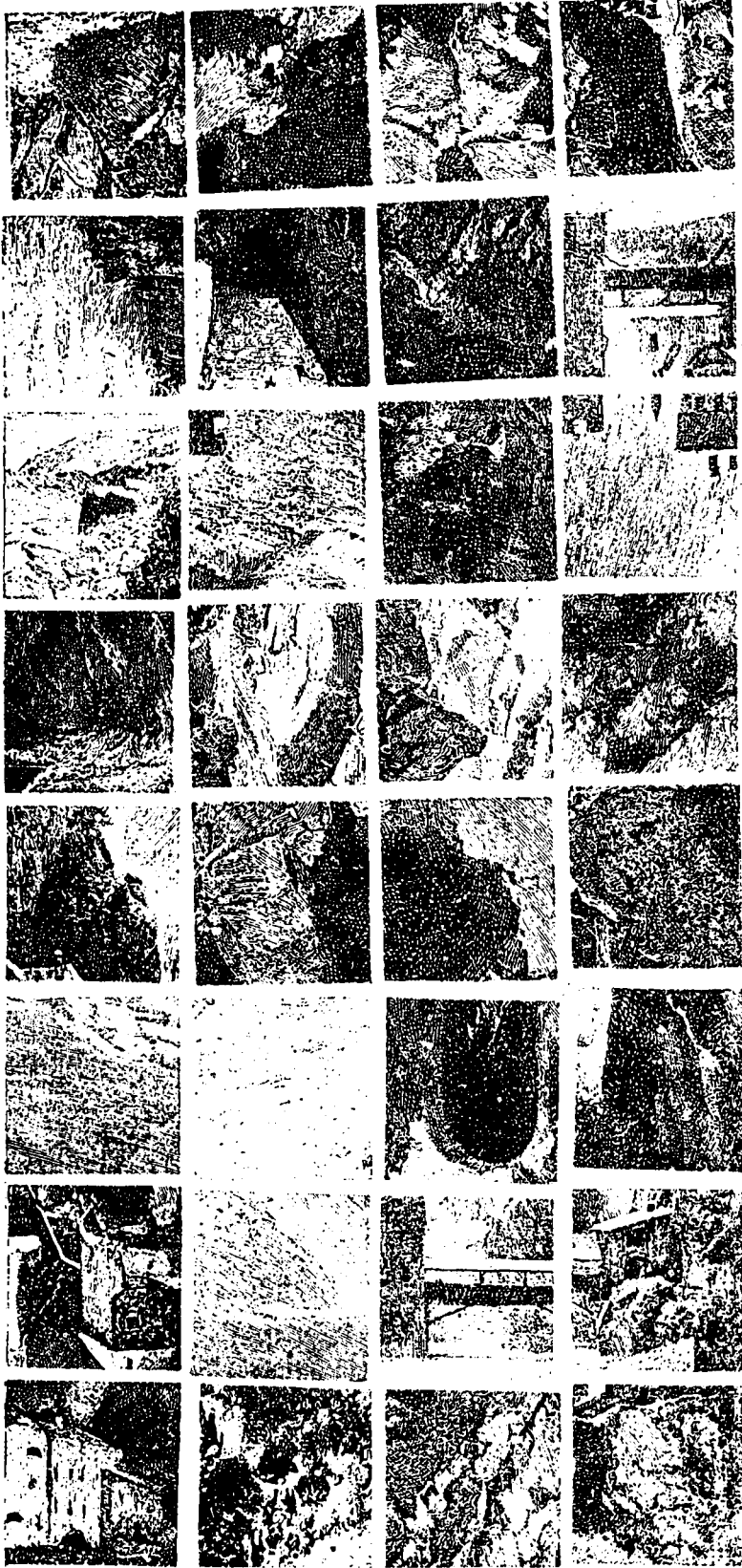
—Il est la demie, monsieur...

Au tribunal correctionnel:

—Levez la main! dit le président à un témoin.

—Sur qui! répond l'autre en se retournant.

Casse-tête Chinois du "Samedi"—No 149



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LE PONT DE FETTERMINZ (BOHEME).

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 28 septembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les MERCREDIS

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

Un lendemain de soirée au théâtre. —Nous avons été voir "Kean", raconte la femme, et elle prononce "Kehan".

—On dit "Kean (Kinn)", reprend le mari.

—Ah! j'ai pourtant toujours prononcé le docteur Péan...

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

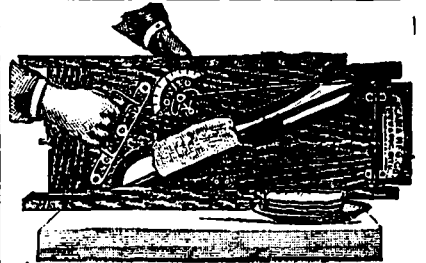
Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Ecurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Spécialité: Chirurgie



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...

COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quineailleur

8 Rue St-Laurent.

Le jeune Gontran essaye de taper son oncle.

—Je vous demande vingt-cinq louis, mon oncle. Reconnaissez que ce n'est pas une habitude. J'ai horreur de tendre la main. Au point que je n'ai jamais pu pêcher à la ligne.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.